Maurice VALLET

A PROPOS D'UN CENTENAIRE

Louis Veuillot

(1813-1913)

Sa vie
Ses idées sociales. — Ses idées politiques
Ses idées littéraires

> L'Eglise est une mère et une reine. C'est à elle que je dois tout, lui devant la connaissance de la vérité. C'est elle que j'aime ; c'est par elle que je veux haïr. D'elle seule j'espère tout ce que je veux espérer : homme, la miséricorde divine ; citoyen, le salut de la patrie.
>
> (LOUIS VEUILLOT.)

PARIS
SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE
ANCIENNE LIBRAIRIE LECÈNE, OUDIN ET Cie
15, rue de Cluny, 15

1913

LOUIS VEUILLOT

(1813-1913)

DU MÊME AUTEUR

Le Chemin de paix, roman. —Un vol. in-18. Librairie des Saints-Pères, Paris (J. Béduchaud, éditeur). . . **3 50**

Jeanne d'Arc dans la poésie française. — Une brochure in-8°, Société française d'Imprimerie. **0 50**

L'Holocauste, poème dramatique en un acte. — Une brochure in-8°, Société Française d'Imprimerie. . . **0 60**

Maurice VALLET

A PROPOS D'UN CENTENAIRE

Louis Veuillot

(1813-1913)

Sa vie
Ses idées sociales. — Ses idées politiques
Ses idées littéraires

> L'Eglise est une mère et une reine. C'est à elle que je dois tout, lui devant la connaissance de la vérité. C'est elle que j'aime ; c'est par elle que je veux haïr. D'elle seule j'espère tout ce que je veux espérer : homme, la miséricorde divine ; citoyen, le salut de la patrie.
>
> (LOUIS VEUILLOT.)

PARIS
SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE
ANCIENNE LIBRAIRIE LECÈNE, OUDIN ET Cie
15, rue de Cluny, 15

1913

NIHIL OBSTAT

Pictavii, die 19ª Augusti 1913.

A. Chaperon.

IMPRIMATUR

Pictavii, die 21ª Augusti 1913.

A. de Vareilles-Sommières,

Vic. gén.

PRÉFACE

Je viens de passer une année dans la compagnie de Louis Veuillot, dont le centenaire de naissance est proche.

Le principal mérite de ces commémoraisons est de faire réfléchir sur les œuvres et sur les hommes. C'est une excellente occasion de reviser les jugements d'autrefois, et, chaque génération étant volontiers égoïste, de voir dans quelle mesure celui qu'on fête a servi les vérités qui nous commandent et l'idéal qui nous a conquis. J'ose croire qu'en 1913 beaucoup de catholiques se sont souvenus du grand journaliste et ont ouvert quelques-uns des innombrables livres qu'il a laissés.

Nous appartenons à une époque qui fait de plus en plus étroite la part de l'indifférence religieuse. Ayant égaré ses rêves les plus ambitieux en dehors de la foi, l'humanité n'a pu trouver le bonheur. Tant qu'elle le cherchera à travers les révolutions ou les pitoyables illusions du cœur et de l'intelligence, elle ignorera la paix. Mais elle se jette à présent plus résolument dans l'amour ou dans la

haine, qui du moins lui ménage le bénéfice d'une attitude précise. Désormais l'avenir s'offre aux esprits logiques, qui n'épuiseront pas seulement les émotions de leur foi religieuse, mais y soumettront leur vie morale et sociale ; qui ne se croiront pas quittes envers eux-mêmes après avoir découvert et honoré des principes oubliés ou obscurcis, mais oseront s'agenouiller devant l'Eglise, à laquelle ils confieront leur âme. Pour toute cette génération qui recompose ainsi la société troublée, il n'y a pas de nom plus synthétique que celui de Louis Veuillot; il n'y a pas de commerce intellectuel plus précieux que le sien.

Quarante années de batailles catholiques se résument dans son œuvre. Il a vu l'avènement de tous les problèmes dont se compliquent nos civilisations paganisées. Il a connu toutes les souffrances désolées dont les sociétés ont payé leur divorce avec Dieu. S'il a goûté toutes les ivresses d'avoir raison, il a côtoyé toutes les douleurs qui peuvent meurtrir un cœur et soulevé toutes les haines guettant ceux qui prennent la défense d'une foi. Autour des vérités dont il s'institua le prédicateur, un siècle agita ses doctrines. Beaucoup de cadavres ont marqué sa route dont quelques-uns, mal tués, ressuscitent aujourd'hui. Quelle que soit l'utilisation particulière que l'on fasse de ses idées, il nous fournira toujours quelques-unes de nos plus magnifiques raisons d'aimer l'Eglise et de comprendre l'insigne

noblesse de notre baptême. De telles mémoires sont bienfaisantes par toutes les grandes choses qu'elles suggèrent et auxquelles elles semblent liées pour l'éternité.

Car ce centenaire bénéficie des circonstances où il se célèbre. Les trente années qui nous séparent de la mort du grand journaliste ont permis de recueillir des leçons qu'il n'avait pu qu'indiquer ; de vérifier des conclusions qui, sous sa plume, parurent quelquefois n'être que des menaces oratoires. Il manquait aux Français de 1883 quelques désillusions pour que leur expérience fût complète, et qu'ils consentissent à reconnaître à l'Eglise seule la mission de sauver une société pour laquelle l'ordre politique et social ne sera jamais qu'un ordre catholique. Etant l'homme de cette vérité, et seulement de cette vérité, Veuillot a conquis, sans la chercher, dans le XIXe siècle religieux, une place qui s'élargit de plus en plus. Toutes les qualités qui désignent les grandes œuvres marquent la sienne : logique de la pensée, passion fidèle pour une noble cause, persévérance dans la doctrine qu'il avait aimée dès qu'il l'avait sentie vraie. Ainsi commandée par le dogme qui l'éclaire et la fortifie, la vie de Veuillot, en dépit d'apparentes contradictions que nous aurons le loisir de réfuter, se montre merveilleuse de logique et d'unité. Nulle autre ne fut plus harmonieuse, plus soumise à sa vocation, plus remplie de son vrai sens qui était d'illustrer une religion. La

feuilleter n'intéresse pas seulement à cause des documents psychologiques qu'elle nous livre ou des événements historiques qu'on y glane. On y recueille la leçon que portent en elles les existences ayant rempli tous les espoirs qu'on leur a confiés, ce qui est encore la meilleure manière de ne point mourir dès ici-bas.

Aussi bien une grande besogne de réparation est en train de se réaliser à l'égard de Veuillot. Qui pensait à lui jusqu'en ces derniers mois, sauf un tout petit nombre de fidèles? Il était entendu qu'il avait mené des polémiques ardentes; qu'il avait été l'irréductible champion du catholicisme le plus intransigeant et le plus ombrageux. Les anthologies citaient quelques morceaux : le portrait de Maitre Aspic des Libres Penseurs, *le* Testament. *Les bibliothèques pieuses gardaient sur leurs rayons les livres de voyage :* Çà et là, Rome et Lorette, *les* Pèlerinages en Suisse. *Jules Lemaitre avait bien en 1894 crié loyalement son admiration, et plus tard le P. Longhaye, d'un point de vue plus orthodoxe, avait résumé l'opinion générale que tout catholique devrait porter sur l'œuvre et l'ouvrier. Mais tout cela ne dépassait pas le mérite d'hommages personnels et isolés. Au temps de mes années de collège, mon manuel de littérature, qui consacrait trente pages à Voltaire, accordait vingt lignes à Veuillot. Il le regrettait, du reste. Mais l'heure est proche où un catholique lettré*

n'avouera plus sans rougir qu'il n'a pas lu l'essentiel du journaliste.

Chose curieuse, on l'aime aujourd'hui précisément pour les traits de son génie qui multiplièrent jadis les haines sur sa route : son allégresse dans la bataille, sa netteté de pensée, la simplicité de son raisonnement qui gravite tout entier autour d'une grande idée. Il démontrerait une fois de plus, s'il en était besoin, que les prudents et les dilettantes ne prolongent guère après la tombe l'éphémère hommage de l'opinion qu'ils ont voulu conquérir et ménager, et que la postérité ne s'intéresse qu'aux esprits nets et aux violences intelligentes.

Depuis quelques mois les livres sur Veuillot naissent avec une fécondité qui devrait décourager mon inexpérience. M. Louis Dimier a choisi dans la vie de l'écrivain quelques étapes caractéristiques et en a déduit les aspects essentiels de sa physionomie littéraire et politique. M. Tavernier nous apporte un résumé de la vie et de l'œuvre écrits avec la ferveur filiale d'un disciple aimé. Et voici que M. le chanoine Lecigne réunit en volume les brillants articles qui, l'an passé, honoraient une revue dont Veuillot eût aimé le titre. Avant tout cela, nous avions le gros ouvrage d'Eugène Veuillot, copieux, bourré de documents et de faits, et qui, bien qu'inachevé, demeure la principale mine où l'on puise, encore que l'auteur ait trop intimement vécu les luttes qu'il raconte pour n'y pas garder

trop souvent le ton de la bataille. — Quelques autres se sont bornés à découper des extraits : je les ai plaints sincèrement d'avoir eu le courage de choisir à travers tant de nuances de la beauté littéraire.

Mon petit livre paraîtra bien présomptueux derrière tous ces noms. Je suis un peu dans la disposition d'esprit du bon La Fontaine venant de découvrir Baruch.

On excusera mon admiration de ne pas rester silencieuse en songeant que Veuillot est assez riche pour prêter à plusieurs, et qu'il reste encore à glaner après les grands moissonneurs de cette gloire française.

MAURICE VALLET.

Mai 1913.

LA VIE

Louis Veuillot naît le 11 octobre 1813, à Boynes, en Gâtinais. Beauceron par son père, Bourguignon par sa mère : « la vigne et le blé », lui dira un jour Michelet qui ne parlait jamais simplement. Il a toujours revendiqué l'honneur de ces humbles origines et parlé pieusement de ses ancêtres inconnus :

Ça donnait du blé, du vin, de la farine. Ça gardait les moutons ; ça fournissait des laboureurs, des soldats et des prêtres ; et si ça n'a pas fourni encore du bien national, du moins ça n'en a pas mangé.

Son père était tonnelier. Louis, élevé d'abord dans le village natal, est amené à Paris et confié à l'école primaire de Bercy où le père cerclait ses tonneaux. Il révèle un esprit hostile à tout esclavage et allégrement batailleur, et crie : « Vive l'Empereur ! » sur le passage de Charles X. Entre temps il lit Paul de Kock. A quatorze ans, on le met saute-ruisseau chez Me Fortuné Delavigne, frère du poète.

L'étude offrait un amusant mélange de procédure et de littérature. Les clercs rimaient volontiers des sonnets en marge des dossiers. Quelques-

uns tournèrent mal ; j'entends qu'ils lâchèrent le palais pour la poésie, l'Institut ou les planches : les de Wailly, Monrose, Auguste Barbier. — Veuillot se débrouille vite dans le milieu où on l'a jeté. Romantique évidemment, comme toutes les jeunes cervelles de 1827, il s'assied à la Comédie-Française parmi les claqueurs d'*Hernani*. Puis il s'essaye à manier la plume, conseillé par Henri de Latouche, et réussit à faire passer une fantaisie au *Figaro*. C'est, en somme, bien débuter. Mais tout cela flatte la vanité sans occuper le cœur. Il connaît des heures sombres dans le réduit où il loge, chez la tante Annette débitant honnêtement de la chandelle. Dans sa détresse, le mysticisme le prend quelques jours, et il écrit à Mgr de Quélen pour lui demander d'être prêtre. Cependant l'affection de son frère Eugène illumine son adolescence un peu tourmentée :

Nous avons grandi, écrira-t-il plus tard, nous avons vieilli, nous tenant par la main et par le cœur. Présentement nous sommes en âge d'hommes, et grâce à Dieu, notre enfance n'a point cessé. Nous sommes encore ces deux frères qui portaient leurs provisions dans le même panier... Il est mon conseiller, et il me croit son guide ; il connaît mes défauts, et il ne les voit jamais ; il m'aide à réparer mes erreurs, et je ne sais s'il pense que j'ai pu me tromper.

Mais on a remarqué que la paperasserie procédurière ne convient pas à ce jeune homme, et Olivier

Fulgence l'envoie rédiger à Rouen *l'Echo de la Seine-Inférieure*. Le voilà lancé dans la bataille sans qu'il sache au juste quel parti il va défendre. A 18 ans, cela s'explique. Au point de vue politique, il pense à peu près comme le patron qui l'mploie, et fournit de la prose ainsi qu'il fournissait de la copie chez Me Delavigne. Au point de vue religieux, il s'en tient au Dieu des bonnes gens de Béranger. Néanmoins, parce qu'il a du style et des idées, il déborde le cadre étroit qu'on lui assigne.

Ces humbles feuilles de province sont merveilleuses pour débrouiller les talents qui s'ignorent. On y parle de tout, et d'autant plus doctement qu'on s'y connaît moins et qu'on est sûr de dominer son public. Le rédacteur doit se plier aux besognes les plus diverses : résoudre les questions diplomatiques et rendre compte du bal de la préfecture, donner son avis sur l'orientation du dernier ministère et détailler les audiences de la correctionnelle. Veuillot, à peine débarqué, massacre les gloires locales et aiguise son esprit aux dépens des artistes défilant au théâtre municipal. Cela lui vaut deux duels, où il fait bonne contenance, mais qu'il reniera un jour comme des péchés de jeunesse.

*
* *

Tant d'exploits le signalent à ses protecteurs

parisiens. Romieu, qui s'est rangé et qu'on vient d'expédier préfet à Périgueux, le demande en 1832 pour diriger *le Mémorial de la Dordogne.* L'y voici, tout aussi dépourvu de parti pris, seulement un peu plus convaincu qu'il possède un joli brin de plume. Il bénéficie de tous les avantages et de tous les inconvénients de rédacteur de la feuille gouvernementale : il est officiel, quelque chose comme un fonctionnaire hors cadre, et a ses entrées partout. Il rencontre là-bas le général Bugeaud, qu'il reverra en Algérie, et cette loyale figure de soldat lui suggère le respect pour le rôle social de l'armée qu'il avouera toujours :

Un militaire, même du bon côté, pourvu qu'il puisse faire mine de dégainer, se sent aisément compétent contre beaucoup d'avocats.

Il aimera, en effet, l'épée presque autant que la croix. Un jour, il écrira tout un livre pour justifier la guerre et l'homme de guerre,et il y insistera sur la nature « essentiellement guerrière et religieuse » de la France.

Ici, comme il ne manque point d'esprit, et que, « à l'entendre causer on peut oublier qu'on le voit », il connaît la satisfaction des vanités conquérantes. Dans ses loisirs, qui sont nombreux, il découvre les classiques et complète par un labeur acharné les innombrables lacunes de son école de faubourg. Il acquiert ainsi cette forte culture,puisée

aux meilleures sources de notre tradition littéraire, et qu'il n'oubliera jamais, même aux heures les plus fiévreuses de la polémique où on l'excuserait de ne pas écrire français. Pour se distraire, il écrit des nouvelles à gros sel, cette *Histoire de deux amants et d'un apothicaire* que lui reprocheront plus tard des adversaires prompts au scandale, et qui n'est qu'une joyeuse farce. Qu'il continue, et une honnête carrière de plumitif s'ouvre, avec des décorations, et peut-être la fortune, pour peu qu'il dévie dans la politique. Déjà le journalisme mène à tout, pourvu qu'on en sorte au moment propice.

Cependant il est triste vaguement. A travers ses besognes ou ses distractions, il traîne l'inexorable ennui, qui, selon Bossuet, fait le fond de l'âme humaine. La mode d'ailleurs est aux désespoirs poétiques, mais chez Veuillot l'ennui est aussi peu romantique que possible. Nul plus que lui n'aime la vie, et, dans sa jeunesse incohérente, il n'a guère connu le remords. Il est triste parce que le vide de son existence lui apparaît; parce qu'il se sent créé pour une autre tâche que celle de rédiger des articles servant des égoïsmes ; il ne sait pas encore à quoi il est voué, mais sa destinée manque de joie parce qu'elle manque d'un idéal qui la commande et l'illumine. Un ami, Gustave Olivier, se convertit et le lui écrit. Son heure est proche.

En attendant, sa carrière s'élargit méthodique-

ment. En 1836, il quitte Périgueux et entre rédacteur à *la Charte de 1830*, dévouée à Guizot. Il y soutient naturellement la politique des doctrinaires, à côté de Roqueplan, Thierry, Ourliac. A la chute de Guizot, il passe à *la Paix*, puis au *Moniteur parisien*, toujours conservateur, mais toujours inquiet. Il est parvenu à ce point d'angoisse religieuse où l'âme sombre dans la négation ou s'épanouit dans la foi. Ecœuré de toutes les intrigues côtoyées, méprisant les intérêts auxquels on l'attache, il lâche ses journaux, et, pour changer d'air, part avec Olivier et un jeune ménage, les Féburier, qui vont à Rome. Dieu l'attend là. Louis Veuillot est conquis par le catholicisme sur cette terre où les pierres elles-mêmes convertissent. Au fond de son cœur demeuré humble et loyal, Jésus murmure la parole qu'entendit Pascal : « Tu ne me chercherais pas si tu ne m'avais déjà trouvé ! » Un jésuite le confesse : il est catholique romain pour la vie.

*
* *

C'est là l'épisode capital de l'existence de Veuillot, qui gouvernera toute son œuvre et dictera toutes ses attitudes. Cette conversion valait à l'Eglise un fidèle de trop d'importance pour qu'on n'y cherchât pas un intérêt. On ne l'a pas encore découvert. Elle était la conclusion logique de toute une évolution psychologique. Le mérite de Veuillot

était de n'avoir point contrarié la grâce, et d'avoir soumis son intelligence et son cœur à la vérité que Rome dépouillait pour lui de ses derniers voiles. Avouons après Lemaitre que « dans nulle conversion il n'y eut plus d'amour ».

Cependant le bonheur de croire ne se goûte pas sans inquiétude. Le passé, trop proche, allonge encore son ombre sur cette paix conquise. Veuillot se recueille quelques jours en Suisse. Les anciennes idées de sacerdoce le reprennent, et cette fois il accepte un dur sacrifice en obéissant aux jésuites qui le dirigent et le renvoient dans le monde. Ne nous étonnons pas si, plus tard, *l'Univers* rompra tant de lances pour défendre l'illustre Compagnie. Le journaliste n'oubliera jamais qu'il doit à ses fils les joies premières de sa certitude religieuse.

Aujourd'hui, il brûle d'une ferveur de néophyte. « A présent, il me semble que je vogue à pleines voiles vers la lumière, et je m'y sens bien ! » Il n'ensevelit pas ses croyances neuves dans le secret de son âme, mais les crie à tous les anciens échos. Et dans cet apostolat qu'il inaugure et qui durera toute sa vie, il croit tout juste acquitter une dette :

Dieu soit béni ! Je suis de ceux que Rome a pris en bas, blessés de la vieille mort. Sa main lumineuse m'a transporté sur les hauteurs divines ; sa main maternelle m'a baigné dans l'air divin ; sa main sainte m'a nourri d'un divin aliment. J'ai reçu d'elle la vie ; je lui rends l'amour.

Sa pensée a changé, mais elle fut toujours sincère ; et donc il ne juge pas que son erreur ou son indifférence d'antan le condamne au silence. Il écrit à ses amis parisiens, et leur révèle la source où il a puisé la force d'un second baptême. On pense bien qu'il n'est pas suivi. Il attendra même trois ans avant que son frère Eugène, le compagnon des jours d'enfance, s'agenouille à ses côtés.

Il essaye d'utiliser sa plume. Il publie ses *Pèlerinages en Suisse*, tout pleins de piété, avec çà et là une pointe de satire aiguë ; un roman, *Pierre Saintive ;* une série de méditations sur le Rosaire : nous sommes loin des histoires salées de Périgueux !

Il faut vivre néanmoins. On s'efforce de l'improviser fonctionnaire. Guizot, qui l'apprécia journaliste, se l'attache comme sous-chef de son ministère. Il s'y résigne, mais ne peut se résoudre à signer la feuille de présence. Son directeur, M. Grille de Beuzelin, se plaindra un jour amèrement de n'avoir jamais vu la figure ni l'écriture de son sous-chef. Celui-ci ne cache point d'ailleurs ses répugnances pour la régularité administrative :

J'aimerais mieux travailler douze heures par jour pour rien que de donner six heures par semaine à une fonction plantureuse, zébrée de liserés d'argent et émaillée de croix d'honneur !

Cependant, pour l'occuper, Guizot l'envoie en

Algérie chargé d'une vague mission. Il accompagne là-bas Bugeaud, premier ouvrier de la conquête qui coûtera tant de sang français, mais sera l'école d'héroïsme où la race retrouvera quelques-uns de ses plus beaux réveils. Sa pensée traverse souvent la mer :

J'enrage de n'être point en France pour dégainer contre M. Villemain, contre l'empereur de Russie, contre les journalistes, contre les feuilletonnistes, contre les vaudevillistes. Voilà de la guerre : se battre contre des idées !

Evidemment la partie militaire de la conquête lui échappe. Il voit surtout le côté religieux et moral de la colonisation : il y insiste dans les rapports confidentiels adressés à Guizot. Tout cela, recueilli et développé, composera *les Français en Algérie*.

En août 1841, il revient à Paris, toujours féru d'indépendance, mais l'imagination enrichie de spectacles nouveaux et l'esprit mûri au contact des hommes. Sa tête est lourde d'idées. Ainsi que tous les jeunes auteurs encore indécis sur la voie qui les réclame, il rêve d'innombrables livres qui ne naîtront jamais : des *Pèlerinages de France* en 10 volumes, une *Esquisse du temps présent* ; quelques fragments en passeront dans *les Odeurs de Paris* et *les Libres Penseurs*, ces deux maîtres livres de satire ardente et passionnée dont quelques

pages dureront autant qu'il y aura une littérature française. Aujourd'hui, il se borne à écrire un *Sub suum* en style de pensionnaires.

*
* *

D'autres champs plus vastes vont le réclamer. Le journalisme le guette. Il n'avait jamais complètement abandonné ce premier métier pour lequel il était littérairement si bien organisé. Après sa conversion et la période de recueillement qui suivit, et bien qu'il se défendît de retourner à ses besognes de jadis, devant tant de belles lames à rompre, tant de sottises à fouailler, d'obscurs désirs de guerre durent le hanter. Le côté de la barricade qui serait désormais le sien n'était point brillant. Il avait le choix entre *l'Ami de la religion*, franchement gallican, et *l'Univers religieux*, ultramontain, sérieux, mais timide, et notoirement mal armé pour la lutte. Pourtant *l'Univers* retiendra seul le converti de Rome.

Le premier article de Veuillot est un acte de reconnaissance : il s'agit de défendre le maréchal Bugeaud, le protecteur des jours de jeunesse, fort malmené par l'opinion. Au retour d'Algérie, il continue sa collaboration, fort intermittente, mais suffisante néanmoins pour fixer l'attention et vivifier un peu l'humble feuille où la prose correcte du directeur, Du Lac, ne sollicite pas assez l'inté-

rêt. Déjà percent les idées très nettes que Veuillot gardera toute sa vie sur l'indépendance du journal catholique tel qu'il le rêve, et qui n'existe pas encore :

J'aime mieux un journal catholique mort que vendu. Je crois que nous ne devons pas consentir à être toléré. Je crois qu'il faut qu'on nous persécute et qu'on nous craigne !

Il devait être royalement servi.

Montalembert entre ici en scène. Après l'encyclique *Mirari vos*, condamnant *l'Avenir*, beaucoup de prudence s'imposait dans la fondation d'un nouvel organe religieux. Le mouvement que Lamennais avait fait dévier dans la révolution répondait sans doute à un besoin, puisqu'il avait pu solliciter des esprits de la valeur de Gerbet, Montalembert, Lacordaire et Salinis. La génération catholique de 1830, en présence d'un Etat systématiquement étranger à l'Eglise, ou ne l'acceptant que dans la mesure où elle sauvegardait ses intérêts, devait désirer prêcher quelque part les éternelles vérités et revendiquer son droit de sauver l'humanité par la foi. Le cœur ayant emporté la tête, Rome rappela que la vérité est toujours supérieure à la charité. Retenons seulement de cette malheureuse histoire la réserve explicable qui devait accueillir les premières démarches d'un ancien compagnon de Lamennais.

Montalembert s'efforce néanmoins de rajeunir *l'Univers*. De son côté, Veuillot cherche des appuis qui sont rares et marchandés. Il connaît les petitesses des égoïsmes dérangés, les prudences effarées, les gestes bénisseurs avec lesquels s'accueillent de pareilles sollicitations. Rien de précis, sinon les refus. Une lettre nous livre les lassitudes du jeune écrivain :

Croisons nos bras ; reposons-nous durant quelques années; vaquons à nos petites affaires, à nos petits voyages, à nos petits volumes connus de trois ou quatre cents de lecteurs pieux et de quelques milliers de petites filles : nous aurons assez fait pour les combats de Dieu. Il s'agit maintenant d'aller dans les taudis porter des bons de soupe. Une heure de temps et vingt sous d'aumônes toutes les semaines payeront à Dieu, à nos frères, à la société, la dette de notre intelligence, de nos loisirs et de notre amour. Nous sommes de fières gens !

Mais Veuillot, doué de toutes les ténacités du bien, ignore celle du découragement. La Providence s'en mêle manifestement. Une feuille étiquetée ironiquement *l'Union catholique* essaye la concurrence : elle se fond avec *l'Univers*. Un vague comité gêne (c'est une infirmité habituelle aux comités) : il disparaît.

En bon soldat de Dieu, Veuillot va faire à Solesmes sa veillée des armes. Enfin, le 4 décembre 1842, *l'Univers* publie son premier manifeste

signé de son nouveau rédacteur en chef. On en sait l'essentiel :

Au milieu des factions de toute espèce, nous n'appartenons qu'à l'Église et à la patrie.

Parmi ces choses qui passent, parmi ces débris, dans ce mouvement des idées qui s'en vont, viennent et s'en vont encore, nous embrassons fermement les deux seules choses, les deux seules idées qui ne passent pas : l'Eglise et la patrie...

Dépouillés de toute prévention contre les opinions loyales et permises, persuadés que tout ce qui est honnête et légitime dans le désordre peut trouver sa place dans l'ordre futur et s'y rangera de soi-même, nous ne sommes entièrement hostiles qu'à la source radicale du désordre, à l'impiété, à la dépravation des doctrines, à l'effroyable avilissement des mœurs...

Nous réservons notre hommage et notre amour à l'autorité vraiment digne de nous, qui, sortant de l'anarchie actuelle, fera connaître qu'elle est de Dieu en marchant vers les nouvelles destinées de la France une croix à la main.

Nous ne reculerons pas parce qu'il faudrait un miracle pour nous faire passer. Peu nous importe que la colonne mêlée d'ombre et de lumière qui marche devant nous se dirige parfois vers des montagnes infranchissables et parfois nous apparaisse sur la vaste étendue des mers. Notre chef est Celui qui commande aux flots de s'ouvrir et aux montagnes de s'abaisser...

Nous avons là le programme auquel Veuillot n'a jamais manqué. Tout y est prévu : la volonté de n'être guidé que par l'intérêt de l'Eglise ; la con-

viction que Dieu seul sauvera les sociétés en péril et que les formules de salut se trouvent dans le catholicisme, et rien que là ; l'humble soumission au Souverain Pontife, seul maître par position de fixer les limites d'une action à laquelle les catholiques ne peuvent collaborer qu'en obéissant, comme il l'écrira plus tard :

Mieux vaut suivre le pape en nous tenant à sa soutane que nous efforcer de le tirer en avant. Le pape est assez sage pour n'être ni retenu ni poussé ; la sécurité est à son ombre.

Il ne faudra jamais oublier ces affirmations. Elles expliquent toutes les attitudes de Veuillot, ce que ses ennemis appelèrent ses contradictions, et qui ne sont que les utilisations légitimes des circonstances en vue de sauvegarder le but primitivement assigné.

*
* *

Une grande cause va solliciter immédiatement *l'Univers* : la conquête de la liberté d'enseignement.

A vrai dire, ce n'est pas une question neuve. Elle s'est déjà posée avec une douloureuse acuité. L'Empire avait fondé le monopole et transposé dans le domaine pédagogique l'uniformité révolutionnaire qui caractérise sa politique et son

administration. En ces temps, M. de Fontanes pouvait dire sans se vanter : « Il est huit heures. A cette heure, dans tous les lycées de l'Empire on fait le thème grec ! » On eut des professeurs rasés et célibataires, et ce qu'il fallait de religion pour bien servir l'Empereur et l'Etat.

La Restauration garda le système, atténué seulement par quelques tolérances pratiques. Les résultats furent éloquents : on eut l'époque inquiétante dont Musset nous a confié quelques angoisses dans sa *Confession d'un Enfant du siècle.* Il y eut des cours de catéchisme au collège, le préfet assista à la grand'messe et dîna chez l'évèque, mais l'apparition d'un homme à l'église faisait retourner toutes les têtes.

Le cri d'alarme fut poussé. Lamennais, dans *le Drapeau blanc*, révéla le sacrilège de trente hosties consacrées cachetant des lettres de lycéens. Montalembert et Lacordaire s'improvisèrent maîtres d'école. Ils furent condamnés, mais l'opinion sut du moins que les catholiques se préoccupaient de sauver l'âme des petits Français malgré l'Etat.

La lutte reprend en 1843 ; et cette fois l'Université rencontre des adversaires à sa taille. Les premiers articles de Veuillot touchent juste, sans doute, puisqu'ils provoquent immédiatement l'injure. Le *Journal des Débats* parle de « crocheteurs ivres ». Quinet, Michelet, répondent de leur chaire de professeur et se livrent sur le *Compen-*

dium theologiæ moralis, réservé aux directeurs de conscience, aux commentaires que l'on devine. Du côté catholique, l'unanimité n'est qu'un beau rêve. De Falloux, trop soucieux d'habileté politique, louvoie encore entre les partis. Les royalistes, désireux d'attacher l'Eglise à leur fortune, prônent une collaboration préalable du régime dont la nécessité n'apparaît pas encore à Veuillot. Ajoutons les timides, ceux qui cherchent toujours un *modus vivendi* avec la légalité forgée contre eux, et qui s'arrangent toujours pour que la légalité les tue.

Parmi de telles prudences, les revendications précises du journaliste jettent l'effarement. Ce langage inattendu, les mots vifs proférés contre des universitaires qui, eux, ne se privent point d'insulter l'Eglise, provoquent les blâmes des sages. Ozanam lui-même croit bon un jour de rejeter publiquement les procédés de polémique de *l'Univers*. A quoi Veuillot répond avec la fermeté mesurée qu'il savait prendre quand il soulevait contre lui une voix catholique :

Nous tâcherons de l'imiter dans la pureté de sa vie, dans son amour pour les pauvres ; nous prierons Dieu de nous inspirer la même patience dans les adversités, la même modération dans les désirs ; mais nous ne nous croirons pas obligés de renoncer au combat, parce qu'il n'aime pas le combat.

La bataille se livre donc dans les journaux avant

de s'ouvrir à la tribune. Les partisans du monopole ne manquent point de sortir les vieux sophismes grâce auxquels on s'efforce depuis cent ans de retirer à l'Eglise sa mission éducatrice. — N'y a-t-il pas les aumôniers ? Oui, mais sans autorité, parce que sans prestige ; sans énergie, parce que fonctionnaires ; condamnés à glisser quelques principes de morale dans un cours de catéchisme relégué parmi les accessoires inutiles des programmes. — L'enseignement religieux est affaire familiale et privée. A quoi on répond : « Un père est libre d'élever ses enfants chez soi comme d'avoir 40.000 francs de rente ! » Et Veuillot résume toute la question dans une *Lettre à Villemain* qui demeure une des choses les plus lucides qu'il ait composées. Je ne pense pas que la philosophie du droit d'enseignement de l'Eglise ait été jamais mieux condensée ni plus lumineusement écrite. Jamais plus d'ironie, de sûre érudition, ne furent mises au service d'une des querelles les plus graves que les sociétés voient surgir dans leur histoire. La brochure indique d'ailleurs nettement les limites du débat et la position occupée par les catholiques :

Vous ne les réduirez au silence que par la justice ou par la force. Vous leur permettrez d'ouvrir des écoles ou vous leur ouvrirez les prisons !

Ce n'est pas là le langage de gens disposés à se laisser vaincre. Montalembert lui-même proclame

une vérité que toute l'histoire vérifie : « La liberté ne se reçoit pas : elle se conquiert ! » et prêche l'évasion aux rares membres du clergé enrôlés dans l'Université : « L'Eglise est reine ou elle n'est pas ! » — Et comme tant d'audace effraye de bonnes âmes, Veuillot écrit joyeusement :

Parce qu'un coq a chanté tout haut, ils demandent qu'il n'y ait plus que des chapons.

Vaincu sur le terrain de la dialectique, le gouvernement essaye alors de l'intimidation. L'abbé Combalot, dans une brochure, réclame la liberté de l'Eglise dans son style un peu grandiloquent ; il est poursuivi et honoré de 15 jours de prison le 6 avril 1844. « Les vérités que nous défendons triomphent à force de défaites, » écrit Veuillot au lendemain du jugement. Lui-même va payer sa dette autrement que par la plume. Ayant publié les pièces du procès Combalot et préfacé l'opuscule, il est à son tour traduit en correctionnelle, et s'en tire avec un mois de prison et 6.000 francs d'amende. Il s'en va allégrement à Sainte-Pélagie : « Mettre un chrétien en prison, c'est le retremper dans l'air natal. » Il sort plus convaincu que jamais de l'excellence de sa cause.

Mais l'heure est venue des débats publics. Depuis le 2 février 1844, le projet de loi était déposé sur le bureau de la Chambre, et M. de Broglie nommé rapporteur. Les débats s'ouvrent le 2 mai.

Ils sont amples, et permettent du moins de faire entendre d'utiles vérités. De Carné, Lamartine, Berryer, mettent leurs éloquences diverses au service de la liberté. La conclusion est le vote du projet gouvernemental à une énorme majorité. Quel discours a jamais fait dévier un vote parlementaire ? Le suffrage restreint, qui règne alors, permet seulement de dire que, seule, la bourgeoisie libérale et voltairienne a donné son avis sur la question.

Montalembert soutient éloquemment la doctrine catholique et Veuillot l'appuie de toute sa verve cinglante. C'est le beau temps de l'admiration mutuelle, de la sympathie fondée sur la communion des peines et l'identité des causes ; où Montalembert écrit à Veuillot : « Je n'aspire qu'à vous suivre dans cette voie royale, sauf à vous serrer de plus près devant l'ennemi ; » et où Veuillot écrit du pair de France : « M. de Montalembert, comme le dernier de ses frères et le plus inconnu, n'est que l'enfant de l'Eglise, mais il est l'enfant sur qui la Mère s'appuie. » Des jours viendront où la mêlée séparera ces deux âmes et les jettera sur des routes hostiles. Ce n'est pas le côté le moins douloureux de ces luttes que de contraindre de pareils esprits aux cassures irrémédiables scellées ici-bas par la mort.

L'Université reprend sa campagne. Elle accuse la religion d'immoralité. Eugène Sue, en qui, disait Sainte-Beuve, « il y avait un fond de cra-

pule », publie alors ses *Mystères de Paris* dans les *Débats* et son infâme *Juif errant* dans *le Constitutionnel.* Dans l'imagination populaire, quelque chose subsiste forcément de ces pages, « les plus abominables, déclare Veuillot, qu'on ait écrites depuis le règne de Marat ». De plus, les évêques et les militants de la première heure se lassent. Les revendications restent toujours aussi nettes du point de vue des principes, mais on les crie moins haut ; on finit par s'accommoder des atténuations pratiques apportées par l'enseignement officiel dans son irréligion par peur des représailles.

Toutes ces difficultés ont leur écho dans la salle de rédaction de *l'Univers.* Montalembert veut forcer Veuillot à mener quelquefois des polémiques personnelles. Le journaliste refuse. Le gentilhomme souffre difficilement qu'on pense autrement que lui. « Il change d'idée fixe, » disait Guizot. Pour l'instant, l'idée fixe est la peur des légitimistes. On veut alors imposer un Comité à Veuillot, qui offre sa démission, mais ne veut point endosser la responsabilité d'articles qu'il n'aura plus la liberté de penser tout seul :

Je ne désire aucune gloire ; je ne crains aucun mépris ; mais je veux que ma conscience soit satisfaite ; elle ne le serait pas si je servais de palissade à des tirailleurs qui viendraient, à l'abri de ma responsabilité, frapper là ou je croirais coupable de viser.

D'ailleurs, tous les motifs ne sont point purs

dans les intrigues qui se nouent. Les 6.000 abonnés de 1845 font une bonne affaire de *l'Univers*. Du Lac semble bien résumer la situation dans ce dialogue avec quelqu'un qui le sollicite : « De quel droit vous emparer de l'*Univers ?* — Du droit du plus fort. — C'est le droit qu'on exerce au fond des bois ! »

⁂

Bientôt Dupanloup, un des adversaires les plus éloquents et les plus persévérants, entre en scène. Les difficultés désormais se multiplient pour Veuillot. Toutes les questions se compliquent des divergences de vues révélées par les luttes récentes. Aux élections de 1846, *l'Univers* demande seulement aux candidats désireux d'obtenir les suffrages catholiques de défendre les libertés d'enseignement et d'association. C'est là un minimum prouvant qu'on ne se perd point dans la chimère et qu'on exige seulement l'essentiel. Cependant même là-dessus l'accord est pénible. Veuillot est catholique, sans plus, les yeux fixés sur Rome, encore que Grégoire XVI, absorbé par d'autres soucis, ignore à peu près le champion français de la Papauté. Montalembert et ses fidèles mêlent à des préoccupations démocratiques un libéralisme qui ne va point sans atténuer les principes que Veuillot juge indispensable de maintenir dans leur immuable éclat, dussent-ils aveugler

des yeux mal faits pour la lumière. *L'Avenir* de 1830 avait coûté trop de larmes à ses rédacteurs soumis pour que quelque illusion ne demeurât point dans leur langage et leurs sentiments [1].

Ajoutons à cela la violence des tempéraments en présence ; la tendance, si humaine, hélas ! de celui qui croit penser juste à refuser à celui qui pense autrement le droit de penser ; les exigences d'une polémique surexcitée par les bouleversements d'une société en perpétuel travail : et voilà tout ce qu'il faut pour expliquer des antagonismes de paroles et d'attitudes dont se scandalisent beaucoup d'honnêtes gens, comme si la Vérité ne méritait pas ces sacrifices.

Au surplus, l'intrigue commence contre *l'Univers*. Déjà l'abbé Gaduel, à propos d'un livre de Donoso Cortès, avait inculpé Veuillot, qui s'en éjouit fort, de trithéisme, de baianisme, de fatalisme et de pseudo-traditionalisme. Cela n'était que ridicule, et par conséquent négligeable. Mais Dupanloup part pour Rome, délégué par Montalembert et muni d'une lettre où on lit : « C'est la croix, l'humiliation et la honte du catholicisme. »

1. Elles sont de 1832, ces paroles de Montalembert sur l'encyclique relevées dans une lettre intime : « Sans adopter aucune des opinions exprimées dans cet acte, le plus funeste des annales de l'Eglise, nous rentrons dans le silence, reconnaissant que ce n'est pas à nous qu'il appartient de sauver ce que le pape et les évêques veulent perdre. »

Veuillot fait allusion aux tactiques incohérentes de son adversaire quand il écrit :

Ceux qui font de telles erreurs dans le commandement perdent le droit de blâmer l'indiscipline.

Tout cela ne va point sans amertume. La correspondance intime nous livre quelques-unes des douleurs du journaliste, voyant méconnaître ses efforts, et ses vieilles défiances contre les charités silencieuses remontent dans ces mots :

Je ne comprends rien à ce système de vouloir sauver des âmes moyennant des pièces de dix sous, et de refuser une parole toutes les fois qu'il faut la dire... Quand je vois des évêques supporter l'Université ; les laïques ne songer qu'à leur pot-bouille ; les ordres religieux mourir d'inanition, au milieu de cette jeunesse qui n'a rien à faire, et qui se met à entretenir les pauvres parce que cela coûte moins cher que les dames, et que c'est plus honnête, je dis qu'il n'y a plus qu'un péril : c'est de laisser les choses sur ce pied-là !

Entre temps *l'Univers* poursuit sa tâche romaine sur un terrain strictement religieux. Vingt et une liturgies se partagent alors les quatre-vingt-un diocèses. C'est beaucoup. Dom Guéranger, abbé de Solesmes, commence son admirable prédication pour restaurer la liturgie romaine, et *l'Univers* met toute l'érudition et l'éloquence de ses rédacteurs au service de la question. Les gallicans, toujours prêts à s'effrayer de ce qui rapproche de

Rome, s'en irritent. Au point où l'on se trouve, quelques oppositions de plus ne signifient pas grand'chose. *L'Univers* est définitivement classé parmi les irréductibles tenants de la suprématie romaine dans tous les domaines. Veuillot y gagne des injures et de l'autorité. Il répond de son mieux aux injures. Il utilise l'autorité pour établir le denier de Saint-Pierre qui continue encore aujourd'hui à fournir au Saint-Siège les subsides de toute la chrétienté. Cette initiative suffirait à honorer le journal et l'homme qui l'ont conçue et perpétuée.

Parfois quelques grandes questions réunissent encore Veuillot et Montalembert dans les principes. On voit cela lors de l'épisode douloureux des religieuses polonaises de Minsk, torturées par la police russe, qui inspire au polémiste un de ses plus vigoureux articles de colère contre le tsar, approbateur de telles infamies. On voit encore cela à l'occasion du Sonderbund, quand il s'agit de défendre les cantons catholiques contre les menées protestantes. 1848 scelle de nouveau l'union. Le 24 février au soir, Montalembert arrive à la rédaction de *l'Univers* : « Il n'y a plus de pair de France ; je ne suis plus rien ; je viens travailler avec vous ! — Je vous attendais, » dit simplement Veuillot... On va maintenant chercher ensemble à voir clair et à penser juste aux lueurs sanglantes des émeutes.

*
* *

Dès que l'ordre relatif est rétabli dans la rue, en attendant qu'il le soit dans les institutions, Veuillot se rallie à la république. C'est évidemment un mariage de raison.

Si le gouvernement ne s'appuie pas sur les bons, il s'appuiera sur les méchants, et tout sera perdu.

Il importe donc que les bons se montrent. On ne doit rien au régime tombé. Celui qui vient de naître, étant inconnu, peut apporter l'espérance. Les premières manifestations du pouvoir respectent la religion et les municipalités font bénir les arbres de la liberté qu'on plante. Les milieux intellectuels eux-mêmes comprennent enfin la valeur du catholicisme comme principe d'ordre.

Veuillot s'ennuie de monter la garde nationale, et le dit, mais prêche la bienveillante neutralité envers le gouvernement. Il est suivi par tous les catholiques soucieux de sauver d'abord leurs églises, ajournant aux heures propices l'affirmation des droits de Dieu. Les espoirs — car il y en eut — sont éphémères. La persécution vient, d'autant plus mesquine qu'elle s'exerce par un Etat à plusieurs têtes, et par conséquent irresponsable en fait.

Aux élections, Veuillot refuse d'être candidat, bien qu'on l'en prie ; mais il pousse Montalembert et Lacordaire dans la mêlée électorale.

On sait l'histoire. Le 4 mars, l'Assemblée tient sa première séance, au milieu d'une touchante ferveur républicaine. Le lyrisme de Lamartine s'y épanche en effusions harmonieuses. Malheureusement la révolution gronde aux portes. Les sanglantes journées de Juin font toucher du doigt la fragilité de l'édifice échafaudé en hâte sur le trône renversé. Montalembert et Lacordaire en sortent désenchantés. Le dominicain quitte pour toujours la salle où sa robe blanche « pesait comme un monde » sur les épaules de Lamennais, élu député lui aussi.

*
* *

Veuillot observe et juge. Il rappelle solennellement les éternelles vérités qui sauvent les sociétés et résume ses angoisses dans *l'Esclave Vindex*, ce dialogue entre Spartacus repu et l'esclave révolté, qui demeure une de ses œuvres caractéristiques pour qui veut savoir ses idées sociales.

Il prévoit, en outre, que le député Bonaparte ne limitera pas son ambition à représenter le peuple. Très habilement, Napoléon prépare l'opinion. Montalembert lui vient tout de suite ; Veuillot est plus lent. Il s'inquiète surtout, comme toujours, des sentiments du prétendant à l'égard du Saint-Siège. Leurs deux noms cependant se comptent parmi les 2 millions et demi de suffrages qui at-

tribuent au prince la présidence de la république. Les débuts sont d'ailleurs heureux. L'intervention à Rome pour défendre les droits du pape menacés par la révolution rallie les catholiques. La lettre hautaine de Louis-Napoléon, imposant à la commission cardinalice les réformes libérales du gouvernement pontifical, ramène bien quelques défiances, mais il y a tant de ruines à relever, tant d'intérêts à rassurer qu'on ferme les yeux.

Et puis voici que la liberté d'enseignement reparaît. Les temps sont changés. La peur de l'émeute a rendu sage la bourgeoisie libre penseuse de Louis-Philippe. M. Cousin n'a-t-il pas crié au lendemain de la mort de Mgr Affre sur la barricade : « Courons vite nous jeter dans les bras des évêques ! » M. de Falloux est ministre. La question semble donc se poser dans des conditions politiques exceptionnelles. A la commission, Thiers propose de laisser à l'Eglise tout l'enseignement primaire. On a le bon sens de refuser le dangereux présent. Les évêques et les catholiques veulent des écoles absolument indépendantes de l'Université et contrôlées par l'Etat.

Finalement, comme toujours en ces sortes de discussions, le projet aboutit à un compromis. L'Université garde le monopole des grades et des examens. Les diplômes sont indispensables à ceux qui veulent enseigner même en dehors d'elle. Elle pourra contrôler et proscrire les livres en usage

dans les établissements libres. Elle garde enfin la surveillance des établissements de tous ordres, y compris les petits séminaires. L'évêque est admis au Conseil supérieur, mais au même titre que le pasteur et le rabbin.

A côté de ces dispositions plutôt inquiétantes pour les catholiques, quelques avantages indéniables. L'Université n'est plus maîtresse absolue de l'éducation. Les conseils qu'on lui adjoint l'obligent à quelques ménagements. La simplification des ouvertures d'écoles permet d'organiser un enseignement catholique qui, tout insuffisant qu'il apparaisse, permet du moins de vivre et de préparer les éléments d'une société qui, un jour, achèvera peut-être l'œuvre.

Veuillot, après le vote, ne dissimule pas son désappointement :

> Nous demandions la liberté ; on nous accorde une partie du monopole.

La question sépare de nouveau Montalembert et Veuillot. Le journaliste se résigne mal à l'abandon des premières et essentielles revendications. Au point où on en était, un peu d'audace et d'opportune intransigeance eût sans doute emporté la position. Il prévoit le danger de cette organisation qui, laissant à l'Etat l'attribution des diplômes, diminue la religion jusqu'à n'en plus faire qu'un article du programme scolaire. Il

redoute que la complication croissante de ce programme élimine peu à peu le catholicisme, et ne finisse pratiquement par limiter la tâche des collèges chrétiens dans une préparation aux examens officiels. Les événements ont, hélas ! justifié ces craintes, et montré que, en matière d'éducation, l'Eglise ne peut souffrir le partage de son influence.

Montalembert, lui, admet difficilement qu'on ne soit pas satisfait du projet auquel il s'est rallié. Qui des deux a changé ? et peut-on logiquement reprocher à Veuillot d'avoir été perspicace et de l'avoir dit ? Au surplus, *l'Univers* se résigne, et après avoir formulé les réserves nécessaires, cherche à tirer parti de la loi si péniblement construite.

*
* *

Le coup d'Etat restaure l'Empire. Veuillot, ainsi que tous les catholiques libres de préoccupations dynastiques, s'y attend et ne le redoute plus. Napoléon, en dépit de ses attaches révolutionnaires, peut encore rassurer les consciences romaines :

Il faut le soutenir aujourd'hui, écrit Veuillot, pour avoir le droit de le conseiller plus tard.

Il n'y manquera point. Au surplus, le Prince Président avait signifié qu'il ne serait pas esclave de l'opinion :

J'admets le suffrage universel comme origine du pouvoir, mais non comme moyen habituel de gouvernement. Je veux bien être baptisé, mais ce n'est pas une raison pour vivre toujours dans l'eau.

Glanons parmi beaucoup d'autres la pensée de Mgr Pie, expliquant ses raisons d'accepter l'Empire :

Pour ma part, je tremble que le régime de la force n'ait pas assez de vie pour faire place au régime du droit ; car si le premier finit avant que le second commence, le régime intermédiaire sera celui de la terreur, et Dieu sait quelle terreur ce sera !

Ceci peut justifier Veuillot de son adhésion au régime.

Cette adhésion d'ailleurs ne sera jamais de la servilité. Veuillot reste le témoin averti, souvent le juge, finalement l'ennemi de la politique impériale dont il ne bénéficiera pas personnellement.

Le coup d'Etat abolit à peu près la liberté de la presse. Veuillot a trop crié contre le scandale des feuilles imprimées pour accepter une situation qui le lèse. Il sait oublier ses intérêts d'homme d'affaires devant les intérêts sacrés de la morale et de la foi, bafouées dans les livres et les journaux.

Comme cette fille que Circé avait maudite, la liberté de la presse a enfanté des chiens qui dévorent leur mère !

Il approuve la guerre de Crimée et souhaite la victoire à l'empereur dotant d'aumôniers l'armée française. Peut-être une sainte colère contre le Tsar persécuteur des catholiques polonais obscurcit-elle ici l'esprit politique du journaliste, noblement ému à la nouvelle des premières batailles :

Les familles se perpétuent par ces immolations. Dieu ne les fait pas durer en proportion de ce qu'elles gagnent, mais de ce qu'elles donnent.

Et, parlant de l'Empereur, il écrit cette phrase où l'on peut discerner de l'inquiétude :

Reconnaissons qu'il fait du bien, afin qu'il continue d'en faire !

On sait que Napoléon ne continua pas.

*
* *

Car les événements se précipitent, marquant les étapes de la reprise du chef d'Etat par la révolution. Veuillot seul — ou presque — de toute la presse européenne, dénombre les coups, et prévoit les conséquences avec une lucidité de grand historien. La défense de Pie IX, de son pouvoir temporel et de tout ce qu'il représente de sauvegarde pour la paix européenne, est la grande préoccupation de sa vie d'écrivain. Au sujet de l'affaire

Mortara [1], qui amorce toute la question juive, l'Empereur ouvre la *Question romaine*, à laquelle Edmond About consacre un livre entier. Veuillot burine du publiciste haineux un de ces médaillons qu'il gravait durs, et se prononce nettement contre la campagne d'Italie. Il prévoit que ce sera la préface glorieuse de la spoliation définitive.

A l'intérieur, la situation religieuse se tend. Officiellement, l'Etat condescend à respecter l'Eglise. Le ministre Rouland commet cette phrase monumentale : « L'autre jour, assistant à l'office dans un village, je me suis prosterné à l'élévation, bien que l'officiant fût un simple curé de campagne. » Cela en dit long sur la mentalité des dirigeants politiques.

Si la foi des peuples, écrit Veuillot, paraît digne de mépris, pourquoi lui demander des prières ? Si elle paraît digne de respect, pourquoi permettre qu'elle soit insultée ?

Les évêques protestent dans leurs mandements. Encore quelques mois, et Mgr Pie criera dans sa cathédrale le : « Lave tes mains, ô Pilate ! » qui marquera toujours l'Empire. Le pape, dans le

1. D'une famille israélite de Bologne, le jeune Mortara, malade, avait été baptisé secrètement *in extremis*. L'enfant, ayant guéri, fut retiré à sa famille par ordre du gouvernement pontifical. Il y avait là seulement l'usage d'un droit constant et légitime, en vue d'assurer au nouveau chrétien le bénéfice spirituel de son baptême. L'incident défraya la presse européenne pendant plusieurs mois.

discours consistorial du 1er janvier 1860, dit nettement sa pensée et dénonce les menées dont il se sait victime. On veut forcer *l'Univers* à ne pas publier ce texte gênant pour les habiletés impériales. *L'Univers* passe outre ; Napoléon laisse faire : « Je ne veux pas que M. Veuillot meure martyr », et le polémiste écrit ce commentaire des paroles pontificales :

On a cru qu'on pourrait sans grave inconvénient arracher une pierre du temple pour bâtir un autre édifice, et que le gardien même du temple y consentirait. Du moment qu'il refuse, il n'y a plus rien à faire, et la question réduite à ce terme se pose ainsi devant l'Europe : ou Pie IX ou Garibaldi.

C'est Garibaldi qu'on choisit. Les jours de *l'Univers* sont comptés. Le 28 janvier, paraît l'encyclique *Nullis certe*. Le 29 au matin, *l'Univers* en donne la traduction ; le soir, il est supprimé. Mort glorieuse du soldat au seuil du sanctuaire qu'il défend.

Veuillot, dans une heure d'enthousiasme, nous a confié les motifs de ses intransigeances et de ses mépris :

L'Eglise m'a donné la lumière et la paix. Je lui dois ma raison et mon cœur. C'est par elle que je sais, que j'admire, que j'aime, que je vis. Lorsqu'on l'attaque, j'ai les mouvements d'un fils qui voit frapper sa mère. J'essaie d'arrêter la main parricide ; j'essaie de la

meurtrir. Je conserve de son crime un ressentiment profond. Non ! non ! je ne saurais prendre un lâche respect pour tant d'idoles méprisables devant lesquelles je vois nos sages se courber. Ces idoles n'obtiendront pas de moi l'adulation, pas même le silence. Qu'elles m'écrasent sous leurs débris, pourvu qu'elles croulent.

La suppression brutale de 1860 illustrait d'avance cette noble déclaration de guerre.

*
* *

Tout ceci arrive après bien des heurts et des querelles. Toutes les batailles ne se sont pas livrées contre l'Empereur et ses ministres. Il y a d'abord les journalistes matérialistes, les Havin, les Guéroult, et leurs innombrables disciples. Il faut lire dans *les Libres Penseurs* les terribles silhouettes de ces écrivains sans style et sans conscience. Veuillot a la dent dure quand on insulte sa mère l'Eglise. Il a toujours aimé le geste de saint Pierre frappant Malchus, et Jésus n'a pas jugé bon de guérir toutes les oreilles qu'il a coupées. Il y a, hélas ! d'autres adversaires, et ceux-là sont catholiques. Mgr Dupanloup, que nous avons vu entrer en scène, s'inscrit parmi les plus persévérants. Sa *vanité pieusement intrigante*, suivant le mot de Veuillot, brouille volontiers les choses. Quand Veuillot donne son avis sur la fusion monarchique, on crie que *l'Univers* est vendu aux légitimistes.

— Mgr Affre mort, Mgr Sibour, d'abord ami du journal, et qui le dit bruyamment, le lâche dès qu'il le voit décidé à demeurer indépendant. Il provoque la fondation d'un certain *Moniteur catholique* qui, dans sa pensée, concurrencera l'organe ultramontain. Les intentions épiscopales sont exposées avec infiniment de diplomatie dans un dîner auquel on a convié Veuillot qui réplique un peu brusquement :

C'est très bien, Monseigneur. Je comprends la situation : *le Moniteur* sera Marie et tiendra le salon ; *l'Univers* sera Marthe et fera le gros service.

Bientôt après, Mgr Sibour publie un décret du Concile provincial de Paris relatif à la presse ; il y joint des commentaires injurieux pour *l'Univers*. Veuillot se tait, mais porte l'affaire à Rome qui lui donne raison. Ce succès est pénible pour l'archevêque. Celui-ci voudrait qu'en politique on respectât le gouvernement et qu'en religion on ne traitât point les questions de doctrine. Veuillot n'admet pas qu'un gouvernement soit respectable pour l'unique raison qu'il existe. Quant aux questions d'apologétique, il ne demande pas mieux que de laisser la parole aux chefs spirituels, à condition qu'ils la prennent.

En 1869, de Rome, il enverra une formule heureuse pour expliquer le rôle du journaliste en matière religieuse :

Il existait dans la primitive Église de braves gens qui, n'étant ni prêtres, ni savants, ni éloquents, se rendaient utiles en portant d'une église à l'autre les lettres du pape et des évêques. Ils prenaient un bon bâton et se mettaient en route. Sans se laisser arrêter par la saison ni par les hommes contraires, ils accomplissaient leur mission tant qu'ils pouvaient aller. Qu'ils commentassent un peu les pièces dont ils devaient donner lecture, c'est tout simple. Qu'ils se servissent quelquefois de leur bâton pour se frayer le passage et remettre en mains propres les messages que l'ennemi voulait leur prendre, je ne les en loue pas, et je ne leur en fais pas un grand crime... S'ils ont donné à l'occasion quelques coups de trop, j'aime à croire qu'ils s'en sont repentis. Toujours est-il que la vocation de ces gens de bien me paraît très excellente dans son humilité.

Un article publié par *l'Univers* contre le Dictionnaire d'un certain Bouillet, *persona grata* près de Mgr Dupanloup, n'arrange point les choses. Cet ouvrage sera mis plus tard à l'index : il y eut donc en lui quelque chose qui fleurait l'hérésie.

En 1849, Veuillot conçoit le vaste plan d'une Encyclopédie, la *Bibliothèque nouvelle*. 100 volumes y condenseront les sciences et les beaux-arts pour « tous les enfants de quinze à soixante ans ». Il déclare n'y vouloir que des ouvriers purs. Ces ouvriers s'appelleront Donoso Cortès, Pitra, Dom Garnereau. Le projet soulève évidemment le blâme du clan libéral et ne peut aboutir.

Tout cela n'améliore point les relations. La

querelle dépasse d'ailleurs les limites du diocèse de Paris. Les évêques amis prennent position. Une lettre de Mgr de Montals, évêque de Chartres, relève sévèrement Mgr Sibour, que son titre d'archevêque métropolitain persuadait du droit de conseiller tout l'épiscopat et de faire taire les voix dissidentes. La question des classiques envenime encore le débat. On sait l'incident : l'abbé Gaume protestant dans *l'Univers* contre l'habitude des collèges religieux de former le goût littéraire de leurs élèves avec les auteurs païens. Saint Augustin avait déjà montré un étonnement analogue dans ses *Confessions*. Il y a des attaques et des répliques. Finalement Mgr Dupanloup, devenu évêque d'Orléans, interdit *l'Univers* dans les maisons d'éducation de son diocèse.

Du coup tout le problème des rapports entre la presse et l'épiscopat est remis en jeu. Sur le point particulier des classiques, Veuillot s'exagère sans doute le danger. On peut trouver étrange que des prêtres ne demandent point aux seuls génies catholiques des littératures grecque et latine l'exclusive éducation de la sensibilité de leurs disciples. Cependant les Pères de l'Eglise n'ont pas traité tous les genres littéraires. L'antiquité des œuvres use une partie de leur influence mauvaise. Le commentaire du professeur achève le reste. Bref, on peut penser que la foi ne subit pas de sérieux dangers de la lecture prudente d'Ovide

ou d'Anacréon. En tout cas, si Veuillot tire des conclusions extrêmes de la défense d'une idée juste, la proscription de son journal est certainement de trop. L'évêque de Gap, Mgr Depéry, donne la note exacte dans un *Credo* pittoresque qui date de ce temps-là :

Je crois en Dieu, créateur de l'univers, mais je ne crois pas à la bonne foi de ceux qui veulent détruire *l'Univers*.

Je crois en Jésus-Christ, qui a établi son Eglise avec les docteurs chrétiens et non avec les docteurs du paganisme.

Je crois au Saint-Esprit qui a parlé par les prophètes et non par les sibylles...

Je crois à la résurrection des morts, mais je crains beaucoup celle des gallicans et des parlementaires...

C'est-à-dire que je suis pour l'adoption des auteurs chrétiens dans une juste proportion, sans renoncer aux chefs-d'œuvre de Rome et d'Athènes soigneusement expurgés de ce qu'ils ont trop souvent de contraire aux bonnes mœurs et à la religion.

Mgr Sibour renouvelle bientôt le geste de son ancien vicaire général et interdit à son tour *l'Univers* à ses communautés. Veuillot recourt à Pie IX qui le bénit, le gronde affectueusement et enfin l'approuve dans l'Encyclique *Inter multiplices*. Dupanloup doit rentrer un mandement qu'il médite. Il s'en console en entrant à l'Académie. Son discours de réception est très finement analysé par Veuillot qui prouve une fois de plus quel

critique délicat et sûr cachait en lui le polémiste. L'Académie couronne vers le même temps Gratry et Jules Simon. Ce rapprochement dans les honneurs — sans doute voulu — d'un évêque, d'un religieux et d'un philosophe universitaire gène beaucoup de consciences catholiques. Mgr Pie s'en étonne douloureusement.

Victor Hugo juge bon de jeter sa pierre contre le journaliste et l'insulte dans les vers ignobles des *Châtiments* :

> Ce *Zoïle* cagot naquit d'une Javotte.
> Le diable — ce jour-là Dieu permit qu'il créât —
> D'un peu de Ravaillac et d'un peu de Nonotte
> Composa ce gredin béat.

C'est la vengeance d'Olympio contre celui qui a osé rire en face de l'idole, et trouvé que « sur le dos de cet aigle il y avait pas mal de plumes d'oie ».

En même temps Eugène de Mirecourt publie un opuscule venimeux contre Veuillot. On y lit que Veuillot est une corde passée au cou du catholicisme. On y bafoue l'humilité de ses origines ; on y dénature son œuvre. About l'appelle un « Marat évangélique » et déclare qu' « il vit dans le parti catholique comme un reître en pension chez des nonnes ». Falloux transpose la polémique dans la note grave avec son livre sur le parti catholique qui malmène solennellement le journaliste et son école. Veuillot réplique en ouvrant *l'Univers* aux critiques du gentilhomme parlementaire qui

ne vient pas. Trop d'attitudes et de principes séparaient ces deux hommes. Eugène Veuillot a eu un jugement dur sur le célèbre auteur de l'incomplète liberté d'enseignement dont nous défendons les derniers lambeaux : « Même quand il lui arrivait d'être vrai, il tournait les choses de telle façon que son vrai était traître et servait le faux. »

Vers la fin de sa carrière, Louis Veuillot lui consacra un de ces portrâits précis et pittoresques où il excellait :

Nul homme né en beau chemin n'eut davantage la facilité de marcher vite et noblement... Il sait prendre son temps ; il est engageant et persévérant; il est riche. Ce que la nature lui refuse, il l'obtient par artifice et pätience... Il entra de bonne heure et comme chez lui dans la vie politique, sur le dos de ceux qu'il semblait pousser. Il discerne et met en réserve des pierres roulantes dont il pourrait plus tard se faire des piédestaux... Il sut monter avec agilité, descendre avec prudence, n'être nulle part et demeurer partout.

Disons simplement qu'il eut les défauts de sa situation. Il était trop politicien ; il n'avait pas assez confiance dans les principes qu'il avait mission de défendre, et mêlait trop d'habiletés à ses méthodes de gouvernement.

Le coup le plus terrible est porté par une brochure anonyme : *l'Univers jugé par lui-même.* On y prétend écraser l'organe ultramontain en puisant dans ses collections les arguments du

réquisitoire. Démarquage de textes, interprétations erronées, insinuations sans preuves, utilisation des moindres notes échappées dans l'ardeur des improvisations, tous les procédés en usage pour ce genre de libelle se rassemblent dans ce travail d'arlequin, courageusement anonyme évidemment. Malheureusement il y a une mitre derrière. Mgr Dupanloup utilise là son mandement de 1853. *L'Univers*, qui possède la pièce, lui joue le bon tour de confronter les textes. Finalement on va en justice, un obscur abbé Cognet s'étant déclaré l'auteur de la brochure. La mort de Mgr Sibour, assassiné le 3 janvier 1857, arrête l'affaire et fait conclure à un arrangement où les adversaires de *l'Univers* trouvent encore le moyen d'être plus habiles que loyaux. Veuillot ne refusa jamais un sacrifice qu'on lui demandait au nom de l'Eglise : « Je baisse l'épée, disait-il, et je laisse passer l'évêque. »

Montalembert, de son côté, n'épargne point l'ancien compagnon de lutte. Les belles heures de fraternité d'armes sont bien lointaines ! Le rôle politique du pair de France est fini avec l'Empire. Il s'en console difficilement. « M. de Montalembert s'ennuie ! » écrit ironiquement Veuillot devant les impatiences de langage de l'orateur voué au silence. Il ajoute :

Je suis comme un homme qui n'a bu que de l'eau

parmi beaucoup d'autres qui ont bu trop de vin. Je n'en veux pas même à ceux qui me jettent des bouteilles à la tête, et mon seul souci est de fermer les fenêtres qui donnent sur la rue !

Ils ne doivent plus se rencontrer sur les mêmes terrains jadis défendus ou conquis ensemble. Nous avons aujourd'hui la preuve que Veuillot fit tous les gestes de réconciliation possibles, et qu'on les repoussa. Dieu a pesé tout cela. Un jour, Montalembert résumera toute la politique ultramontaine dans la phrase célèbre que Veuillot n'a jamais dite, mais qu'on lui attribuera toujours : « Nous vous demandons la liberté au nom de vos principes ; quand nous aurons le pouvoir, nous vous la refuserons au nom des nôtres. » Le libéralisme a pris Montalembert tout entier. Chose déconcertante : ce tempérament fougueux, cet orateur qui en un certain sens ressuscitait l'héroïsme des chevaliers d'autrefois est prisonnier du parti des petites habiletés, des prudences académiques, des timidités calculées. « Par nature, c'est un rédacteur de *l'Univers*, déclare Veuillot ; mais qui mourrait d'envie d'être rédacteur du *Journal des Débats*. » Il signe à la Roche-en-Brenil la célèbre inscription où on promet de lutter pour *l'Eglise libre dans l'Etat libre*, formule que guette l'anathème du *Syllabus*. Le discours de Malines découragera beaucoup d'amis. La veille de sa mort, il écrira ces mots affolants :

Je ne veux pas immoler la justice et la vérité, la raison et l'histoire en holocauste à l'idole que les théologiens laïques du catholicisme se sont érigée au Vatican !

Nous avons besoin, pour oublier ces égarements, de relire le discours du *fils des Croisés* aux fils de Voltaire.

Le 12 mars 1870, apprenant à Rome la mort de Montalembert, Veuillot écrira à son journal ces lignes attristées :

Taisons-nous. C'est la plus cruelle situation où son inimitié nous ait pu réduire, de n'avoir point la consolation de le louer et de le pleurer comme il l'a tant mérité. Mais cette nécessité ne nous défend ni le respect, ni le bon souvenir, ni la prière, ni l'espoir ; et nous lui rendrons témoignage un jour comme il nous rend témoignage à présent.

Et en 1878, déjà touché par la mort, le grand journaliste nous livrera dans son testament le désir inapaisé de son âme :

Qu'ils soient bénis de moi comme ils le seront de Dieu tous ceux qui m'ont été secourables par leurs exemples... Je crois qu'ils n'ont rien à me reprocher avec justice. Je les ai aimés, Montalembert surtout. La paix sur eux, la paix sur moi. Si mes écrits subsistent et s'ils font après moi quelque bien, je désire que ce bien leur soit compté.

Ne nous scandalisons pas de ces misères qui

furent fécondes après tout. La Providence permet ces divisions, afin de montrer que c'est elle qui mène le monde, et que l'Eglise est assez divine pour se fortifier de toutes les actions contradictoires de ceux qui la défendent.

*
* *

L'Univers supprimé, il faut quand même vivre, et surtout s'occuper. Veuillot se donne préalablement quelques vacances et court à Rome. Au retour, il est arrêté par la police impériale ; ses papiers sont inventoriés et lus. On espérait un scandale. Il n'y a rien. Mais *l'Univers* ne renaîtra que dans son ancien cadre. Les essais de résurrection en Belgique et en Suisse sont bientôt abandonnés. Veuillot estime qu'il ne peut loyalement combattre qu'en France un gouvernement français. Taconet, qu'embarrassent ses capitaux inutilisés, fonde *le Monde*.

Veuillot se fait alors « ouvrier en chambre », comme il dit. Il publie quelques brochures : *le Pape et la diplomatie*, *Waterloo*, puis *les Parfums de Rome*, réplique à ses *Odeurs de Paris*. Il revient par force, et je pense avec une joie secrète, à cette besogne littéraire qui fut le rêve inassouvi de toute sa vie, pour lequel il garda toujours un coin de son âme. Car la tâche politique quotidienne n'a jamais absorbé tous les

instants de l'admirable écrivain. En 1844, il a publié *l'Honnête Femme*, un roman qui mettait en scène le Périgueux des années de jeunesse. Buloz, à l'affût des talents inédits, l'a tâté pour la *Revue des Deux Mondes* à laquelle il n'a donné qu'un seul article, au lendemain de 48, mais qu'il traversa avec armes et drapeau. *Les Libres Penseurs*, lancés en 1848, ont doté notre littérature d'un de ses plus beaux livres de satire sociale, démasquant les vertus mal plâtrées, et jetant bas les idoles aux pieds d'argile qui trônaient dans les ministères et les revues. Œuvre d'un tel réalisme d'observation qu'on en chercha immédiatement la clef, et que, comme d'usage, on y vit beaucoup plus de noms que l'auteur n'en avait mis. Jules Lemaitre parle de « La Bruyère au vitriol » au sujet de ce livre, et ici l'expression est d'une rigoureuse exactitude. Sans compter que Veuillot garde en tête le livre que tout écrivain porte en lui, et qu'il n'a jamais le temps d'écrire, et qui est toujours le plus beau. Cela devait s'intituler *Frère Christophe ou l'Ami du peuple*, et résumer beaucoup de choses...

Veuillot trouve ainsi le temps pour un labeur qui stupéfie aujourd'hui. Qu'on imagine sa vie de directeur de journal : rédiger des articles, tenir conseil pour les décisions graves, dépouiller les innombrables lettres quêtant une intervention ou signalant une injustice, et s'offrir encore le loisir

d'écrire des livres. Ajoutez à tout cela le labeur si joyeusement accepté d'une correspondance qui s'égale aux plus célèbres de notre littérature. Le meilleur de Veuillot est peut-être là, en tout cas ce qu'il y eut de si hautement humain, de si délicatement chrétien dans ce cœur que beaucoup s'obstinent à peupler d'ironie et de sombre haine. Il faut la feuilleter pour y découvrir quelques-unes des plus belles effusions de douleur et de tendresse qui nous puissent émouvoir, écrites entre une réplique à M. Havin et une page d'histoire sur le pouvoir temporel du pape.

Le silence que le gouvernement impose à *l'Univers* ne désarme pas ses ennemis qui n'ont rien de chevaleresque. En 1862, Augier fait jouer et promener en France son *Fils de Giboyer*, bafouant le journaliste. Geste de lâcheté vile contre un écrivain privé de son moyen professionnel de défense. Veuillot relève le gant et réplique avec un petit volume cinglant : *le Fond de Giboyer*.

Je ne me suis proposé, écrit-il vers la même époque, que de jouer le rôle du suisse qui fait taire les mauvais drôles et met les chiens à la porte afin que le service divin ne soit point troublé. J'ai fait mon métier. Aristophane fait le sien qui est de diffamer les gens à qui on administre la ciguë.



Au début de 1867, l'Empire autorise *l'Univers* à

reparaitre : le terrain politique craque et l'Empire libéral est proche. Avant cette date, la publication du *Syllabus*, préparé depuis 1852, a réjoui l'âme romaine de Veuillot, en dénonçant les erreurs que *l'Univers* a si souvent combattues dans les limites de sa compétence. Toute l'équipe des bons ouvriers de Dieu, dispersée par le décret ministériel de 1860, se retrouve autour du chef, attelée aux mêmes besognes, d'autant plus précieuses à présent qu'elles ont mérité la souffrance.

En 1870, nous retrouvons Veuillot à Rome, où il s'est installé pour suivre le Concile. Il envoie de là à son journal ces notes au jour le jour qui constituent les deux volumes de *Rome pendant le Concile* et nous font assister à toutes les péripéties de l'auguste assemblée.

Il s'y montre ce qu'on imagine : partisan irréductible de l'infaillibilité doctrinale du Vicaire de Jésus-Christ. Il soulève ainsi contre lui tous les vieux adversaires, y compris Dupanloup, qui mène là-bas le clan des faillibilistes.

Afin de soutenir la thèse qui lui est si chère et que ses amis, Mgr Pie, Mgr Berteaud, affirment dans les séances conciliaires, Veuillot se documente ; il se fait théologien ; il réfute les brochures anonymes ou signées qui fleurissent presque chaque matin. Il dit son mot — et ce mot est toujours juste — dans des questions aussi délicates que celle de la prétendue erreur du pape Honorius à l'occa-

sion de l'hérésie monothélite. Il est curieux de tout ce qui s'écrit dans le monde sur le Vatican. Sans doute le journaliste ne désarme pas. Veuillot utilise toujours sa terrible ironie :

Dans le *Festin* de Paul Véronèse, dit-il, autour des grands convives, il y a de courtes figures à jambes torses et des amphores vides sur le flanc.

Il quitte parfois les grands convives pour fracasser les amphores vides. Il se prend volontiers au collet avec un fantoche qu'il a campé pour s'entretenir la main :

M. Coquelet, ingénieur civil, chevalier de la Légion d'honneur, publiciste et penseur de l'Ecole libérale ; auteur d'un article dans la *Revue des Deux Mondes* et de beaucoup de morceaux plus aigres contre les ultramontains dans la feuille catholique du département qu'il habite.

Il n'est point tendre pour le Père Gratry. Il parle des ravages faits par l'esprit académique dans « cette tête d'oiseau bleu » et lui applique ironiquement le vers de Hugo :

Il est si beau, l'enfant, avec son doux sourire !

et lui décoche des traits implacables :

Convertissez-vous, Père Gratry. Vous laisserez-vous prendre plus longtemps à ces aboiements de

faveur qui vous donnent une sérénade indigne de tout esprit distingué, et ne voyez-vous pas que ces virtuoses vers qui vous allez à grands pas seront tout à l'heure les chiens de Jézabel !

Et cela semble injuste aujourd'hui aux admirateurs fervents de l'auteur des *Sources*. Le Père Gratry, belle âme venue tard au sacerdoce, avait retenu trop de mathématiques de son passage de l'Ecole polytechnique. Il se trouvait insuffisamment instruit en histoire ecclésiastique, qui jouait un rôle capital dans la question débattue au Concile. Il expia son opposition par de pénibles sacrifices d'amour-propre. Le 20 novembre 1872, de Montreux où il mourait, il écrivait à Mgr Guibert, archevêque de Paris :

... J'accepte avec tous mes frères dans le sacerdoce les décrets du Concile du Vatican. Tout ce que sur ce sujet, avant la décision, j'ai pu écrire de contraire aux décrets, je l'efface.

De pareilles soumissions rachètent toutes les démarches hasardées ; elles justifient aussi toutes les luttes soutenues par Veuillot.

*
* *

La guerre ramène Veuillot à Paris. Il avait toujours été ardemment patriote. Il croyait avec Bonald à la « magistrature » que la Providence

avait dévolue à la France en Europe. Il lui attribuait, en outre, une influence intellectuelle acquise par tous ses sacrifices :

Nul peuple n'a donné autant de sang aux idées ; la pensée humaine vogue à travers le monde sur un large fleuve de sang français.

Mais il voulait la France chrétienne pour qu'elle fût grande, et la mission qu'il lui assignait dans le monde était, en somme, celle de ses origines historiques. Anti-allemand et anti-anglais avec cela, par atavisme, et aussi par sens politique. L'ambition de la Prusse annonçait pour lui une conclusion prévue : la constitution de l'empire germanique. Dès 1849, d'une plume sœur de la sienne, Donoso Cortès, écrivait des pages étonnantes de lucidité à ce sujet. L'Année terrible réveille toute cette passion frémissante de Gaulois jaloux de la noblesse de sa race. Veuillot s'enferme dans la capitale dès les premiers jours de la campagne. Il aurait fait volontiers sienne la parole de Théophile Gautier : « On bat maman, j'accours ! » Il avait souvent stigmatisé la Babylone luxueuse et charmante que l'Empire avait faite. L'admirable préface des *Odeurs de Paris* tire sa principale beauté de l'opposition entre la « ville sans passé, pleine d'esprits sans souvenirs, de cœurs sans larmes, d'âmes sans amour », et Rome, la cité divine, où « les fleurs dans les herbes recouvraient des

débris dont la splendeur abattue n'avait fait que changer de beauté ». Il revient sur cette idée qui lui est chère dans un des articles écrits dans le bruit du bombardement :

Paris est un lieu dont les politiciens ont besoin. C'est là qu'ils se reposent, et c'est là que Samson vient dormir sous les ciseaux de leur employée Dalila. Là, s'usent toutes les ardeurs, s'apaisent tous les regrets, s'endorment tous les remords, et la honte s'oublie comme le devoir.

Et en même temps il prévoit le danger permanent que représente l'ambition prussienne désormais stimulée par la victoire :

La Prusse est le péché de l'Europe... Création de l'apostasie, fidèle à son but, admirablement fidèle aussi aux vengeances de Dieu, la Prusse est devenue le sabre et le fouet de la Providence contre tout ce qui l'a aidée à grandir.

Il enregistre brièvement le 4 Septembre. La chute de l'Empire ne lui laisse aucun regret. Il croit toujours que la Providence mène le monde et que la France doit protéger le domaine temporel du pape. La défaite si persévérante se révèle ainsi comme le châtiment. Veuillot s'offre la poignante satisfaction de souligner les coïncidences des dates : chaque envahissement des derniers États pontificaux par l'Italie qu'on laisse faire provoquant

une victoire prussienne en réplique. Le livre sorti de ces temps d'angoisse, *Paris pendant les deux sièges*, est tout palpitant de noble colère contre les ennemis du dedans et du dehors, et ce ne fut pas une des moindres douleurs du journaliste d'être contraint de crier son mépris aux mauvais Français menant allégrement le deuil de la patrie.

Il retrouve là de vieilles connaissances. L'effondrement du régime a ramené de l'ombre les cupidités échappées aux barricades et aux commissions mixtes. Les voilà tous : Arago, « dont le règne fut peut-être le plus amer dégoût de *son* cœur et la plus âpre humiliation de *son* esprit » ; — Delescluze et Pyat, « ces deux vieux montants de guillotine » ; — les Jules, ces politiques « nés vieilles bêtes » :

Tout 1848 ressuscite, reparaît, frétille. On a pris 1870 pour une révolution, c'est une restauration. Seulement 1848 nous avait donné un hospice et 1870 nous rend un ossuaire. Ils se hâtent ! Comprenant qu'ils n'auront guère que leurs cent jours, ils font leurs cent coups... Et c'est horrible, et c'est drôle !... La défaite, la ruine, la vieillesse, la mort, tout aura son cachet d'abominable bouffonnerie, et la postérité devra siffler l'enterrement.

Mais, purifiant toutes ces hontes par son immuable confiance en Dieu ; persuadé que la

France est aimée puisqu'elle expie, il reprend courage devant l'holocauste innocent des victimes massacrées par les fédérés :

Louis de France, priez pour la France. Par le chêne de Vincennes, par l'épée de la Mansoure, par le frein qui mulctait le blasphème, obtenez que Dieu nous délivre de ces avocats, de ces poètes et de ces bourgeois sarrasins... Alors ceux de Prusse ne resteront pas longtemps, et nous commencerons de songer à les aller voir dans leurs forteresses d'hérésie !...

*
* *

Après la guerre, on le retrouve à son poste, plus grand écrivain que jamais ; persuadé aussi plus que jamais de l'utilité des batailles qu'il a toujours menées contre ses vieux ennemis : le libéralisme politique et religieux, l'impiété des journaux, la timidité des conservateurs.

Et les besognes ne lui manquent pas. L'entrée en scène du Comte de Chambord, si noble, si bien dans la ligne catholique et nationale, le réjouit. Il a le prince chrétien après lequel il court depuis si longtemps. Tout son cœur et tout son talent s'efforcent de préparer son avènement : « Un roi très chrétien ! ah ! comme nous ferions sauter le monde ! »

Malheureusement il y a beaucoup d'obstacles. Il y a d'abord les bénéficiaires de la révolution :

Thiers, le « nain malfaisant », qui pouvait trouver dans sa conscience la cause de quelques-unes des hontes vécues pendant l'année terrible et auquel Veuillot ne pardonna jamais d'avoir, étant maître de la situation, fait échouer la restauration ; — Gambetta, la « locomotive parlière », une des bêtes noires du journaliste qui a buriné de lui ce terrible portrait :

Voir Gambetta et mourir ! Il manque de galbe : court, lourd, endormi d'un œil, il est le dos sur lequel la France a été non seulement battue, mais houspillée et râflée ; il est la ribote dans le sang, le marché véreux, la fausse nouvelle incarnée, l'histrionisme cynique qui fit rire l'étranger durant le drame de la mort de notre honneur, et par lui le sang français coula cinq mois sur la terre de France sans y produire autre chose que ce qu'il fallait de boue à étouffer dix siècles de renom !

Jules Favre, le signataire de la défaite :

Etant roi, il ne s'est pas occupé de biffer les viles caricatures qui diffament une femme intacte, une épouse honorée, mais il a mis son nom sur le papier immortel qui rogne la France, et il n'est pas mort, et il n'est pas devenu fou. Le peuple de Charlemagne, de saint Louis, de Henri IV et de Louis XIV s'appelle du nom de cet homme-là dans ce papier-là. Les autres princes de la démocratie, nous les avons sur les épaules ; mais lui, nous l'avons sur le front.

Encore ces gens-là gardent-ils un certain relief

qui les désigne aux coups et justifie leur ambition. Derrière eux pullule une clientèle dont Veuillot ne veut à aucun prix :

Nous possédons trop le sens du goût, nous sentons trop le ridicule, nous sommes trop fiers pour mettre le nom de la France sur ces soliveaux cognés, déchiquetés et salis qu'on a vus vingt ans à la porte des boutiques.

Nous n'entrerons pas dans le détail de l'œuvre de restauration, poursuivie parmi les intrigues qui la firent échouer. Le chapitre des *Idées politiques* en résumera l'essentiel. Les vieilles divisions subsistent. Les fossés se creusent de plus en plus autour de la citadelle où *l'Univers* a planté son drapeau légitimiste et catholique. Entre Veuillot et les libéraux, beaucoup de paroles dures et de polémiques s'échangent. Un jour même, Pie IX parle. Il reproche aux libéraux leur orgueil, mais il blâme paternellement le manque de charité de leurs adversaires. On devine quelle utilisation font de cette parole certains milieux. Veuillot passe là quelques moments d'humeur. Il nous le confie humblement dans ses lettres :

En général, je ne commence pas par le bon mouvement. J'ai eu envie de m'abandonner à l'obéissance fière et de m'en aller par la brèche en me taisant tout haut, et me disant tout bas : Que Moïse s'arrange comme il pourra...

Mais le chrétien s'incline sous la chère main qui le frappe :

C'est amer... c'est embarrassant et, à regarder humainement, presque cruel ; mais dans le fond ce n'est qu'une bénédiction qui entre en brisant les vitres. J'ai trouvé d'abord que le Saint-Père me piquait bien sec et qu'il m'introduisait dans le cœur un bien âpre venin. A présent je commence à croire qu'il m'a simplement vacciné !

Les angoissantes préoccupations des affaires de France ne le détournent pas des événements européens. Ses interventions se font toujours pour défendre quelque principe d'autorité ou quelque liberté catholique. Elles valent à *l'Univers* l'honneur de deux suspensions. L'une de deux mois, exigée par Bismarck, furieux des articles où le journaliste expose avec sa belle fougue et sa documentation précise la question du Kulturkampf et défend les catholiques allemands préparant leur liberté dans la persécution. Un bref de Pie IX console le bon Français que la Prusse, encore maîtresse, fait ainsi frapper par un ministre trop prompt à s'émouvoir des menaces d'outre-Rhin. L'autre suspension est de quinze jours seulement. Elle s'abat sur le journal à l'occasion d'un article écrit sur Serrano que la République espagnole vient de se donner pour chef :

Serrano n'est pas un premier venu. Nous avons dit

un jour, croyant à peine exagérer, que le triomphe de la Révolution serait d'aller prendre un dictateur au bagne. Car un homme qui aurait fait sa peine ne serait pas assez pur ; il aurait fait quelque preuve de subordination, de justice et de conduite. Un galérien en exercice : c'est cela, et celui-là qui pourrait abolir d'un coup tous les préjugés. La révolution a trouvé mieux. Elle a été prendre son homme au lit. Un lit de service !... En France, on l'appellerait M. Alphonse ! ..

C'était la revanche de la Révolution contre l'écrivain qui la fouaillait avec tant de persévérance.

Le 5 septembre 1874, en reparaissant, *l'Univers* explique que l'on ne regrette rien chez les Veuillot :

Nous reparaissons malgré le mauvais présage et nous cinglons vers un avenir peu rassurant. Frappés toujours, mais nous obstinant toujours à être libres, nous y mettons le prix et nous le sommes... de temps en temps. Des vaincus à qui on a laissé une plume dans la main et qui gardent l'Evangile dans le cœur ont interrogé leur conscience et doivent affronter le sort.

Mais déjà les forces déclinent. En 1878, Veuillot quitte définitivement le journalisme. Sa pensée, restée si lucide, si pleine de logique et de noble idéal, n'a plus à son service que d'insuffisants moyens d'expression. On sent la fatigue dans les derniers articles, quelque chose de moins spontané, avec çà et là de merveilleux éclairs qui rap-

pellent le polémiste des jours de grande bataille. Et ce ne fut pas une des moindres douleurs de Veuillot, de ne pouvoir plus écrire ses inquiétudes patriotiques, ses enthousiasmes, ou ses nobles haines pour la laideur et l'injustice.

Il agonisa ainsi cinq ans avant de rendre à Dieu son âme loyale.

*
* *

Nous n'avons guère demandé à Veuillot que les épisodes de sa vie de journaliste. Elle se mêle à tant d'événements qu'un peu de confusion est inévitable. Et pourtant un des plus nobles aspects d'une âme qui en comptait de si riches nous retiendra. Je veux parler du coin d'intimité où fleurirent les affections familiales, que la souffrance a sanctifié, où l'amitié a répandu ses joies. Il nous a livré ces chers secrets au cours même de ses querelles les plus âpres ; on devine que le polémiste se recueillait pour s'attendrir sur des bonheurs envolés ou d'innocentes espérances. Les soldats ont ainsi de ces rêves intérieurs le soir des batailles. Elles sont des *Libres Penseurs*, ces lignes sur le premier amour que tant de poésie parfume :

Tout homme a senti, ne fût-ce qu'un jour, cette étrange ivresse. Il y a eu un visage dont l'éclat illuminait ses insomnies ; des yeux dont il a cherché le regard

comme la plante cherche l'air et le soleil... On a été jaloux ; on a versé des larmes dont on se souvient encore ; dont on savoure encore l'amertume chère, longtemps après avoir oublié l'objet de tant de douleur. Un lieu a été sacré sur la terre, et l'on s'y est rendu seul afin de revoir l'herbe foulée aux pas de cette fée de la jeunesse qui semblait laisser partout des vestiges adorés. Quelque but que l'on ait voulu poursuivre à l'heure radieuse de ces premiers élans où l'on croit tout atteindre, on s'est dit : Une seule âme, un seul esprit, un seul regard, me suivront dans la carrière ; un cœur, un seul cœur fera des vœux pour moi... Et de tous les rêves de gloire, ç'a été le plus doux...

A trente-deux ans, il s'était marié. Il avait longtemps retardé cette heure par crainte de compromettre les lourdes tâches qui pesaient sur sa vie. « Il ne faut point, disait-il, trop charger la barque qui porte les sacrifices. » Il nous a conté tout au long dans *Çà et là* l'histoire de son mariage, et ce récit est une des plus jolies choses qu'il nous ait laissées. Il n'aimait « la fantaisie ni dans l'art ni dans la vie ». L'amour ne troublait point sa sensibilité. Il ne nous en fait confidence que pour nous donner sa conception chrétienne du grand devoir qu'est le mariage :

Deux abbés, dont l'un connaissait ma future et un peu moi, l'autre moi et un peu ma future, avaient arrangé cela avec les parents... Ils me dirent que ce mariage me convenait ; je me laissai faire. Dans le fond, il me convenait fort, mais ni eux, ni moi, ni elle, n'en savaient rien. C'est l'ordinaire...

Il y eut des brouilles et des raccommodements :

M. Murcier [*c'est le beau-père*] vint chez moi avec une figure triste et me dit que sa fille était désolée. Je lui dis qu'elle oublierait cela, qu'elle n'avait pas eu le temps de me voir assez pour concevoir tant de chagrin... — « Il ne s'agit pas de vous, me dit-il simplement ; c'est le linge. — Comment le linge ? — Oui, le trousseau est acheté, marqué à votre nom. Les couturières de Versailles savent le mariage, tout le monde le sait ; vous comprenez l'effet que produira la rupture !... » Je fis un geste pour montrer que je n'y attachais point d'importance ! — « Oui, reprit le bonhomme, cela vous importe peu à vous ; mais pour nous ce n'est pas la même chose ; nous sommes désolés ! — Eh bien, lui dis-je, si Mademoiselle votre fille y tient, nous ferons le mariage. »

Les enfants vinrent : cinq filles dont le père saluait la naissance avec des larmes de joie. La sixième coûta la vie à la mère. Déjà la mort avait emporté la dernière-née. La sinistre Visiteuse devait souvent revenir. La vertu de Veuillot fut à la hauteur de l'épreuve :

J'avais fermé pour jamais les seuls yeux qui ne m'eussent regardé qu'avec une émotion d'amour pur et parfait... Et elle fut mon unique épouse devant Dieu et devant les hommes, et c'est en toute vérité que j'ai écrit sur sa tombe ces paroles du chapitre de la femme forte : *Son mari s'est levé, et il l'a louée !...*

Dieu a récompensé une sainte qui avait gagné sa couronne et puni un pauvre pécheur. Il faut courber la

tête, adorer et se convertir... Rien ne peut me consoler ; mais Dieu, qui frappe toujours en père, daigne me fortifier. Il m'entoure de compassion, de secours ; il m'éclaire à cette lumière sereine et vive qu'il a mise, pour qui sait voir, entre les mains fécondes de la mort... Après tout, sa volonté est que nous nous sauvions. Un tel résultat ne nous permet pas de disputer sur les moyens qu'il emploie et les chemins qu'il indique.

Et plus tard, revivant ces angoisses, évoquant les jours heureux du voyage de noces dans les Alpes, il dira :

Si je retourne à Chamonix, je ne reconnaîtrais que la trace du chemin et la touffe d'herbe où elle ploya les genoux et je n'y voudrais retourner que pour voir et baiser cette place... Non, mon Dieu !... je n'ai jamais ignoré vos miséricordes. Dans vos châtiments, j'ai toujours senti votre amour...

Ce que vous m'aviez donné pour le temps a passé comme le temps. Qu'importe que ces fleurs aient péri ; que ces chansons soient éteintes; qu'à ce soleil brillant ait succédé cette ombre... Ce que vous m'avez donné pour l'éternité, je le possède encore, quoique je ne le voie plus.

En 1855, il perdit trois filles en deux mois. Sous les coups du malheur, ce cœur d'homme se haussait jusqu'à la sainteté, comme on l'a dit. Il pouvait parler du rôle divin de la douleur dans l'ascension des âmes vers Dieu ; il en avait le droit, ayant souffert plus que quiconque :

Eh ! je vous prie, laissez souffrir les grands, les bons et les forts ! C'est parce qu'ils sont forts que Dieu leur donne l'infortune !

Le vers désespéré du sonnet douloureux :

O mort, comme parfois tu tardes à venir !

les strophes poignantes du *Cyprès*, une des plus nobles élégies qu'ait arrachées la douleur à un poète, n'étaient pas seulement de la littérature.

C'est une triste chose dans cette vie, disait Veuillot, de ne pouvoir reposer son cœur que sur la pierre d'un tombeau.

Après de pareils deuils, quand l'injustice l'atteignait, il pouvait répliquer un peu dédaigneusement :

Ces terribles coups ont mis mon cœur pour jamais à l'abri des blessures que peuvent faire les ennemis politiques et littéraires, et ceux qui croient me déchirer perdent leur temps : ils frappent un cadavre.

Je ne crois pas que la résignation chrétienne ait jamais trouvé de soumissions plus humbles aux mystérieuses rigueurs de la Providence.

D'ailleurs il entrevoyait les éternelles réalités par delà les tombes qui marquèrent si tôt sa route. Les larmes fugitives accordées à ses chères mortes, il se retrouvait devant sa table de travail, sans

offrir à d'autres témoins qu'à son crucifix le spectacle de ses lassitudes.

Des joies pures éclairèrent sa vie. Sa sœur Elise lui resta et servit de mère au foyer désolé. Il l'a remerciée dans des lignes qui se liront toujours avec l'émotion qui les a écrites :

J'esquisserai ici ton noble et doux visage, embelli à nos regards comme au regard des anges par les soucis qui l'ont fatigué avant le temps ; toi qui, par amour de Dieu, t'es refusée au service de Dieu et qui par charité te sèvres des joies de la charité. Tu n'as pleinement ni la paix du cloître, ni le soin des pauvres, ni l'apostolat dans le monde, et ton grand cœur a su se priver de tout ce qui était grand et parfait comme lui. Tu as enfermé ta vie en de petits devoirs, servante d'un frère, mère d'orphelines... Tu as donné jeunesse, liberté, avenir. Tu n'es plus toi-même, tu es celle qui n'est plus, l'épouse défunte, la mère ensevelie ; tu es une vierge veuve, une religieuse sans voile, une épouse sans droits, une mère sans nom. Tu sacrifies tes jours et tes veilles à des enfants qui ne t'appellent pas leur mère, et tu as versé des larmes de mère sur des tombeaux qui n'étaient pas ceux de tes enfants... Oh ! sois bénie de Dieu comme tu l'es de nos cœurs !

Un jour, une des deux filles qui lui restaient, Luce, se fit religieuse ; il avait rendu à Dieu sans murmure celles que la mort lui avait prises ; il laissa partir Luce pour le couvent, ce qui était encore une manière de mort terrestre, et trouva d'admirables raisons pour se consoler :

... Il est bon et doux de penser qu'on est le père d'une religieuse. Cela rabaisse et relève en même temps... Quelle splendeur ! quelle majesté ! Elle sera dans le cortège spécial de l'Agneau et en même temps elle est ma fille, et j'ai fourni quelques-unes de ses parures immenses et immortelles !

Des affections illustres et fidèles le réconfortèrent : Mgr Pie ; Dom Guéranger ; Donoso Cortès dont il salua magnifiquement l'entrée en scène et dont il publia les œuvres ; Mgr Berteaud, évêque de Tulle, dont il aimait tant la substantielle éloquence ; les amis rapprochés par le chagrin ou les hasards de la lutte, qui lui ouvraient leurs maisons, « ses châteaux », comme il disait, afin qu'il y oublie un instant les soucis de son rude métier. Nous leur devons ces pages exquises de la correspondance, toutes parfumées de souffles agrestes et de somptueuse poésie, où les petits Français feront bien d'apprendre comment on pense et comment on aime quand on est catholique et qu'on sait écrire...

Une note de 1875, retrouvée dans ses papiers, résumait ainsi les épisodes de sa vie familiale qui prit si souvent l'aspect douloureux d'un calvaire :

Veuvage, Elise, Eugène. Mort de Marie et de ses sœurs. Mort d'Annette. Mort de ma mère. Luce en religion. Agnès mariée. Ce sont les choses de la vie et de ma vie. Les diverses écoles où m'a mis Dieu, et sans lesquelles je ne saurais pas la vie.

En vérité, quand un homme est capable de sentir de pareilles choses, et de les dire d'un tel accent, on peut bien contester sa polémique ou combattre ses idées, on ne peut pas nier son cœur.

LES IDÉES SOCIALES

Le catholicisme ne commande pas seulement les actes de la vie spirituelle. La perspective d'un bonheur éternel assigné comme terme et récompense à notre besogne terrestre n'a point pour conclusion le mépris des légitimes devoirs qui nous sollicitent ici-bas. Elle nous y intéresse davantage, au contraire, en inscrivant leur accomplissement parmi les sacrifices qui nous doivent mériter le ciel. L'amour du prochain n'est-il pas une des conséquences les plus immédiates de l'amour de Dieu ? Et le chrétien ne s'immole-t-il pas pour ses frères dans la mesure où il cherche à imiter son Dieu, descendu dans notre humanité pour la sauver du péché et lui léguer tous les exemples de justice et de bonté ?

La seule possession de la vérité religieuse confère ainsi au catholique un privilège de position pour la solution des questions sociales, qui ne sont pas autre chose, en somme, que les conflits élevés dans la conscience et dans les faits entre les droits individuels et les lois édictées par la société pour assurer sa durée et réaliser sa fin. L'Eglise bénéficie donc de lumières particulières sur le

terrain social ; beaucoup d'incroyants, qui refusent de se soumettre à ses dogmes, saluent respectueusement les bienfaits qu'elle apporta et conserve au monde. Ses fidèles ne manquent point de relever dans l'histoire son action persévérante pour faire rayonner dès ici-bas le royaume de Dieu. Aucune apologétique un peu vaste ne négligera cette source d'arguments, d'autant plus utilisables qu'ils s'appuient sur des résultats pour une part matériels, et par conséquent accessibles à tout esprit que ne fausse pas l'ignorance ou le parti pris.

Ayant voué sa plume à la défense du catholicisme, Veuillot devait forcément aborder les questions sociales. Il le devait pour venger l'Eglise des attaques qu'on lui infligeait dans cet ordre d'idées, et aussi pour découvrir et prêcher le salut à une société obstinée à chercher dans la voie douloureuse des révolutions une paix et un équilibre illusoires en dehors de la foi romaine.

* * *

Les idées sociales de Veuillot s'encadrent ainsi dans son œuvre de journaliste. On ne saurait les coordonner en système. Elles n'ont jamais fait l'objet d'un livre. Elles furent exprimées au jour le jour, à mesure qu'une insulte exigeait une réplique ou qu'un bouleversement politique créait

des misères pour lesquelles les gouvernements ignoraient les formules de guérison. Il les faut glaner à travers les *Mélanges* ou les ouvrages de satire, en songeant que souvent elles furent des flèches décochées aux adversaires.

Veuillot est d'humble naissance, fils de tonnelier et petit-fils de paysan. Il a toujours revendiqué ces origines comme une noblesse. « Je monte d'un tonnelier, » a-t-il dit quelque part. Il est fier d'avoir émergé à force d'intelligence et de travail persévérant. Il y revient avec tant d'insistance que ses adversaires ne manqueront point d'attribuer à la jalousie du plébéien parvenu certaines critiques acerbes jetées au hasard des polémiques.

Quand on sait de Veuillot ce que nous en savons, on est sûr qu'il placera l'explication de la vie humaine dans la foi. Il proclame que « l'homme n'aura jamais entre ses mains toute sa destinée », et nous confie ses douloureuses méditations à la mort de son père :

Mon père est mort à cinquante ans. C'était un simple ouvrier, sans lettres et sans orgueil... Personne, durant cinquante ans, ne s'était occupé de son âme ; jamais, sauf à la dernière heure, son cœur labouré d'angoisses ne s'était reposé en Dieu. Il avait toujours eu des maîtres pour lui vendre l'eau, le sel et l'air, pour lever la dîme de ses sueurs, pour lui demander le sang de ses fils ; jamais un protecteur, jamais un guide... Sur le bord de sa fosse, je songeai aux tourments de sa

vie ;... et je comptai aussi les joies qu'aurait pu goûter, malgré sa condition servile, ce cœur vraiment fait pour Dieu. Joies pures ! joies profondes ! Le crime d'une société que rien ne peut absoudre l'en avait privé. Une lueur de vérité funèbre me fit maudire non le travail, non la pauvreté, non la peine, mais la grande iniquité sociale, l'impiété, par laquelle est ravie aux petits de ce monde la compensation que Dieu voulut attacher à l'infériorité de leur sort...

J'étais chrétien déjà... si je ne l'avais pas été, dès ce jour j'aurais appartenu aux sociétés secrètes. Je me serais dit comme tant d'autres : Pourquoi des gens bien logés, bien vêtus, bien nourris, tandis que nous sommes couverts de haillons, entassés dans des mansardes, obligés de travailler au soleil et à la pluie pour gagner à peine de quoi ne pas mourir ? Et ce problème m'eût donné le vertige, car si Dieu n'y répond pas, rien n'y répond assez.

Il voit bien que si l'on ôte du monde la croyance en Dieu, et tout ce qu'elle entraîne de devoirs et de sanctions, les barrières opposées par la société à l'expansion des droits individuels s'écroulent, que la pauvreté est inacceptable.

Spectateur des misères du peuple, il ne se contente pas de les avouer et de les décrire. Il en trouve l'origine et la démasque ; il en sait le remède et l'indique. Avant Le Play, il découvre l'explication de l'anarchie sociale dans l'individualisme révolutionnaire. Dès qu'il a été chrétien il a eu la haine de 89, et non point seulement pour des motifs religieux, mais parce qu'il a démêlé

quelle l'égislation oppressive pour les petits se déduit logiquement de la Déclaration des droits de l'homme. Il n'ignore pas que tout ne fut point parfait sous l'ancien régime ; que beaucoup de défaillances des autorités avaient fait déchoir d'admirables institutions de leurs origines. Mais la religion tenait encore toute l'ossature sociale, et à son ombre l'ordre et la paix pouvaient refleurir :

Il y avait des mondes à découvrir, mais le ciel de Dieu était découvert ; on en savait le chemin ; on y allait d'un pas généreux et joyeux par une voie sûre... La redoutable sueur du travail haï n'empoisonnait pas les chemins de l'homme. Le travail avait ses chansons comme la terre ses fleurs... Parce que les hommes connaissaient la paternité divine, il y avait entre eux une fraternité...

La Révolution a changé tout cela. Sa force fut principalement destructrice, et ainsi elle fut expiatrice et servit à Dieu à punir la société.

Nous acceptons 89 non comme une œuvre divine, mais comme un fait accompli par la permission divine.

Ayant jeté bas l'édifice, la Révolution n'a rien reconstruit. Ses formules ont une vaine apparence de justice : elles ne correspondent à rien de réel. Quelques-unes ont séduit des âmes ingénument chrétiennes parce qu'elles paraissaient démarquer l'Evangile. Mais les conséquences politiques qu'on

en a tirées prouvent leur réelle filiation philosophique, et les conventionnels de 93 étaient bien les héritiers spirituels des encyclopédistes.

Veuillot sait, par contre, que la contrainte catholique seule satisfait aux légitimes espérances de l'âme humaine sans provoquer ces déviations de sentiment et de pensée qui désorientent les sociétés après avoir troublé les individus. Les notions d'égalité, de liberté et de fraternité sont évidemment susceptibles de justes conceptions : il vaut mieux les chercher dans l'Evangile et les Pères que de les apprendre dans la Déclaration :

Liberté, égalité, fraternité ! paroles vaines, funestes même, depuis qu'elles sont devenues politiques, car la politique en a fait trois mensonges. La liberté, c'est la justice ; l'égalité, c'est l'humilité ; la fraternité, c'est la charité. Nous serons libres quand nous serons justes ; nous accepterons l'égalité quand nous aurons courbé la tête sous le niveau de la croix ; nous pratiquerons la fraternité quand nous adorerons *Notre Père* qui est aux cieux, et quand nous aurons obtenu de lui la grâce d'aimer nos frères du même amour qu'il porte à ses enfants. Jusque-là, il n'y aura dans nos âmes que de l'égoïsme, de l'envie et de l'orgueil ; et la devise républicaine ne sera qu'une balle dans nos fusils ou que le fer de la guillotine aux mains des factions.

Ailleurs, il précise sa pensée. Il ne se laisse point séduire par le mirage des mots. La liberté n'est point le droit de tout dire et de tout faire.

On connaît ses idées sur la liberté de la presse qu'il n'admit jamais absolue. Il estime avec raison qu'il faut défendre les faibles contre eux-mêmes. La vérité possède sans doute en elle-même une force de conquête et de réaction contre l'erreur qui lui ralliera tôt ou tard ceux qui l'aborderont d'un cœur soumis. Mais il songe à ceux qu'elle n'atteindra jamais ; qui ne pourront point, faute de loisir ou de science, comparer les doctrines ; que leur simplicité même désarme contre des mensonges d'autant plus acceptés qu'ils flattent les tendances inférieures de l'être. Il ne veut pas d'une liberté sans lois. Il veut surtout être libre de mener sa besogne d'affirmation religieuse :

Je souffre plus, et je suis plus lésé de ne pouvoir soutenir et défendre une encyclique pontificale que d'être privé de donner mon avis sur l'entreprise du Mexique ou sur la publicité des conseils municipaux.

Là encore il aime à demander au passé le type de vraie liberté que l'Evangile avait aidé les aïeux à réaliser. Ecoutons le Marquis du *Fonds de Giboyer :*

Sous le règne de l'Evangile, la chrétienté était une confédération d'indépendances sacrées... Liée à tout, la royauté dépendait de tout. Elle était le principal, et non pas l'unique tête de la société. Le clergé, la noblesse, la magistrature, les corporations, la propriété, formaient autant de têtes secondaires qui devaient

obéir à la royauté, mais d'après une règle, en conservant leur indépendance légitime et leur permanence au rang hiérarchique qu'elles occupaient. C'était compliqué. Cet enchevêtrement offrait plusieurs obstacles à la circulation des marchandises, des vaudevilles et de l'artillerie. Mais la liberté vivait là dedans. Le droit finissait toujours par trouver quelque vieux mur derrière lequel il pouvait soit combattre, soit attendre et rallier l'invincible petit nombre des cœurs qui ne se soumettent pas au fait accompli. 89 y a mis ordre.

Il ne voudrait pas que l'Etat se crût quitte envers l'Eglise après l'avoir admise à subsister dans une humiliante égalité avec les autres sociétés religieuses. Il est persuadé — et il a raison — que la justice ne se trouve pas dans l'uniformité, mais dans l'attribution à chacun du rôle qu'il mérite. La logique et le respect se refusent à accepter que l'Eglise, mère de notre civilisation occidentale, dont l'influence bienfaisante fonda la dignité des hommes et la paix des sociétés, soit confondue pêle-mêle avec les religions d'erreur dont la première conséquence fut de briser l'unité nationale, et d'introduire dans le gouvernement des principes qu'il faudra de toute évidence que l'Europe élimine pour ressaisir l'ordre. Le droit commun, entendu comme l'admission pratique aux mêmes privilèges sociaux des diverses religions se partageant l'âme nationale, lui paraît une absurdité. Et peu lui importe d'être accusé d'intolérance et de méconnaissance des besoins de la

conscience moderne. Il sait bien qu'il n'y a pas de conscience moderne, et que le précepte que l'Eglise affirme commande, ordonne nos actes et ne s'y plie pas.

D'ailleurs l'histoire lui prouve que les bouleversements politiques qui prétendent instaurer l'égalité ont pour unique but une substitution d'autorité, et ne révèlent pas autre chose qu'un antagonisme de dogmes :

Le but de la Révolution n'est nulle part la conquête de l'égalité, mais celle de l'autorité.

Et en cela la Révolution répond au secret désir de l'âme humaine qui est de se soumettre à une contrainte :

La grande affaire de l'homme est de se trouver un maître.

Mais il n'y a que l'autorité divine ou celle qui en procède qui soit souverainement juste. Quand l'homme refuse de demander à Dieu ce maître dont il a autant besoin que de pain, il passe son temps à ériger ses passions ou ses intérêts en lois pour s'y soumettre, et c'est alors qu'il connaît les jougs avilissants.

Sur un détail d'ordre moins élevé, un identique raisonnement l'amène à justifier le droit d'aînesse. Il faut lire dans *les Odeurs de Paris* l'amusante plaidoirie soutenue contre Coquelet, le fantoche auquel il prête les sottises qu'il combat.

Il ne s'incline point devant les préjugés du monde. Il épuise sa verve contre le duel ; sa conception de l'honneur est toute chrétienne, et il trouve que l'échange de quelques balles sans résultat est un insuffisant moyen de preuve...

*
* *

Pour Veuillot, l'Eglise est donc seule dépositaire, et par conséquent seule dispensatrice de la vérité sociale. La société, la famille, n'exercent leur autorité que sous son contrôle. C'est pour cela qu'il lui veut confier l'enseignement. Toute sa campagne en faveur de cette liberté essentielle développe magnifiquement les raisons de logique et d'histoire justifiant la remise aux prêtres de la tâche de former les intelligences et les âmes.

C'est pour cela aussi qu'il la détache de toutes les influences politiques, puisqu'elle n'utilise les gouvernements que dans la mesure où ils aident sa mission surnaturelle. Il voit très bien la merveilleuse adaptation du catholicisme, l'infinie nuance de l'apostolat qu'il inspire, appliquant aux besoins successifs des hommes des principes immuables :

L'Église n'innove pas, elle répare... Quand les sociétés humaines... croient qu'elles ont besoin de dogmes nouveaux, l'Église remonte à ses traditions ; elle indique aux esprits la route qu'ils ont quittée

malgré ses avis et ses prières pour s'égarer à la poursuite d'un bien chimérique, et cette route est celle que cherche l'instinct de la civilisation en péril...

Léon XIII dira plus tard, avec son autorité de pontife suprême, que les réformes sociales doivent s'appuyer sur la tradition pour réaliser complètement leur but.

On le voit déjà : le système de Veuillot — si ce mot n'est pas trop ambitieux pour caractériser seulement des étapes de sa pensée — se résume dans le retour aux croyances religieuses et à ce qu'elles comportent de sacrifices et de piété. Il estime ce retour nécessaire, et sans doute suffisant. Une telle idée semblera un peu simple pour résoudre des questions aussi complexes. Il est bien rare, en effet, qu'une crise sociale ne s'accompagne pas d'éléments politiques. Mais considérons que, pour Veuillot, la politique n'est pas autre chose que le moyen d'aider l'individu à réaliser sa vie dans les meilleures conditions physiques, professionnelles et morales. Il envisage donc les conflits politiques surtout dans leurs réactions sociales, et il en fait alors des questions de catéchisme.

Envoyé en Algérie comme secrétaire de Bugeaud, il verra dans la conquête l'occasion d'ouvrir de nouvelles intelligences aux lumières de la foi, condition préalable de toute vraie civilisation. Ses rapports touchent aux choses économiques,

traitent d'éducation, très peu de diplomatie. Examinant les procédés de colonisation brutale de l'Angleterre aux Indes, il s'en indigne, et annonce à la Grande-Bretagne qu'elle perdra un jour une domination dont elle exploite seulement les bienfaits matériels.

Dans la révolution de 1848, il discerne très bien les causes profondes et écrira qu'elle fut « politique par accident et sociale par nature ». Il nous a résumé dans son dialogue entre l'esclave Vindex et Spartacus ses réflexions sur ces heures troublées. Elles sont sévères pour les prétendus défenseurs d'un ordre tout matériel que leur passé révolutionnaire marque mal pour jouer ce rôle. Il sait que, consciemment ou non, le peuple ne s'attache pas à un régime pour des raisons sentimentales ou philosophiques : qu'il l'accepte ou le rejette dans la mesure où il le rend heureux. Ketteler rappellera cette vérité d'expérience en commençant son apostolat public en Allemagne.

On aperçoit immédiatement quel avantage lui donne sa théorie pour juger les événements, expliquer leurs origines et proposer les remèdes.

Entrons un peu dans le détail, et voyons quelles idées se fait Veuillot du peuple, de la bourgeoisie, de la noblesse et du clergé, c'est-à-dire des grands corps sociaux qui, survivant à l'uniformisation théorique voulue par 89, fourniront toujours les éléments d'une nation restaurée.

*
* *

Le peuple, il en est ; il le connaît et l'aime. Il est plein de pitié pour les déchus,à condition qu'ils se repentent. Il fait sienne la parole d'une de ses héroïnes, saintement spécialisée dans la préparation des condamnés à mort, et qui s'écriait quand on graciait ses protégés :

Le malheureux ! Il était si bien disposé ! et voilà qu'il va mourir au bagne, en bourgeois !

Le Christ a purifié les hontes de la pauvre humanité. Cette rançon divine rachète tous les crimes et les absout :

Le premier homme canonisé, le premier qui entre dans le ciel et qui s'y assoit à la droite du Père, c'est un chenapan. Faites semblant après cela d'ignorer pourquoi Jésus-Christ est venu.

Le peuple, il l'a vu malheureux non pas tant à cause de ses misères qui sont grandes, que parce que ses maîtres lui ont fermé le ciel, ayant besoin de cette ignorance religieuse pour s'épargner certains devoirs.

Jadis peut-être les mêmes souffrances assiégèrent l'humanité, mais elles n'assombrissaient point l'âme qui se réfugiait dans les éternelles espérances pour trouver malgré tout la force de vivre :

Nos pères savaient rire jusque sous les cheveux blancs ; la société était solide. Au milieu des plus violentes tempêtes, elle gardait ses ancres et sa boussole. Nous autres, nous avons pris dans le sein de nos mères un fonds d'inquiétude qui se développe vite, et nous vivons divisés entre nous sur un vaisseau désemparé.

Sans doute bien des améliorations matérielles ont été apportées dans la condition populaire :

Des livres très bien faits, d'éloquents discours, prouvent à merveille que le peuple est plus libre, plus honoré, plus payé, mieux nourri qu'au temps où il ne se plaignait pas. Je l'accorde, mais il se plaint !

Qu'importe alors un peu plus d'argent dans les poches s'il y a moins de lumière dans l'âme, et si les cœurs gardent toujours ce sentiment du malheur qui, exploité par les agitateurs, éclatera en révolution. « La première chose à faire, dira Lassalle avant de commencer ses prédications parmi les ouvriers allemands, c'est de faire comprendre au peuple qu'il est malheureux ! » Tant il est vrai qu'une autorité supérieure à l'homme est nécessaire pour faire accepter la hiérarchie des conditions et l'inégalité des fortunes.

Veuillot sait que les humbles ont besoin du cadre familial pour s'épanouir harmonieusement. Il a la haine de tout ce qui enlève le peuple à la terre natale, à la ville endormie dans son passé auquel tous les aïeux ont mêlé leurs existences

silencieuses. La solidarité des races est une de ses idées chères, et pour lui elle garde son beau nom catholique de communion des saints : « Tout tombeau est pour tout homme un tombeau de famille. » Dans ses *Odeurs de Paris*, ses imprécations contre la capitale énorme et luxueuse naissent de ce qu'elle n'offre pas à l'âme ces liens mystérieux la liant aux choses qui la peuplent. Il en devient presque injuste. Il ne voit pas en elle la cité où les dévouements comme les corruptions montent aux extrêmes, et qui n'a jamais refusé l'héroïsme aux heures de sacrifice. Il dénonce la goule affreuse, dévoreuse de jeune sang et d'énergies vierges :

Qui habitera la maison paternelle ? Qui priera dans l'église où il a été baptisé ?... Qui pourra poser son front sur l'appui d'une fenêtre où, jeune, il aura fait ces rêves éveillés qui sont la grâce de l'aurore dans le jour long et sombre de la vie. O joies arrachées de l'âme humaine !... J'ai été chassé de là ; un autre est venu s'installer là ; puis une maison a été jetée par terre et la terre a tout englouti, et l'ignoble pavé a tout recouvert. Ville des multitudes déracinées, mobile amas de poussière humaine, tu pourras t'agrandir et devenir la capitale du monde : tu n'auras jamais de citoyens.

Et à ces exilés dans la grande ville, il donne ce nom de *déracinés* auquel M. Barrès procurera une si belle fortune littéraire.

Veuillot sait l'histoire. Elle lui montre que le progrès humain s'accomplit surtout aux dépens des petits, et que les cités modernes, comme leurs sœurs antiques ensevelies dans les sables, exigent toujours des holocaustes d'esclaves pour édifier leurs murailles. Mais la civilisation strictement matérielle, seulement préoccupée d'aligner des rues et de dorer des théâtres, l'exaspère. La science elle-même s'est faite dure et cruelle depuis qu'elle ne croit plus en Dieu. Il raconte une scène macabre de dissection à Clamart, et, après avoir cité, écœuré, le chroniqueur qui met de l'esprit autour de ces misères, il rappelle le respect de nos pères pour la mort :

O peuple du Christ ! ô petits qu'il avait faits les premiers ! ô cimetières des campagnes chrétiennes, où les tombes couvertes d'herbes fleuries se pressaient à l'ombre du clocher ! sur ces tombes longtemps arrosées de pleurs, les vivants ne cessaient de répandre leur prière, et la terre sacrée n'était touchée que des genoux.

Il ne se résigne pas à trouver bonnes les exigences de la vie moderne, interdisant aux mères les douces servitudes de la maternité. Avec infiniment plus d'art que M. Brieux dans ses drames à prétentions sociales, il gronde contre l'organisation de l'industrie, condamnant la femme à l'usine et privant les nouveau-nés du lait maternel pour

les livrer aux nourrices mercenaires. Et après avoir cité des chiffres et distribué des responsabilités, il conclut brutalement : « Je trouve qu'il y a là un peu d'anthropophagie. »

Sachant tout cela, nous pouvons imaginer de quelles allégresses il eût salué les paroles de Léon XIII et de Pie X sur le rôle des catholiques dans la défense des droits du peuple à la foi et à la dignité dans le travail.

*
* *

Aimant passionnément le peuple, — peut-être parce qu'il s'aimait en lui, — Veuillot devait être sévère pour la bourgeoisie. A travers ses diverses évolutions littéraires et professionnelles, Veuillot a toujours eu un peu le mépris du bourgeois, entendons par là cette catégorie sociale moyenne, préoccupée uniquement de faire sa fortune ; n'acceptant la religion et le gouvernement que dans la mesure où ils sauvegardent les coffres-forts, et par ailleurs témoignant de quelques-unes des plus précieuses qualités de la race : persévérance de l'effort et sens très aigu des réalités.

Cette bourgeoisie était voltairienne, volontiers dure pour l'ouvrier, exagérant encore dans ses usines les privilèges inouïs dont l'armait le Code Napoléon. Elle se fournissait de romans chez Eugène Sue et de politique chez M. Havin.

Contre elle. Veuillot avait sans doute des préjugés d'artiste, et aussi de la colère de lui avoir sacrifié sa première jeunesse, quand il défendait à Rouen et à Périgueux l'ordre politique et social représenté par Louis-Philippe. C'est l'éternel bourgeois, qu'on ne peut pas imaginer autrement que gras, identifiant le pays avec son négoce ou sa banque, et tremblant de peur au premier coup de fusil des révolutions.

Par ma foi, je m'en veux. Mais j'ai des allégresses
Lorsque je pense au jour, fût-il même un peu chaud,
Qui viendra fondre enfin ces glaces et ces graisses.

Ce jour avait lui plusieurs fois. Veuillot, en montant sa garde nationale aux heures rouges, avait médité son réquisitoire :

Je reproche à la bourgeoisie d'avoir haï Dieu, et, par une conséquence naturelle et prévue, méprisé l'homme.

L'idée chère au journalistes revient, obsédante : une classe sociale n'est utile que dans la mesure où elle aide l'Eglise à accomplir sa mission consolatrice parmi les hommes :

Ayez pitié, a-t-il dit, de ceux que le hasard a placés sur le chemin d'une grande fortune sans être pourvus d'un grand cœur.

L'homme riche qui ne croit pas en Dieu, qui par conséquent ne s'humilie pas, est vite méchant. Il faut lire les atroces peintures de M. Sus, l'usu-

rier sans âme ; de Pigeot, le banquier millionnaire :

Il est capable, députable, honorable ; on le connaît à la Cour ; il tutoie un ministre ; il parle les mains dans ses poches ; il dit qu'il sort de rien, ce qui signifie qu'il est quelque chose ; il porte avec dignité sa figure rougeaude et ses cheveux gris, etc.

En somme, Veuillot n'a guère aimé la bourgeoisie, du moins celle qu'il connut. Il lui préférait les classes extrêmes, avec qui du moins il pouvait batailler.

*
* *

La noblesse le séduit davantage. Par ce qu'elle signifie d'abord de beauté consacrée par les siècles. Je cueille cette phrase qui nous livre une de ces raisons secrètes de sympathie :

Il n'y a plus de noblesse ; elle est abaissée, abîmée ; vous l'avez détruite, c'est entendu. Mais vous aurez beau faire : une figure noble, des manières nobles, un style noble, signifieront toujours autre chose qu'une tournure bourgeoise, des manières bourgeoises, un style bourgeois !

Il sait quel rôle social les aristocraties doivent jouer. Il avoue qu'en France, la noblesse a déchu politiquement et socialement ; qu'elle abdiqua les grands devoirs justifiant ses privilèges ; que la

société dont elle ne constituait plus l'ossature avait trop subi ses scandales et qu'elle méritait de disparaître :

Race aimable, mais qui devait mourir, et qui, malgré ses grâces, appartenait trop légitimement à l'échafaud, comme celle qui lui succède appartient légitimement à la potence, car les crimes étaient de gentilshommes alors et sont aujourd'hui de manants.

Mais les qualités de la race refleurissent dans la douleur, et le sang versé sur les échafauds ou dans les chemins creux de Vendée ayant lavé les hontes des petits soupers de la Régence, Veuillot rêve aux nobles de magnifiques destins :

Vous avez trois vocations : la charrue d'abord, l'épée ensuite, en troisième lieu la magistrature. Au-dessus de cela, il n'y a pour vous que le sacerdoce ; au-dessous, il n'y a rien.

Par cette hiérarchie des fonctions qu'il leur assigne, Veuillot indique quels services il attend des héritiers de ces vieux noms confondus avec ceux des terres françaises. Qu'ils revendiquent tous les postes de direction, d'autorité ; qu'ils soient maires de leurs communes, soldats ou prêtres, rendant la justice ou défendant les foyers, ainsi que leurs lointains aïeux dont le donjon féodal abritait le village blotti sous son ombre. Le journaliste pense, comme Bonald, que les races

« amollies dans les boudoirs renaîtront dans les tentes ». Il faut sans doute des usines, des banques : d'honnêtes bourgeois sont là exprès pour s'en charger. Vous, nobles, dont la loyale politique refusa de s'incliner sous un prince dont la Révolution a fait la fortune, revenez à vos grands devoirs d'antan. Et si vous êtes persécutés du pouvoir, si le peuple trompé vous dédaigne ou vous hait, dites-vous que tout le pays, si vous le voulez, pensera par vous un jour. C'est pour cela qu'on ne vous veut pas dans la politique de parti, votre rôle étant surtout social, tuteurs des pauvres, gardiens des humbles troupeaux où les mauvais bergers sèment trop souvent la douleur.

Car Veuillot sent bien qu'au jeu puéril des élections, dans le bavardage des assemblées, le hobereau se grisera, n'aimera plus sa terre, et, mêlé aux compromissions si souvent avilissantes, y témoignera d'une touchante incompétence ou, ce qui est pire, y trouvera le dégoût de la vie libre et tout embellie de sacrifices pour laquelle il est socialement consacré.

Veuillot nous le dit, et on le doit croire : il ne défend la noblesse que par amour du peuple. Il ne flagorne pas les grands. Il a la fierté de sa roture qui devient ainsi une manière de noblesse. Il écrit :

Si je pouvais rétablir la noblesse, je le ferais tout de suite, et je ne m'en mettrais pas.

Mais, parlant des gentilshommes qui vendent leurs terres, il a cette phrase poignante :

Je ne peux prendre mon parti de ces décadences de la noblesse. C'était une institution si belle ! le pauvre petit peuple en avait si grand besoin ! Il me semble que ce grand seigneur qui a vendu à la bande noire sa terre, son château, ses papiers de famille, m'a trahi personnellement.

*
* *

Sachant ce que nous savons de Veuillot, nous imaginons tout de suite ce qu'il pense du prêtre. Il a trop senti l'immense bienfait d'une foi religieuse pour ne pas aimer ceux qui la gardent et la dispensent. Aussi la moisson est abondante parmi les textes. Le polémiste ici prend le grand rôle, car il ne s'agit pas seulement de commettre quelques belles phrases sur les émotions du catholicisme, mais de défendre le clergé contre toutes les inepties jetées contre lui. Il le fait avec sa verve cinglante, sa belle crânerie qui ne craint pas de descendre aux questions les plus obscurcies de légendes et d'ignorances. Rappelons-nous le livre définitif, bourré de documents et d'arguments, sur ce fameux *Droit du seigneur* dont M. Dupin avait étourdiment parlé !

Mais c'est chaque jour, au hasard des querelles de presse, que Veuillot se montre fils passionné-

ment dévoué de l'Eglise. Il ne recule jamais devant l'adversaire. Il ne jette point le mouchoir de Tartufe sur les misères individuelles rencontrées sur sa route. L'appui que sa grande plume prête inlassablement au pape pour les questions générales de liberté et d'autorité, il le donne au moindre curé de campagne calomnié. Il n'ignore rien de ce qu'il faut savoir dans ces questions spéciales, éclairées ingénieusement d'aperçus qui ne sont que de lui ; si son érudition se trouve à court, il sait où se documenter. N'a-t-il pas quelque part une magnifique explication des indulgences dont s'amusent, avec un gros rire, les Havin des journaux gouvernementaux de sous-préfecture ? Tout le chapitre des *Odeurs de Paris* sur les prétentions métaphysiques de la science est de l'excellente apologétique, de discussion serrée et d'argumentation pressante.

Il pose d'abord en principe que sur tous les problèmes obscurs pouvant inquiéter l'humanité l'Eglise possède un privilège de crédibilité. Cette soumission n'est d'ailleurs point aveugle. Veuillot nous en fournit les raisons. Il rappelle que le pape bénéficie par position de lumières qu'un catholique ne peut pas contester :

Le Saint-Siège étant la seule autorité parfaitement et de tout point légitime qui existe aujourd'hui sur la terre, la seule qui ne veuille et ne puisse enseigner l'erreur et commander le péché, est aussi la seule à qui

toute obéissance soit pleinement due, la seule qui assure l'obéissance contre toute inquiétude, tout faux pas et tout regret... En dehors des points où il ne peut ni être trompé ni se tromper, le Pape, chef et père de la société chrétienne, est le mortel qui a toujours le plus de chances pour n'être pas abusé par les considérations, les passions et les faiblesses humaines. Plus qu'un autre, et bien au-dessus de tout autre, il discerne, il voit, il dit le vrai...

Le pape, quand il parle, doit le pouvoir faire en toute liberté. Ceux qui se réclament du catholicisme doivent non seulement l'écouter, mais montrer dans leurs actes publics et privés la soumission persévérante et joyeuse, témoignage de l'étroite alliance entre les fidèles et le pasteur. Cette allégresse dans l'obéissance, nul plus que Veuillot ne l'a criée. Ses livres sont pleins d'hymnes triomphales à la gloire de la papauté ; il découvre à chaque instant quelque raison nouvelle et magnifique d'aimer le pape, et de le dire ; il s'émerveille, pendant ses séjours à Rome, des contrastes entre l'éternelle jeunesse de l'Eglise et la mélancolie du paganisme éteint :

Et j'ai vu Pierre vivant parmi les ruines de Néron. Je l'ai vu portant le poids de dix-huit siècles, et plus jeune et plus doux que le printemps qui riait autour de lui. On s'agenouillait sur son passage ; on baisait sa main et la frange de son manteau, et son ombre laissait une vie d'amour dans les cœurs.

Et voici expliquée toute la grande besogne de Veuillot. Qu'était-ce autre chose, en somme, que le libéralisme, sinon l'affranchissement de l'intelligence et de la volonté dans tous les domaines où le dogme n'exigeait pas l'intervention explicite du Souverain Pontife ? Les merveilleuses campagnes pour l'indépendance des Etats romains, pour l'infaillibilité, trouvent ici leur raison d'être. Elles se déduisaient logiquement de la conception que se faisait Veuillot du rôle moderne de l'Eglise et du pape. Les batailles menées contre les catholiques trop férus de conciliations pratiques avec l'erreur se justifient du même point de vue.

On a beaucoup reproché au journaliste ses duretés de plume contre certains catholiques illustres, certains prêtres, certains évêques. Outre que ces adversaires lui rendaient ses coups, et parfois de façon assez tortueuse, Veuillot luttait pour une idée si haute qu'elle lui semblait imposer le devoir de crier *casse-cou* aux chefs engageant l'armée catholique sur de mauvais chemins. Il respectait Dupanloup, Gratry, Montalembert, dans ce qu'ils avaient de respectable. Il combattait en eux ce qu'il estimait erroné ou dangereux, et dans la mesure où il croyait qu'un triomphe possible pût affaiblir l'autorité théologique ou politique du pape, — qui d'ailleurs l'approuva toujours.

Il faut lire le journal rédigé au jour le jour pen-

dant le concile. Accordons qu'il s'y rencontre quelques coups de griffe un peu aigus. Veuillot ridiculise les hommes, afin de laisser leurs idées toutes nues. Mais voyez avec quel souci d'historien et de théologien il réfute les brochures multipliées avec une indiscrète fécondité par les adversaires de l'infaillibilité ! Des controverses aussi subtiles que les théories de Dœllinger et des vieux-catholiques, la prétendue erreur du pape Honorius, sont traitées à fond. Veuillot s'attache à cette proclamation de l'infaillibilité qu'il croit urgente, parce que le monde, au milieu du chaos intellectuel et politique où il se débat, attend la parole faisant la paix dans la vérité. En ces jours décisifs qui préparent la définition du concile, il rapporte tout au dogme discuté ; il juge les hommes sur leur attitude à son égard... Parmi les évêques, ses sympathies l'orientent vers ceux qui combattent pour la souveraineté temporelle et l'infaillibilité pontificales, et l'on s'étonnerait qu'il en fût autrement. Mais son respect va vers tous.

L'évêque lui apparaît comme l'autorité religieuse et sociale par excellence. Le geste de Mgr Affre tombant sur la barricade en apportant des paroles de paix s'illumine d'un sanglant symbolisme. Dans les révolutions, les évêques sont les pacificateurs et les martyrs, parce qu'ils sont les ouvriers consacrés de la civilisation. Ce rôle social est aussi important que leur mission doc-

trinale, ou plutôt il en procède et s'y appuie. Quelques faillibilistes, lors du concile, ont osé dire que les vicaires apostoliques n'offraient point des garanties suffisantes de théologiens pour intervenir avec compétence dans le débat. Il faut voir avec quelle belle colère Veuillot les défend. Il ne croit pas nécessaire qu'un évêque « ait palais, carrosse et journal pour être complètement régulier » (et ceci est pour Dupanloup). Il crie son admiration pour ces évêques missionnaires qui

se sont éloignés des regards du monde pour vivre et mourir sous le regard de Dieu... Ils sont la poésie, l'enthousiasme et l'honneur de nos jours abaissés... Dieu avance chez les nations à naître sur les traces de leurs pieds saignants...

Quant aux prêtres, ils sont les humbles artisans d'une grande œuvre, et nous devinons quels accents trouvera Veuillot pour défendre leur caractère et révéler leur héroïsme obscur. Les religieux sont particulièrement insultés. Leurs besognes, accomplies dans le silence des cloîtres, sont de celles que le monde méprise. Veuillot les glorifie, par principe évidemment, et aussi un peu par inclination personnelle. On se rappelle qu'après sa conversion il avait rêvé du froc. Les retraites à Solesmes, près de Dom Guéranger, qui lui fait entendre « une musique qui n'est pas du P. Lambillotte », sont parmi les heures les

plus saintement joyeuses de sa vie. — Il défend les Jésuites avec une âpreté chatouilleuse. Il n'oublie pas que c'est un membre de la Compagnie, le P. Rosaven, qui à Rome a lavé sa pauvre âme de quinze années d'irréligion. Il ne consent jamais à lâcher ces bons serviteurs de l'Eglise que beaucoup de catholiques n'osent pas avouer, parce qu'ils ont l'honneur d'être les premiers persécutés quand les gouvernements s'offrent le luxe d'un peu d'anticléricalisme. Eugène Sue, leur grand insulteur, est un des écrivains qu'il a le mieux flagellés. — Son dévouement ne s'inquiète pas des combinaisons diplomatiques qu'il dérange. Une de ses premières campagnes à *l'Univers* est menée contre le Tsar, persécuteur des religieuses de Minsk... et cela cause une manière de scandale parmi les politiciens.

Les prêtres séculiers, eux, sont mêlés au monde. Ils en prennent quelquefois les défauts, par souci excessif de conciliation, par simplicité d'âme, par habileté trop humaine aussi. Veuillot veut que le prêtre se garde de tout cela. Il ne l'aime pas élégant, parfumé, décoré. Il le désire simple en sa mise et surnaturel en son langage :

Je voudrais que le prédicateur ne perdît jamais de vue ce qu'il a surtout à faire : c'est de rendre chrétiens les chrétiens.

Et ailleurs, s'adressant avec une douloureuse émotion aux prêtres mauvais :

L'impiété ne sera vaincue et le monde sauvé que par un sacerdoce humble, pauvre, laborieux, mortifié, et au milieu d'une société chargée de tous les vices que le christianisme vint combattre, il faut aller au combat avec la foi et la bure des apôtres.

Ne découvre-t-on pas toute l'obscure noblesse du curé de campagne ; tout ce que représente de civilisation, de morale, le rôle assumé près des âmes frustes que lui confie son sacerdoce dans ces lignes :

Il y a encore auprès du paysan un homme de sa race, pauvre et laborieux comme lui, mais plus dévoué et plus obstiné parce qu'il a les yeux plus ouverts sur le ciel, et connaît mieux et médite davantage le mystère divin de la vie et de la mort. Cet homme, c'est le prêtre, l'homme de Dieu. Il est l'avertisseur, le médecin, le consolateur... Cet homme surnaturalisé, distributeur des sacrements et illuminateur des mystères, qui verse l'eau du baptême et l'huile de l'agonie, qui sanctifie le nœud nuptial et qui bénit les tombes, qui répand l'humus invisible de ses bénédictions sur la terre et sur l'ouvrier et qui est à lui seul toute la vie supérieure des âmes, on veut l'ôter d'auprès du paysan...

Le prêtre n'est pas un homme comme un autre ; il faut qu'il se résigne à cette situation privilégiée ; ses soucis ne doivent pas être d'un laïque :

Il y a des prêtres... dont le voisinage me glace et dont la parole m'irrite... Ils savent par sous et par deniers

où va le casuel de chaque paroisse, et quelle est la situation de leurs confrères... Point de mauvais propos, sans doute ; mais rien de généreux, rien de chaleureux, rien d'utile. Depuis le séminaire, ils n'ont pas ouvert un livre ni ami ni ennemi. Ils sont hors d'état d'éclaircir un doute et de résoudre une objection... Ils peuvent mener une vie régulière, remplir exactement leurs devoirs. Qu'ils sachent bien qu'ils ne sauveront jamais une âme, et qu'il y en a qui seront perdues à cause d'eux.

Puis, songeant aux difficultés financières qui trop souvent assaillent les curés dans leurs œuvres, Veuillot les plaint de ne pas toujours pouvoir choisir les bourses où ils quêtent, et il écrit cette jolie phrase ironiquement triste :

Un pauvre curé ferait quêter le diable, pour peu que le diable voulût bien rentrer ses griffes et promît de ramasser 100 francs.

*
* *

On le voit : pour Veuillot, tout se ramène à faire à Dieu la place plus large dans les existences et les sociétés. Il nous a décrit sa cité rêvée dans un de ces morceaux à lyrisme un peu grandiloquent où il se complaisait volontiers :

Je te vois et je te salue, Jérusalem nouvelle !... Je te vois et je connais le mot devant lequel tes portes d'or s'ouvriront aux peuples affamés de justice et d'amour...

Dieu a dit aux hommes : *Aimez-vous.* Les hommes peuvent donc s'aimer. Dieu n'a rien commandé d'impossible... Votre loi change les cœurs. Il ne vous est pas plus difficile de transformer le monde qu'un seul cœur. Le cœur a toujours des besoins que vous seul pouvez combler, et toute la malice de l'homme ne saurait inventer un crime que vous ne puissiez pardonner !

Ce sont là de consolantes perspectives, qu'entrevirent sans doute tous ceux qui prêchaient aux hommes rués aux luttes décevantes de leurs intérêts en conflit la grande loi d'amour niée par eux. Cependant Veuillot connaissait trop la nature humaine, les imperfections morales qu'y introduit la déchéance originelle, les égoïsmes vers lesquels elle régresse trop souvent, pour croire qu'il verrait jamais un pareil miracle de ses yeux de chair. Sa Jérusalem aux portes d'or revêtait la splendeur inaccessible d'un idéal. Idéal dont nous aurons toujours besoin, afin de ne pas nous décourager dans la lutte contre nous-mêmes et contre les autres, et dont l'utilité est d'offrir un but à nos efforts et d'illuminer les songes de ceux qui, comme Moïse, meurent au seuil de la Terre promise. Mais l'Eglise ne se borne pas à de vagues appels pour une surhumaine ascension. La bonté qu'elle nous prêche n'implique aucun conseil d'oubli ou d'indifférence à l'égard des réalités éphémères et imparfaites au milieu desquelles

doit ici-bas s'accomplir l'œuvre du salut individuel et du progrès social. Sa grande mission sociale est de préciser les limites de nos espérances, les libertés de nos audaces, et de nous enseigner à voir clair parmi les devoirs divers et d'apparence contradictoires qui nous sollicitent.

Veuillot a très bien vu tout cela ; et que la question sociale est double ; et que les droits du peuple sont limités par ceux de la société ; et que riches et pauvres sont soumis à la justice. Ceux qui, exaspérés par le spectacle de certaines souffrances, ne veulent voir qu'un seul aspect du problème ne chercheront donc pas dans Veuillot un théoricien ou un complice de leur généreuse erreur. Relisons pour nous en convaincre la page si curieuse de sa *Vie de Jésus* où il commente les deux multiplications des pains.

Il raconte l'épisode évangélique : la foule affamée, les cinq pains d'orge et les deux poissons, les expédients successivement proposés par les apôtres afin de nourrir ce peuple qui défaille, et Veuillot voit déjà ici les diverses solutions tout humaines proposés par les individus et la société aux douloureux problèmes qui les sollicitent.

Abandonner le pauvre, le nourrir un instant aux dépens de l'Etat, en ruinant l'Etat, dépouiller le riche sans aucun profit pour personne et sans tirer l'Etat de son péril, ainsi se présente le problème. De plus en plus les gouvernements se voient fatalement serrés entre

ces abîmes. A travers ces abîmes aucune science politique ne peut trouver d'issue.

Alors Jésus intervient miraculeusement. Mais ce miracle s'accomplit suivant diverses conditions qui toutes nous enseignent :

Il commande d'abord aux apôtres de mettre de l'ordre parmi la foule, de les distribuer par bandes de cent et de cinquante, de les faire asseoir sur l'herbe (figure des convoitises qu'il faut mépriser). Puis, quand la cohue a reçu cette organisation qui place chaque troupeau et chaque individu sous la direction d'un pasteur, il se fait apporter les faibles provisions qu'on a trouvées, et il les bénit. C'est à Lui qu'on les apporte, parce que c'est à Lui qu'elles appartiennent comme créateur de tout bien et maître de toute créature ; il les bénit en levant les yeux au ciel, parce que c'est à Dieu qu'il faut demander toute bénédiction et tout accroissement ; il les distribue par les mains des apôtres, parce que c'est Lui qui a le droit d'en disposer ; elles suffisent parce que sa bénédiction les a multipliées ; il en reste après que chacun en a mangé et s'est rassasié, parce que Dieu donne tout avec abondance, et parce qu'il a fait cette loi que l'aumône ne ruine pas celui qui la répand, et au contraire l'enrichit.

Nous avons là en raccourci toutes les questions sociales avec les réponses que, seul, le catholicisme leur a trouvées : nécessité de l'ordre, condition de la justice ; valeur sociale de l'aumône ; exacte notion du droit de propriété délégué par Dieu aux hommes afin que ceux qui possèdent

usent de leurs biens pour aider leurs frères pauvres. On n'a jamais plus simplement et plus lumineusement prouvé que le *misereor super turbam*, s'il précède un miracle quand c'est Jésus qui le dit, proféré par des lèvres humaines ne suffit pas à tout, et que la pitié ne saurait remplacer la justice.

*
* *

Tout compte fait, nous trouverons là la pensée maîtresse de Veuillot sur la question sociale : les hommes s'aimeront quand ils aimeront Dieu. Il n'a jamais séparé la sociologie du christianisme. Il cherchait uniquement la solution des douloureux problèmes imposés aux hommes par la vie en collectivité dans la douceur, le sacrifice mutuel, l'amour pitoyable du riche pour le pauvre, l'acceptation par le pauvre des inégalités nécessaires, le respect d'un ordre forcément imparfait puisqu'il est de la terre, mais auquel on est bien contraint de demander le cadre de son existence. Toutes ces choses, il savait bien qu'une religion seule pouvait donner la force de les réaliser, et que le catholicisme, seule vérité religieuse parfaite, gardait seul les formules complètes de salut.

Il ne brouillait point les questions. Sauf quelques effusions oratoires à propos de la démocratie baptisée, le mirage démocratique ne l'a point

a brisé. Il voulait la justice dans sa Cité, mais il ne voulait point qu'elle en bannît la charité, sachant bien qu'il y aurait toujours des pauvres et que l'aumône se justifie par les vertus qu'elle met en jeu : sacrifice chez celui qui donne, humble résignation chez celui qui reçoit. La société dont il souhaitait l'avènement n'aurait pas ignoré la douleur, mais elle en aurait compris la noblesse et quel élément de progrès elle représente. Elle aurait demandé à Dieu la bénédiction de tous ses travaux, le secret de ses relèvements et la consolation de ses misères. Elle se serait soumises aux autorités légitimes, à condition que celles-ci lui parlassent au nom de Dieu. Ces autorités, préoccupées de leur mission divine, n'auraient pas eu de souci plus cher que d'aider les catégories humaines dont elles auraient eu la charge à vivre selon les lois de l'Eglise, puisque c'est encore le meilleur moyen de vivre selon les lois humaines. Elles auraient ainsi rempli le vœu de M. de la Tour du Pin, demandant à l'Etat « d'être plus appliqué à servir les hommes dans leurs rapports entre eux qu'à les exploiter au profit de ses propres visées ».

Toute la hiérarchie sociale aurait ainsi bénéficié des forces spirituelles qui seules provoquent et conservent le respect et la dignité. L'Etat aurait ignoré l'arbitraire et le peuple l'anarchie. Les familles auraient été nombreuses ; l'individu,

enraciné dans son sol natal, encadré par son milieu professionnel, se serait trouvé protégé contre ses propres illusions et l'exploitation par un patronat matérialiste. La capital et le travail n'auraient plus été deux forces antagonistes, mais des puissances fraternelles, et la rigueur aurait toujours été au service de la justice.

Et sans doute ainsi la société aurait retrouvé et réalisé sa fin, qui est d'aider l'homme à bien vivre et à bien mourir. Et à cause de cela, ayant connu l'harmonie, elle aurait goûté la paix, s'il est vrai que, pèlerins en marche vers l'éternelle demeure du Père, nous ne sommes pas ici-bas pour être heureux, mais pour mériter de l'être.

LES IDÉES POLITIQUES

La question politique a depuis longtemps en France le privilège de compliquer les problèmes religieux et sociaux. Ce fait seul suffirait à nous persuader de son importance, et à nous préserver de l'illusion de croire la négligée sans danger pour des principes proclamés parfois indépendants de ses termes et de sa solution. Le catholicisme, fournissant toutes les forces utiles à l'acheminement de l'âme vers sa fin éternelle, dressant le Code des devoirs individuels et sociaux, échappe sans doute aux contingences quant à ses lois inflexibles et à ses divines sanctions. Mais, gouvernant des hommes assemblés en nations, il doit s'inquiéter de la manière dont ils mettent en valeur les qualités de leur race pour le plus grand avantage de l'humanité. La politique ne saurait donc être la chose secondaire dont s'occupe un tout petit nombre de spécialistes. Elle est, suivant la forte parole de Bonald : « l'art de rendre les peuples heureux et les nations prospères ». Etant cela, elle demeure étroitement liée à la religion qui seule fournira les notions exactes de bonheur et de prospérité.

Une constitution politique n'est pas seulement une étiquette et un personnel de gouvernement. Elle porte en elle des principes de droit public et privé dont dépendent la fortune nationale, la conception de la famille, l'orientation de l'éducation. Elle suppose une philosophie, prolongeant son influence dans tous les domaines. Ceci nous explique à la fois l'indépendance doctrinale que l'Eglise a jalousement proclamée à l'égard de l'Etat, de quelque régime qu'il se réclame, et la sollicitude inquiète qu'elle a non moins persévéramment témoignée aux gouvernements.

Distincte de la religion par son rôle et par son but, la politique la rejoint donc sur tous les terrains de l'activité morale et sociale. Elle peut l'aider ou la gêner dans son action spirituelle. On l'a dit : l'âme d'un Constantin n'était sans doute pas plus précieuse aux yeux de Dieu que celle d'un portefaix du Tibre, encore qu'on n'en sache rien. Cependant qui oserait dire que la conversion impériale ne servit pas davantage le christianisme que le baptême d'un artisan [1] ? D'un point de vue stricte-

1. Les solennités qui, en cette année 1913, commémorent dans toute la catholicité l'édit de Milan montrent quel prix l'Eglise attache à cette charte qui accordait enfin officiellement à l'Evangile la protection des lois de l'Empire et, sans détruire aucune liberté légitime, admettait les chrétiens à la liberté politique et sociale : « Alors enfin, nous dit la lettre pontificale, l'Eglise militante usa de ces triomphes qui suivent, à toute époque, les persécutions de tout genre, et

ment français, croit-on que le baptême de Clovis n'aida pas puissamment à l'orientation religieuse de la nation qui, conduite par ses rois chrétiens, allait bientôt devenir la fille aînée de l'Eglise ?

Celle-ci ne saurait donc se désintéresser des bouleversements politiques ou ne voir en eux qu'un changement négligeable de vocabulaire. Elle sait que certaines conceptions d'Etat sont, par leurs origines historiques et leur filiation philosophique, hostiles à sa morale et à ses dogmes ; que, suivant une parole célèbre, « il y a des institutions qui corrompent les hommes ». Aucun pape n'a le droit, et n'eut jamais l'idée de mettre la formidable puissance morale dont il dispose au service d'un régime quelconque. Mais le pape a le droit de contrôler les initiatives prises par l'Etat dans leurs rapports avec la morale et la foi. Il a le droit de dire si telle législation est acceptable ou non par des consciences catholiques ; si tel principe de gouvernement ne procède pas d'une conception anticatholique de la vie ou du devoir, et donc de préciser les limites de l'obéissance due par les citoyens catholiques à cette législation.

Ainsi se trouve réhabilitée cette action politique que certains estiment inutile ou dangereuse du simple point de vue religieux. Inutile parce qu'a-

de ce jour elle répandit de plus en plus ses bienfaits dans l'humanité. »

près tout elle ne gouverne que l'éphémère et le contingent, et qu'elle ne réalise toujours que l'imparfait. Dangereuse parce qu'elle détourne à son profit des énergies réclamées par d'autres besognes plus urgentes et plus profondes, et qu'elle divise des esprits que toutes leurs certitudes communes devraient allier. Mais que l'on considère que la politique nous tient malgré nous ; que tout catholique qui mène une action publique est contraint d'en faire ; que le devoir d'un Etat sage est évidemment de réduire ces préoccupations à leur minimum, en dotant le pays d'institutions assez fortes et de chefs assez compétents pour dispenser les citoyens d'un illusoire gouvernement personnel ou par délégation révocable, mais que, même pour réaliser cet Etat s'il n'existe pas ou le conserver s'il existe, il faut prendre position et parfois renverser des constitutions.

Toutes les raisons sentimentales d'abstention ne valent pas contre l'obligation de fait qui s'impose, et que l'Eglise a d'ailleurs le droit de contrôler comme tout ce qui relève de la conscience.

Veuillot a toujours affirmé le droit des chefs religieux à s'intéresser à la politique. Sur la fin de sa carrière, en possession par conséquent de toutes les raisons d'expérience, il écrit :

Depuis saint Remy, qui arrangea le mariage politique de Clovis avec sainte Clotilde, que d'évêques ont touché

aux affaires de l'Etat ! De cette politique des évêques, est sortie la France.

Et encore :

La nation des Francs fut créée pour mêler la religion et la politique. C'est pour cela qu'elle a vécu ; c'est par là qu'elle a duré.

Nous comprendrons maintenant pourquoi Veuillot, qui fut catholique autant qu'homme de France, fit de la politique tant qu'il tint une plume. La recherche de ses idées en cette matière réserve quelques étonnements et des joies insignes. A travers l'œuvre qui embrasse 45 ans d'histoire et une demi-douzaine de régimes, beaucoup de propositions différentes, beaucoup d'arguments en faveur de conceptions antagonistes, se peuvent glaner. C'est une besogne un peu délicate, mais infiniment instructive, de démêler tout cela. Parmi toutes les accusations formulées contre Veuillot, sa versatilité politique reste l'une des principales et des plus fréquentes. Quelques-uns de ses amis s'avouent eux-mêmes gênés par la multiplicité des attitudes et des textes. C'était un champion de trop grand prix pour qu'on ne cherchât pas à l'accaparer de divers côtés, et mon Dieu ! républicains, monarchistes, ou simplement constitutionnels, peuvent tirer de lui des phrases qui leur donnent successivement raison. Mais là encore, à

condition de choisir le point de vue exact, la contradiction n'est qu'apparente.

*
* *

Les idées politiques de Veuillot ont évolué au gré des événements. Son expérience s'est composée de tous les faits qu'il a contemplés, et aussi de toutes les illusions — car il en eut — qu'il a quittées. Malheureusement pour lui, son métier l'obligeait parfois à penser vite, et surtout à écrire tout ce qu'il pensait. Il s'est ainsi attiré des accusations de légèreté qu'il avait dû prévoir et des calomnies qu'il négligea de relever. Il ne se crut jamais dispensé d'exprimer une opinion sous le prétexte qu'il l'abandonnerait le lendemain. Quoi qu'il en soit, en politique comme en tous les domaines où il tenait le drapeau romain, il s'est montré digne du rôle que les circonstances lui avaient taillé si grand. Et à condition de choisir judicieusement, et de faire le partage entre les expressions définitives de sa pensée et ce qui ne fut que polémique ou littérature, nous pouvons dégager de lumineux aperçus sur les conditions nécessaires de l'ordre français, l'explication de ses éclipses et les moyens de sa restauration.

*
* *

Peu de journalistes ont commencé leur car-

rière avec moins de préoccupations de régime que Louis Veuillot. Nous ne prendrons pas pour une opinion le *Vive l'empereur !* crié par l'écolier de Bercy sur le passage de Charles X. Attaché d'abord aux journaux orléanistes, il défend la politique de Guizot avec la conscience d'un bon employé, parce qu'elle représente l'ordre, et qu'en somme, c'est ce qu'on a de moins mal en ce genre. Mais il se lasse vite de batailler pour des hommes. Nous savons aujourd'hui qu'il rongeait son frein. La crise religieuse complique encore son état d'âme. Peu à peu les doctrines se confondent dans son esprit ; il en arrive à l'indifférence pratique, voyant dans les gouvernements l'expression changeante de volontés tout humaines, et intéressants seulement dans la mesure où ils servent les intérêts supérieurs de l'ordre.

Car il eut dès l'origine la passion de l'autorité. Toutes ses sympathies spontanées — et parfois un peu promptes — pour des régimes nouveau-nés procèdent de ce sens très aigu de la hiérarchie nécessaire dans l'Etat.

Ses premiers sentiments bonapartistes, qui se réveilleront si facilement quand Napoléon III ceindra la couronne, viennent des restaurations d'autorité accomplies par l'oncle. Il sera toujours reconnaissant à Bonaparte d'avoir vaincu l'anarchie et rétabli le culte catholique :

Le 18 Brumaire, la plaie intérieure a été guérie, un maître est venu appesantir sa main sur les laquais révoltés qui pillaient la maison ; trente millions d'âmes ont été arrachées au joug du crime, aux impuissances de la demi-vertu... Le Français qui mourait sous la République laissait après soi sa famille en péril et la France déshonorée ; celui qui tombait sous l'Empire léguait aux siens l'honneur de son sacrifice, et il pouvait croire, en tombant, qu'il agrandissait la patrie... et c'est pourquoi la France ne comptera jamais le sang que Napoléon lui a coûté ; ce sang a été son expiation, sa délivrance et le gage de sa victoire future.

Une fois converti, Veuillot appuie ses arguments de motifs religieux. L'Etat doit être fort, mais il doit être catholique, et par conséquent respecter l'Eglise et l'aider. C'est là toute sa politique :

La croix, en prenant dans mon cœur la place du fumier qui l'encombrait, y est arrivée toute seule, sans autre ornement que les clous.

Quand il prend *l'Univers*, on lui demande à quel parti il s'agrège. Il répond très nettement qu'il ne s'en inquiète pas :

Un parti, c'est une haine ; un système, c'est une entrave ; nous n'en voulons d'aucune sorte. Nous prenons la société comme l'ont prise les apôtres. Nous ne sommes ni à Paul ni à Céphas ; nous sommes à Jésus-Christ. Nous jugeons les opinions du seuil de l'église où nous les convions à venir toutes s'épurer.

Il y a de la fierté dans ce langage, encore qu'on pourrait objecter que la société de 1830, infiniment plus compliquée qu'au temps des apôtres, réclamait des sollicitudes différentes. Mais nous y lisons la volonté formelle de rester les mains libres.

Il ne reconnaît guère à présent au gouvernement de Juillet d'autre mérite que celui d'exister. Il espère fermement quelque lumière d'en haut illuminant tout ce chaos, et comme il ignore ce qui fleurira demain, il n'ose étouffer que les germes notoirement mauvais :

Sans outrager aucun linceul, nous laissons mourir ce qui meurt et ce qui veut mourir ; sans fermer les yeux sur le mal, nous ne ravageons pas le champ par trop de hâte à détruire cette ivraie que le père de famille veut bien laisser croître jusqu'à la moisson.

Veuillot ne cesse d'ailleurs de proclamer lumineusement l'utilité sociale de la religion et que, toute raison sentimentale négligée, la monarchie se défend elle-même en défendant l'Eglise :

... Quoi que vous en pensiez, l'autel et le trône sont dans le même plateau de la balance, et c'est l'autel qui fait tout le poids. Renversez l'autel, je vous assure que le trône sera léger.

... Au nombre des pierres choisies en 1830 pour garantir la sécurité de l'avenir, il en est une qui ne peut être posée que par nos mains. Cette pierre est la clef de voûte...

... Si vous savez l'heure de notre défaite ou de notre avilissement, mettez en sûreté vos trésors. Tout croule quand nous ne sommes plus là. Vingt empires dorment dans les tombeaux qu'ils nous ont préparés.

Quand il mène sa lutte pour la liberté d'enseignement, il prend bien soin d'ignorer le point de vue politique et d'affirmer son loyalisme. C'est un rallié avant Léon XIII. Mais cette acceptation préalable du régime ne va pas jusqu'au refus des collaborations précieuses qui lui peuvent venir des partis d'opposition. Il n'estime pas que l'appui des légitimistes soit compromettant, et cela lui vaut les véhémentes algarades de Montalembert.

Ne nous étonnons point alors si la neutralité de Veuillot se nuance d'hostilité à mesure que le gouvernement témoigne de son incurable méfiance envers l'Eglise, et refuse la liberté essentielle dont le revendication coalisera pendant vingt ans les efforts catholiques. En 1842, il écrit ce jugement désenchanté :

Je suis toujours monarchiste (*entendons partisan de l'autorité*) et plus que jamais persuadé que la monarchie est flambée et qu'elle ne l'a pas volé. Nous allons à du nouveau, et nous sommes bons de nous battre pour de semblables guenilles ; mais il faut toujours un sabot à cette curieuse diligence de l'humanité qui est toujours sur une pente rapide.

* * *

Vient 48. L'oraison funèbre de la monarchie de Juillet est sévère. Le régime succombe sous le poids de ses fautes ; la révolution est une notification de la Providence : tel est le thème développé en phrases âpres. Il y a trop longtemps qu'il annonce la catastrophe pour qu'on l'accuse d'accabler un parti vaincu. N'oublions pas qu'il écrit au lendemain des émeutes, dans l'effusion mystique et déiste qui les suit. Un vent d'émancipation souffle sur l'Europe. En Italie, le P. Ventura entrevoit un ordre nouveau que l'Eglise construira avec la démocratie, et parle devant Pie IX du baptême de « cette fille sauvage ». Veuillot n'avait pas d'ailleurs attendu cette date pour proclamer sa confiance dans une régénération du pouvoir par en bas :

Nous ne croyons pas au droit inamissible des couronnes. La théologie gallicane a consacré exclusivement le droit divin des rois. Avant elle, et de plus haut, la théologie catholique avait consacré le droit divin des peuples.

Et le mirage des Etats-Unis l'avait séduit : un argument qu'il n'utiliserait plus à notre époque, informé qu'il serait des conditions exactes du fonctionnement de la grande République d'outre-mer.

Cependant Veuillot est vite dégrisé. La simplicité de sa méthode, qui consiste à tout apprécier du point de vue religieux, lui rend la libération

facile dès que le pouvoir qu'il accepte bronche sur cette grave question. Dès le 9 mars, l'opposition se dessine. Il s'aperçoit vite qu'avec le triomphe de la démagogie on n'a eu qu'une substitution de tyrannie :

La Révolution ne nous a pas surpris dans les antichambres des Tuileries... Elle ne nous précipitera pas dans les antichambres de l'Hôtel de Ville.

∴

L'Empire rassure Veuillot quelque temps. La manière forte de Bonaparte pour occuper un pouvoir vacant en fait depuis février n'était pas pour lui déplaire. Son raisonnement est toujours aussi simple : l'Assemblée représentait la division, donc le mal ; Napoléon représente la conservation, donc le bien. Aussi encourage-t-il le prince. Sa voix s'enfle même un peu trop. Il y a certains articles qui tournent au dityrambe.

Une note privée rédigée le 29 septembre 1854, et qui résume les appréciations fournies par Veuillot au cours d'un voyage dans les Côtes-du-Nord, nous livre les espérances fondées sur l'Empereur :

Il [Napoléon] n'a pas fait le mal qu'il pouvait faire, et il a fait le bien qu'il pouvait ne pas faire ..

... Ce que Louis-Napoléon a fait pour la religion, partant pour l'ordre social, aucun autre homme connu

ne l'aurait pu faire, et peut-être ne l'aurait voulu faire. L'Eglise jouit sous son règne d'une liberté qu'elle n'a pas possédée depuis longtemps, depuis des siècles.

... C'est dans le sacerdoce que se trouvent, je ne crains pas de l'affirmer hautement, les amis les plus sincères, les plus désintéressés de l'Empereur, et le prêtre qui l'aime le moins, s'il est bon prêtre, lui souhaiterait sincèrement d'égaler Charlemagne et saint Louis.

Il est toujours imprudent de proposer à un prince de ressusciter Charlemagne quand ce prince a préparé son règne dans les sociétés secrètes. On a beaucoup reproché plus tard à Veuillot son impérialisme passager qu'il ne renia jamais.

Pour mon compte, j'ose dire que j'ai souhaité à l'Empereur tout l'amour de la France, toutes les bénédictions de Dieu, tout ce qu'un homme peut porter de grandeur dans le temps et dans l'éternité.

Ce n'est point sa faute s'il fut contraint si vite de changer d'avis.

La question italienne, d'ailleurs, entre dans sa phase décisive. La politique romaine du gouvernement impérial désillusionne bientôt le journaliste. Il ne manque pas une occasion de démasquer le mensonge de la diplomatie napoléonienne, aboutissant à la spoliation définitive des Etats pontificaux, et crie un beau jour sa désaffection du régime et de son chef :

Que l'homme est démanché ! On flanque des millions ! on le flanque de chambellans ! et ça n'est pas encore un empereur. On lui fait l'Empire : l'Empereur est défait !

Il se rend très bien compte, au surplus, que toute la raison d'être de l'Empire est le césarisme et qu'un Bonaparte ami de la liberté est un nonsens, car il sort de la Révolution, et tout son succès vient des intérêts alarmés rassurés par sa dictature. Dès 1858, alors que se dessinent au pouvoir les inquiétudes qui aboutiront à l'Empire libéral, Veuillot écrit :

L'Empereur est condamné à garder tout son pouvoir. S'il a la magnanimité ou la faiblesse de vouloir être un roi constitutionnel, il est perdu.

On sait la suite du rôle de Veuillot jusqu'en 1870, la suppression de *l'Univers* en réplique à la publication d'une encyclique, et l'inlassable opposition à un gouvernement que la Révolution allait reprendre.

*
* *

Veuillot, lorsqu'il reprend la plume a perdu ses belles illusions sur les hommes et le régime de l'Empire. Il est redevenu — ou se croit — l'indifférentiste des premières heures, et il le dit avec

sa netteté coutumière. Le 29 janvier 1869, il écrit :

Que nous importent les affaires des partis, et les couleurs, et les nuances, et ce qui distingue M. Dupuis et M. Durand, et même les révolutions, et même les dynasties ! Si je pouvais faire un journal à mon gré, M. Dupuis qui entre au conseil général de son département, et M. Durand qui en sort, un prince qui descend du trône et un prince qui monte au trône, je mettrais tout cela aux nouvelles diverses, et je n'en parlerais plus.

Le 1er mai suivant, à la veille des élections, *l'Univers* accentue encore cette note :

Avec la déclaration de fidélité à la liberté de l'Eglise, nous admettons tout : le chambellan en exercice aussi bien que l'ancien déporté, le bonapartiste, le légitimiste, le républicain... Catholique avant tout, voilà le bref et glorieux programme. S'il est suivi, et si Dieu donne le temps, il sauvera tout.

De tout cela nous pouvons déjà conclure que Veuillot ne nie pas l'utilité de l'Etat pour faire bénéficier l'action spirituelle de l'Eglise des légitimes autorités dont il dispose. On a pu voir que Veuillot n'abandonne un gouvernement qu'après avoir constaté sa mauvaise volonté ou son impuissance à l'égard du catholicisme. Ce *catholique avant tout*, comme il aime à se proclamer, ne choisit ce dernier terrain de lutte que

parce qu'il est le seul possible, et après en avoir essayé quelques autres. Dans le même temps qu'il s'isole si magnifiquement des partis, il rejette l'erreur qui consisterait à refuser par principe à l'Eglise la collaboration de l'Etat et à proclamer le première d'autant plus forte qu'elle ignorerait davantage le second :

Il faut sortir de ces pauvretés. Il faut cesser de dire que le christianisme a conquis le monde sur l'erreur parce qu'il n'était pas religion d'Etat, assertion plus qu'à moitié inexacte et antihistorique, et il faut renoncer à conclure de cette inexactitude que le christianisme, n'ayant pas commencé par être une religion d'Etat, ne doit plus être une religion d'Etat, ou, ce qui revient au même, qu'il importe au salut des hommes que l'Etat ne soit jamais chrétien.

*
* *

Au surplus, on aurait tort de croire que ces conseils électoraux, ces prises de position légitimées par des circonstances de fait, épuisent les idées politiques de Veuillot pour cette période de sa vie. Avant l'échéance fatale du 4 Septembre, il avait orienté d'un autre côté ses préoccupations de bon Français, et nous trouverons là l'origine d'une évolution qui, après quelques oscillations, se conclura par l'adhésion à la monarchie traditionnelle, quand les suprêmes expériences auront montré en elle la condition nécessaire et préalable

du retour de la France à ses destinées chrétiennes.

La première intervention de Veuillot sur ce nouveau terrain se fait à propos de la fusion des deux branches ennemies de la Maison de Bourbon. 48 avait confondu dans l'exil le petit-fils de Charles X et le roi bourgeois qui avait usurpé son trône. Tous deux représentaient des principes que leurs origines et les événements avaient faits hostiles. En France, leurs partisans gardaient jalousement leurs positions. L'avenir peut-il appartenir à un parti ainsi divisé dans ses doctrines et ses hommes ? Quand la France aura épuisé l'essai du régime césarien, ira-t-elle demander un chef à Claremont-House ou à Frohsdorf ?

Voici donc qu'on parle de la fusion nécessaire. Malheureusement ses conditions varient suivant les opinions de ceux qui la proposent. Il y a des démarches, des explications. Louis-Philippe, qu'on dit tout bas légitimiste, justifie sa conduite de 1830 : « J'ai fait ce que j'ai pu ! » Ce n'est pas chevaleresque à coup sûr, mais il semble bien que Charles X pouvait difficilement échapper au mouvement qui emporta sa couronne. Thiers sert d'ambassadeur, et ce politicien complique la question de tous les préjugés libéraux qu'il incarne. Et puis la fusion, désirée, en somme, par tous les hommes clairvoyants, est repoussée par la duchesse d'Orléans. Au milieu de ces habiletés

embrouillées. Veuillot donne son avis, et cet avis est bien une de ses pages politiques les plus claires et les plus intelligentes.

Il n'a pas — on le sait — de préventions personnelles. Ses conseils s'inspirent uniquement de l'intérêt national en péril. Et c'est merveille de voir comme de cette position — la seule logique quand on parle politique — il trouve les formules de salut.

Il prévoit que tôt ou tard les monarchistes seront sollicités de relever la Maison qui attend ses maîtres héréditaires. C'est pour cela qu'il demande d'abord aux légitimistes de ne pas bouder dans leurs châteaux, mais de *servir*, suivant toute l'ancienne noblesse de ce mot, de se retremper dans la vigueur de leurs origines chrétiennes et rurales, en attendant l'heure fixée par la Providence. Il méprise les diplomaties suspectes, les négociations secrètes qui s'essayent. A quoi bon conspirer ? les intrigues les mieux ourdies ne vaudront pas le simple jeu des institutions républicaines pour jeter bas la république. Thiers oppose la monarchie des Bourbons (héréditaire) à celle des Orléans (élective) : il pense faux et mène une mauvaise besogne.

M. Thiers me rappelle ces philosophes du dernier siècle qui accouraient au chevet de leurs amis mourants pour les empêcher de bien mourir !

Et nettement Veuillot proclame que la fusion ne peut s'accomplir que par la soumission préalable des Orléans au chef de la famille :

Avant de rentrer dans la patrie, les princes d'Orléans doivent rentrer dans la loyauté de leurs origines.

En 1871, il n'aura pas changé d'avis et dira aussi nettement :

Le Comte de Chambord leur manque pour le moins autant qu'ils lui peuvent manquer... Son héritage régulier est la seule partie solide de leur fortune.

Je crois bien, d'ailleurs, qu'il n'a guère l'espoir d'une restauration, et que, pour lui, la réconciliation permettra seulement à la Maison de France de finir en beauté, si elle doit finir :

M. le Comte de Chambord ne peut pas courir les aventures. Il doit remonter sur le trône ou mourir dans l'exil, en roi.

Cependant prenons-y garde : toutes ces idées reparaîtront, mais plus précises, plus confiantes surtout, après la guerre, lors des intrigues qui feront échouer la solution royale. Et déjà il invente cette admirable expression de *chef des républiques françaises* appliquée au roi, que Maurras reprendra plus tard pour caractériser la monarchie ordonnatrice de toutes les libertés

auxquelles sa protection est nécessaire pour qu'elles vivent.

⁂

Mais nous ne sommes pas encore tranquilles avec l'évolution politique de Veuillot. Il subira de nouvelles poussées démocratiques — et sérieuses. A Rome, lors de la clôture du Concile, il se sent repris d'un bel amour pour la démocratie qu'il imagine allant au baptême :

Je crois donc que l'avenir est à la démocratie ; que l'Eglise disciplinera la barbarie démocratique comme elle a discipliné toutes les autres barbaries (identiques d'ailleurs sous leurs différents noms) ; qu'elle la baptisera, qu'elle l'instituera, qu'elle l'organisera en corps politique régulier, et qu'enfin il y aura une *sainte démocratie romaine* comme il y eut un *saint empire romain*. Et peut-être alors trouvera-t-on que c'est au fond la même chose. L'Eglise, qui est toujours la même, reprend, poursuit et achève un même dessein que, seule, elle a pu concevoir et seule elle peut accomplir.

Ici, le mot *démocratie* qui, parfois, sous la plume de Veuillot, signifie surtout *les droits du peuple*, prend bien un sens politique formel. A la même heure, examinant l'organisation possible de l'Europe, il l'imagine comme une Fédération de petites républiques, gouvernées par des chefs héréditaires ou élus suivant une constitution

fixée par le Pape, et toute la famille du Christ, ainsi rassemblée sous la houlette romaine, procédant à la conquête du monde à l'Evangile.

Evidemment nous sommes en plein rêve !

Le 31 janvier 1871, après l'armistice, nouvelle déclaration déconcertante :

> Que la forme, et surtout l'essence du gouvernement français doive être républicaine, nous le croyons, nous le désirons, et nous sommes convaincu que nul autre régime n'est possible.
>
> ... Je crois à la République. En dehors de la République, il n'y a que des dictatures à peu près également corrompues et inféconde.

C'est ici pure éloquence de journaliste. L'excuse de Veuillot est que le régime tombé s'est réalisé contre l'Eglise ; qu'il n'en voit pas s'annoncer de nouveau ; qu'il écrit sous le feu des canons prussiens, et que le patriotisme exaspéré, la foi meurtrie, le rendent amer pour les choses et les hommes du jour.

Le 15 avril, nous trouvons cette phrase :

> Il y a un cri de *Vive le Roi !* et un cri de *Vive la France !* qui ne sont pas le même cri.

Il se refuse donc à identifier l'intérêt national et la solution monarchique. Peut-être même suspecte-t-il le patriotisme de certains royalistes. Cependant la république ne lui paraît pas s'im-

poser avec tant de logique irrésistible, puisqu'il dit d'elle :

Si l'on consulte son histoire, elle vécut et mourut ainsi plusieurs fois, sans avoir jamais fini de naître. Elle périt accouchant d'une dictature, fonction normale de toute république, honnête ou non !

Et ceci est la vérité même. Puis, reprenant le thème de ses méditations :

A mon avis, la question est entre Pierre, juge et pasteur universel des nations, et César, maître unique du bétail humain.

Tout cela est un peu contradictoire. Il est clair que Veuillot oscille au gré des événements. Ne cherchons pas à concilier l'inconciliable. Recueillons sans regret des vérités partielles. Résignons-nous à quelques incohérences d'un esprit qui n'a pas encore trouvé son assiette politique. Veuillot discerne très bien, d'ailleurs, que le mal est venu plutôt d'une philosophie que d'un gouvernement :

Ce n'est pas la république de 1870 qui nous a tués ; ce n'est pas non plus l'Empire, ni même le régime précédent, quoiqu'il n'y ait pas nui. Nous mourons de la Révolution, et tous plus ou moins nous avons voulu retenir ce mal dans nos veines.

*
* *

Mais, entretemps, le Comte de Chambord a pris position sur le terrain religieux, en vrai fils de France, héritier de saint Louis. Après la proclamation du dogme de l'infaillibilité et la spoliation du pape, Henri de France a écrit à Pie IX une lettre de filiale soumission et de noble respect qui arrache ce cri d'enthousiasme à Veuillot :

Il existe donc un pape et un roi ! Ce sont les deux mains dont Dieu se sert pour régénérer les gouvernements, et au besoin refaire le monde, et ces deux mains sont d'accord... Il importe fort peu que le roi soit aujourd'hui sans couronne et sans épée, comme le pape est sans territoire. Aujourd'hui comme toujours, la force irrésistible est dans le droit qui reconnaît et confesse le principe. Le besoin de vivre fait le reste.

Puis vient la lettre admirable du 13 mai qui nous dit quel roi eût été ce Bourbon mûri dans l'exil, et qui manqua sa fortune politique pour ne pas souffrir l'atténuation du principe d'autorité traditionnelle qu'il représentait :

... Au-dessus des agitations de la politique, il y a une France qui souffre, une France qui ne veut pas périr et qui ne périra pas, car lorsque Dieu soumet une nation à de pareilles épreuves, c'est qu'il a encore sur elle de grands desseins...

... Croyez-le bien, je serai appelé non seulement parce que je suis le droit, mais parce que je suis l'ordre, parce que je suis la réforme, parce que je suis le fondé de pouvoirs nécessaire pour remettre en sa

place ce qui n'y est pas, et gouverner avec la justice et les lois dans le but de réparer les maux du passé et de préparer enfin un avenir !

On se dira que j'ai la vieille épée de la France dans la main, et, dans la poitrine, ce cœur de roi et de père qui n'a pas de parti. Je ne suis point un parti et je ne veux pas revenir pour régner par un parti. Je n'ai ni injure à venger, ni ennemi à écarter, ni fortune à refaire, sauf celle de la France, et je puis choisir partout les ouvriers qui voudront s'associer loyalement à ce grand ouvrage.

Je ne ramène que la religion, la concorde et la paix ; et je ne veux exercer de dictature que celle de la clémence, parce que dans mes mains, et dans mes mains seulement, la clémence est encore la justice...

... La parole est à la France, et l'heure est à Dieu !

Publiant cette lettre, le journaliste l'accompagne d'un bref commentaire qu'il clôt sur ces mots :

Nul roi ne sera né tout à la fois plus loin et plus près du trône ; n'aura été ensemble plus donné et plus choisi.

Un peu plus tard, il déclarera nettement sa conviction que, seule, la monarchie sauvera l'ordre dans la justice :

L'avenir et la liberté n'ont plus qu'une ressource, Henri de Bourbon. En dehors de Henri de Bourbon, il n'y a que Catilina et César.

A cette heure, Veuillot est certainement légi-

timiste. Dès le 17 mai, nous avons un magistral réquisitoire contre la république dite honnête et modérée, qui

> est tout uniment la chimère du prolétariat bourgeois... à qui l'esprit révolutionnaire persuade qu'il est devenu une classe politique capable de faire elle-même ses affaires. Un roi nous semble seul propre à cette besogne urgente.

Pourquoi, s'il est si persuadé de la nécessité de la monarchie, Veuillot éprouve-t-il le besoin de dire sa sécurité intellectuelle parmi les divers régimes qui se disputent le pouvoir :

> Nous ne sommes pas de ceux qui se cherchent un roi. Nous avons notre roi depuis longtemps, le roi Christ... Jusqu'à ce qu'il nous donne un prince qui lui fasse serment et qui reçoive son sacre, tout autre roi en ce monde ne sera pour nous qu'un collecteur d'impôts. Nous ne l'aurons pas fait, nous ne le défendrons pas. Nous serons fidèles et loyaux comme on l'était dans les catacombes, et quand le gouvernement changera, nous ne pleurerons pas.

Il se hâte d'ajouter, d'ailleurs, que, à l'heure actuelle, et sachant de lui ce qu'il en sait, Henri de Bourbon lui paraît le collecteur d'impôts de beaucoup le plus acceptable.

Le 28 octobre, il reprend son attitude strictement romaine que je crois bien qu'au fond il a toujours préférée :

Notre point de vue n'est pas aux Tuileries, ni au Palais-Royal, ni à l'Hôtel de Ville de Paris, ni à Versailles, ni à Chambord ; il est au Vatican. Là, est assise la conscience chrétienne, pleine de lumière et de patience, invincible, et nous dirions volontiers inexorable dans sa patience et dans sa lumière.

Et puis, en novembre, le désenchantement reparaît :

Nous avons voulu faire une monarchie avec Louis-Philippe, une république avec Lamartine et Ledru-Rollin, un Empire avec Bonaparte, un gouvernement et surtout une France avec tout cela. Nous avons voulu ne pas désespérer tout de suite même avec les hommes du 4 Septembre. Vaine espérance !... Ils sont entrés avec leur bande dans la maison en ruines, plus chancelante après leur assaut implacable et impie, et ils ont bu, et mangé, et paradé...

Mais, avant d'écrire ces lignes, qui se concluent par l'éternel leitmotif du catholicisme seule politique féconde, auquel il revient comme invinciblement attiré, Veuillot a rédigé le projet de constitution que tout homme politique a toujours en poche. Et ce document est infiniment précieux, car nous sommes bien obligés d'y trouver condensé l'essentiel de sa théorie du gouvernement.

Sa république — car il tient toujours à ce mot — est implantée par le clergé et les restes les plus intelligents du parti monarchique.

... Henri de Bourbon est prié d'accepter la régence du peuple français, obligé de se consituer à nouveau.

... Le régent convoquera une assemblée élue par le suffrage universel.

A cette assemblée, il pourra ajouter avec égal droit de vote le nombre de membres qu'il jugera nécessaire, par lui choisis entre les citoyens français que les passions de parti auraient écartés, ou qui ne se seraient pas offerts au scrutin.

Les bases morales de la constitution sont la religion, la famille, la propriété, la liberté.

Les bases politiques seront le suffrage universel, l'hérédité de la fonction suprême, la division du territoire en grandes agglomérations territoriales correspondant aux anciennes provinces.

... L'unité nationale sera maintenue par l'hérédité de la fonction suprême, présidentielle ou royale ; par la Cour suprême de justice ; par l'assemblée générale ou États généraux ; mais plus encore par la force des choses, car le caractère même de la France se porte à l'unité, et la loi doit contenir ici plutôt que pousser.

... On est électeur à 25 ans, éligible à 30. Pour être électeur et éligible, il faut être chef de famille. Le célibataire doit payer un cens, à moins d'exemption prévue par la loi.

Le citoyen jouit de la liberté de tester. Liberté d'association religieuse et civile. L'Eglise est pleinement libre et investie de toutes les latitudes du droit commun... L'Etat ne se mêle en rien du gouvernement propre de l'Eglise...

... Les corporations ouvrières existent de droit ; elles choisissent leurs officiers, font leurs règlements et exercent la police intérieure.

... La constitution étant votée, l'assemblée priera

Henri de Bourbon d'accepter pour lui et ses descendants, en ligne directe ou par adoption, la fonction de chef suprême de la France, ou plutôt *des Francs*, en lui laissant le droit de choisir le titre de président ou celui de roi, et de se faire sacrer à Reims ou à Saint-Jean de Latran.

Elle lui laissera aussi le choix du drapeau, et il serait à souhaiter que ce ne fût ni le drapeau blanc ni le drapeau tricolore, mais pour longtemps au moins le drapeau du deuil et de l'espérance, noir avec la croix de sang.

L'avant-dernière phrase est singulière et inquiétante. Un jour, Veuillot imaginera de faire adopter par Henri V le prince impérial, filleul de Pie IX. Il verra là sans doute le moyen de réconcilier tous les partisans français de l'autorité. Idée bizarre, et dont on voit tout de suite les dangers. Le bienfait de l'hérédité n'est-il pas de préserver le trône des fantaisies du souverain ? L'adoption n'offre point les mêmes garanties, et le roi sans enfant serait trop vite le jouet de ses illusions personnelles et des ambitions antagonistes. M. de Falloux railla Veuillot sur ce projet : ce jour-là, et sur ce point, le monarchiste libéral avait raison.

Cette assemblée républicaine, proposant le pouvoir héréditaire au chef de la Maison de France, semble assez utopique. Etant une assemblée, elle demeure soumise aux passions et aux influences. Il y a beaucoup de chances pour que ses défini-

tions du droit royal s'en ressentent. Il y a peu d'espoir qu'elle abdique complètement son pouvoir entre les mains du roi qu'elle se donnera et donnera au pays. Il est infiniment plus simple, donc plus logique, de reconnaître préalablement l'autorité du souverain comme tel, et de fixer la constitution sous une présidence ainsi rendue plus effective.

Veuillot lui-même ne découvrait-il pas la nécessité de préserver les dépositaires de l'autorité des ivesses de leurs rêves en leur proposant des institutions et d'inexorables lois hors desquelles règne forcément l'ambition personnelle ou la fantaisie impuissante :

En politique, il y a peu de belles chimères, mais les aveuglements ne sont pas rares. Le plus ordinaire principe en est dans une ambition qui a mal mesuré ses forces, également incapable de mettre à profit ce que les circonstances lui ont donné et de s'en dessaisir. Où est l'homme, et un peu poussé par les circonstances, qui veut comprendre que Dieu ne l'a pas fait pour gouverner le monde ?

Jules Lemaitre vit naguère dans le texte constitutionnel ébauché le chef-d'œuvre de la sagesse politique. Peut-être ferait-il aujourd'hui quelques réserves. Cependant la constitution de Veuillot, si elle est critiquable dans l'origine qu'elle assigne à l'autorité, demeure dans toute sa

partie sociale et dans les relations qu'elle prévoit entre les divers pouvoirs admirablement respectueuse des exigences légitimes des temps et des conditions historiques de la nation.

*
* *

Mais voici que les paroles deviennent plus précises à mesure que les événements facilitent la restauration. Le 1er juin 1873, un lumineux article énumère toutes les vertus qui doivent désigner l'homme nécessaire à la France :

Il nous faut un homme qui soit la monarchie indépendante sans être la monarchie absolue ; qui soit au peuple sans être du peuple ; que le peuple reconnaisse et n'ait pas créé ; ... qui soit la monarchie tempérée, non pas la monarchie sujette ; ... un homme qui soit la monarchie militaire... mais qui ne soit pas la monarchie de camp, de bivouac et de conquète comme Napoléon Ier, ni la monarchie de caserne et de corps de garde comme Napoléon III.

La conclusion est l'appel à Henri de Bourbon, « premier gentilhomme du monde ».

On devine par quoi le prétendant légitime a conquis Veuillot : son catholicisme loyal, sa belle crànerie française, l'inéluctable confiance dans son principe qui rendra vaines toutes les tentatives de conciliation avec les parlementaires libé-

raux. Le langage prêté par le journaliste au prince est d'une rude éloquence :

J'apporte une dot ; je fais un contrat ; j'exige des garanties, et ensuite je me marie à l'Eglise, cierges allumés, et non à la Closerie des Lilas, entre deux petits verres. Mon goût me porte aux bonnes mœurs. C'est à prendre ou à laisser.

Désormais Veuillot ajoute le drapeau blanc aux choses sacrées qu'il défend et confond la cause royale avec celle de l'Eglise. Il trouve logique la volonté de Henri V n'acceptant que le drapeau de Henri IV :

S'il veut un étendard, qu'il porte le sien. A ne pas remonter plus haut, le drapeau qui fut planté sur les minarets d'Alger vaut celui qui descendit de la flèche de Strasbourg, qui tomba des forts de Paris et qui se recula de Rome.

Au surplus, il n'apporte aucun parti pris dans cette question de pavillon. Il réclame seulement pour le roi le droit de choisir lui-même ses couleurs, et s'étonne qu'on pense autrement.

Mais voici les intrigues qui s'ouvrent. La restauration du petit-fils de Charles X coalise contre elle les intérêts qu'elle dérange, et surtout les principes que le sien nie. Le Prince lui-même l'a déclaré avec une netteté souveraine :

Je ne suis pas un candidat à la royauté, mais un

principe de gouvernement... Je sais bien que j'ai des principes impopulaires ; mais ces principes sont ma force, sont ma raison d'être, et je ne puis pactiser au fond avec ce que je considère comme l'erreur, comme la cause du désarroi de la France.

Toute la politique de Veuillot s'accroche à cette idée, fondamentale à la vérité : le Comte de Chambord est l'incarnation de la monarchie chrétienne, sans alliage d'aucune sorte. Il le dira plus tard :

Ce qui donne un poids incomparable aux instructions de M. le Comte de Chambord, c'est qu'il croit en Dieu et en lui-même.

Les timidités, les indécisions d'hier, sont bien finies. Veuillot n'éprouve plus le besoin de déclarer son indifférence doctrinale aux régimes en lutte et d'expliquer son adhésion provisoire à la monarchie par de simples raisons de fait. Toutes ses forces de polémiste se coalisent pour défendre le Roi très chrétien et abattre ses adversaires en leur prouvant qu'ils ont tort :

Le premier Empire s'appelle Waterloo ; le second Empire Sedan ; la première République s'appelle Guillotine ; la dernière Pétrole ; le reste n'a même pas de nom. Il n'y a que la monarchie qui s'appelle la France, et elle n'a pour elle que le bon sens, l'honneur et la liberté.

Les graves résistances viennent des orléanistes, ayant gardé de leurs origines les complaisances révolutionnaires. Veuillot proclame avant tout une fois de plus la nécessité de la soumission préalable au chef légitime de la famille :

Louis-Philippe, qui a donné les lis en pâture à son coq et maquillé son drapeau, a abandonné la légitimité. Il n'y peut plus rentrer.

Et encore :

L'apostasie n'altère pas seulement la couleur du drapeau. Elle altère aussi la qualité du sang.

Veuillot discerne très bien la difficulté de la conversion. Il a vu tant d'oppositions se lasser ! tant d'adversaires d'un régime sevrés des menus bénéfices du pouvoir et ne s'en consolant point ! Il entend dire autour de lui que l'important pour le Prince est d'arriver au trône ; que trop d'intransigeance perdra tout... c'est-à-dire reculera l'heure de l'installation dans les places et les honneurs reconquis :

Ah ! les légitimistes ! il y a bien du déchet par là ! La Révolution a fait le tour du monde comme Satan ; mais, plus habile que lui, elle a notablement entamé la simplicité du bonhomme Job. Il s'est fatigué d'espérer et de croire et de n'être pas préfet... Peut-être fallait-il que le roi perdît une classe pour retrouver un peuple. Que pourrait-il faire de ces Hyacinthes civils qui se

vantent de dire toujours la messe, mais qui ne croient plus à Dieu !

Contemplons cette restauration de l'aristocratie de Louis-Philippe. Aristocratie des hautes herbes et de bois blanc, qui grandit en un jour, se multiplie par boutures et disparaît en une saison... Elle meurt enviée des gazons, jalouse des chênes, et les nouvelles couches sociales, irritées de son arrogance sans cesse ravivée, se lèvent pour la saccager avant l'heure.

De quel dédain magnifique il rejette la solution parlementaire et le mensonge électoral ! La constitution qu'on rève lui paraît le piège doré qui emprisonnera la monarchie, la rendra stérile en la privant de l'autorité :

Monarchie, c'est-à-dire une tête pour commander ; constitutionnelle, c'est-à-dire un lacet pour étrangler le commandement.

Il gardera toujours vivace ce mépris de l'autorité confiée à une foule, corps électoral ou assemblée. Après quelques mois de la présidence honnête de Mac-Mahon, il sera plus que jamais contre un système de gouvernement que toutes les leçons de l'expérience lui montrent mauvais :

A l'heure qui est, le parlementarisme abuse de la permission de rater. Ce Sedan est plus lamentable que l'autre. Il procède des mêmes causes : l'absence de commandement, l'indiscipline, l'incohérence, l'incapacité, l'imbécillité. Il faut un chef, il faudra un roi !

D'ailleurs le grand mal est la disette de caractères. Il y a beaucoup de talent, d'habileté, de vertus bourgeoises à la droite de l'Assemblée ; il n'y a pas, — ou presque — de volontés énergiques parce qu'il n'y a pas de principes. Et Veuillot écrit ces mots qui sont l'histoire de toutes les oppositions constitutionnelles, de tous les essais de conciliation entre des doctrines dont la seule raison d'exister est qu'elles se combattent :

Nous voudrions des hommes de principe, fermes dans leurs desseins, fussent-ils contraires à nos vues, et non pas de ces esprits mous ou seulement peints en fer, qui, au fond, cherchent toujours le plus facile qu'ils croient l'unique possible, et finissent vite par se laisser imposer le dangereux, prétendant l'éviter, et parfois même le choisir.

Veuillot n'admet pas qu'on pose des conditions au roi qu'on appelle. Le malade qui veut guérir doit s'en remettre pour les remèdes au médecin accouru à son chevet.

Quand il [*Henri V*] aura vaincu l'ennemi, alors il saura dans quelle mesure il faut l'admettre au conseil.

Et il jette cette parole, montrant à quel point son catholicisme, si ombrageux et si absolu qu'il soit, ne confond point les questions et respecte la sphère de compétence du pouvoir civil :

Le roi a le droit de dire son mot, et le dernier mot, en matière de politique, comme le pape en matière de religion !

Les princes d'Orléans ne sont point ses hommes, non pas tant à cause de leurs personnes qu'à cause du lourd passé qu'ils représentent. Bon gré mal gré, ils sont les chefs du libéralisme monarchique, et de ce libéralisme-là comme des autres, Veuillot ne veut à aucun prix. L'ancien solutionniste reparaît dans les articles où il adjure les princes de rentrer dans la tradition en rentrant dans la famille. Il voudrait qu'au lieu de prêter leurs noms aux intrigues parlementaires, ils missent leur épée au service du droit royal légitime en Europe, qu'ils aidassent par exemple Don Carlos à reconquérir son trône sur la Révolution. Cet embourgeoisement de fils de France lui semble peu noble :

Les petites vertus sont bonnes, mais il n'en faut pas trop, et il en faut d'autres !

Aussi le Septennat, solution libérale dont le principal objet est de reculer les échéances, trouve-t-il Veuillot railleur pour les ouvriers de cette combinaison :

C'était le but : faire durer la maladie pour faire durer les médecins. Ils promettent au moribond de lui faire

un gouvernement fort. Un gouvernement ! ils entendent par là des béquilles.

La personnalité du maréchal, honnête Français et bon soldat, ne le rassure pas. Il sait bien que la force du pouvoir réside davantage dans les principes dont il procède que dans l'homme qui le détient :

Que le restant de son septennat soit plein de prospérité et de gloire, comme c'est assurément son intention et son désir. Qu'il ait les champs de bataille de Bonaparte, les boutiques de Louis-Philippe, les cafés chantants de Napoléon III. Après ? Est-il maître de ne pas continuer la Révolution ? Non ! besogne de roi ! et sa naissance s'y oppose.

Veuillot tient à cette idée, juste entre toutes, de la supériorité de position du roi pour gouverner :

La stabilité, c'est la monarchie héréditaire et traditionnelle. Vous n'avez point la monarchie, vous ne pouvez donc rien promettre.

Aussi avec quelle allégresse il accueille la démarche du Comte de Paris, allant trouver à Frohsdorf le Comte de Chambord, et les paroles royales du 2 juillet 1874, proclamant la Maison de France *sincèrement, loyalement réconciliée !* Il se dit rassuré, puisque la famille est rétablie dans son intégrité. Le roi seul pourra désormais faire entendre aux conservateurs les paroles de néces-

saire union. Si Veuillot avoue toujours que la monarchie trouvera son principal obstacle dans les monarchistes, du moins le dernier prétexte d'opposition leur est enlevé, et l'acte de Frohsdorf orientera les consciences droites vers la vérité.

*
* *

On sait le reste. Le Prince lui-même a parlé des « intrigues d'une politique moins soucieuse de correspondre aux vraies aspirations de la France que d'assurer le succès de combinaisons de partis », et qui l'obligèrent « à dissiper les équivoques en brisant les liens destinés à le réduire à l'impuissance d'un souverain désarmé ».

Ce fut pour Veuillot l'avortement d'un grand rêve. Désormais, nous ne recueillerons guère plus que l'appréciation désenchantée des événements. Il enregistre le départ de l'Assemblée avec une sérénité méprisante :

Depuis longtemps elle était en train de mal finir. Elle est morte et nous sommes morts...

... Nous sommes dans ces périodes de grand orgueil et de grande pénurie où les seuls hommes de génie sont les hommes de bon sens qui vont entreprendre des choses simples, et, comme jadis, connues et oubliées.

Soit lassitude, soit désillusion, l'ancienne indifférence l'envahit. Au renouvellement de 1876, il

ne demande que deux choses aux candidats : la liberté complète de l'enseignement ; la réforme de la législation matrimoniale dans un sens catholique. Pour le reste, ils seront ce qu'ils voudront.

Les élections faites, le dégoût reprend le journaliste : « Ils sont une pâte, ou plutôt une pâtée. » C'est que la loi historique qui, en régime parlementaire, laisse toujours le dernier mot aux violents s'est vérifiée. Les conservateurs sont débordés. La nouvelle Chambre a dans son sein le personnel gouvernemental qui pendant 30 ans échafaudera sa fortune aux dépens de celle de la France. Veuillot ne s'attarde pas à répartir les responsabilités ; son triomphe serait trop facile. Mais il écrit ces lignes prophétiques :

Aujourd'hui, l'homme de l'avenir mâche sa chique à la porte d'un club qui sera rouvert demain, ou attend dans un bagne qu'on vienne briser ses chaînes, ou ceint tranquillement son sabre dans quelque obscure garnison.

Le 11 mars 1877, *l'Univers* insère les paroles du Comte de Chambord, répondant à une délégation du commerce marseillais par l'affirmation de son droit. Veuillot croit toujours que, seule, la monarchie porte le salut, et il le dit. Il reste donc attaché aux principes. On ne peut nier que la flamme s'atténue. Au surplus, la maladie

est proche, et l'ère de la politique militante est close. La dernière et suprême expression de sa pensée pourrait être cette parole, écrite au lendemain de la chute de Thiers :

La France maintenant attend que le catholicisme la relève. Il la relèvera certainement, et jusqu'à ce jour la France aura épuisé les hontes et les agonies.

* * *

Résumons-nous. La courbe politique de Veuillot est tout entière ordonnée par son catholicisme et son absolue soumission au pape. On y distingue une grande idée générale, autour de laqüelle les événements et les hommes ont fait naître des opinions particulières qui ne la détruisaient pas, mais en déduisaient des adhésions momentanées aux divers régimes subis ou espérés. On ne peut pas expliquer autrement les variations d'attitude ou les déclarations d'indifférentisme entre deux appels à la monarchie ou deux articles pour l'Empereur. A l'origine, il fut certainement persuadé que les questions politiques n'avaient d'autre importance que leurs relations avec la morale individuelle et sociale, l'Eglise par conséquent. Il lui semblait alors tout naturel d'utiliser les divers régimes dont le pays s'offrait l'expérience sans se lier à aucun. Son excuse était qu'au-

cun ne le satisfaisait complètement du point de vue religieux ; que, sous des noms différents, l'esprit révolutionnaire survivait dans les constitutions. Mais précisément sa mentalité romaine, le passionnant pour l'autorité, l'orientait vers les gouvernements protégés par des institutions fortes. La monarchie devait ainsi le rallier fatalement.

D'abord simple loyalisme constitutionnel, sa politique s'achemina vers l'adhésion totale au régime qui lui parut la condition et la garantie du salut national. L'entrée en scène du Comte de Chambord facilita la conversion finale ; celle-ci s'accomplit avec un éclat et une spontanéité qui purent sembler une volte-face. Prenons garde qu'elle eût été infiniment moins facile si beaucoup de réflexions ne l'avaient précédée. Monarchie de Juillet, république de 48, Empire, s'étaient montrées successivement impuissantes à réaliser l'ordre. La monarchie chrétienne surgissait avec le petit-fils de Henri IV, appuyant son droit sur l'autorité divine, enracinée dans le sol national par tous les siècles de gloire et de labeur, protectrice des droits du peuple. On a dit que Veuillot s'attacha à l'homme plutôt qu'au principe. Cela fut vrai certainement à l'origine. Son premier cri de *Vive le Roi* lui fut arraché par l'adhésion si filiale du prince à l'infaillibilité pontificale. Là encore, le pape jouait le grand rôle. C'était lui qui était aimé à travers le roi. Mais

Veuillot a fourni trop de magnifiques arguments d'histoire et de raison à la cause royale pour qu'on ne voie pas autre chose dans son adhésion qu'une sympathie de personne. Disons seulement que les éminentes qualités du prétendant entraînèrent sa conviction et la rendirent aussi joyeuse et aussi complète que possible. Henri V a pu dire que nul plus que Veuillot ne pénétra plus avant dans sa pensée, et il convenait que le dépositaire de la vérité politique ralliât à sa fortune — qui était celle de la France — le défenseur persévérant de la vérité religieuse.

Surtout qu'on ne crie pas à la légèreté ! L'attitude légitimiste de Veuillot concluait une expérience, et c'est ainsi que s'acquièrent toutes les convictions sérieuses : « Le vrai droit monarchique nous a vaincu en se démontrant nécessaire, » a-t-il écrit. Et encore : « Nous ne sommes pas des légitimistes éprouvés. Nous avons plutôt été éprouvés par la légitimité. » Il eut donc le mérite de se laisser enseigner par les faits et de ne pas résister à la vérité qui s'imposait à lui. Il se démontre par là très réaliste.

On peut se demander maintenant s'il aurait persévéré, encore qu'une telle question soit assez imprudente. Si, par exemple, la restauration n'ayant pu se réaliser telle que l'appelaient tous ses vœux de bon Français, il n'aurait pas cherché ailleurs des moyens pratiques de servir l'Eglise

et l'ordre social. Je pense que oui. Il faut se résigner sans doute à ne pas utiliser Veuillot comme un royaliste définitif, et, sauf erreur, nous ne pouvons pas le classer jalousement à droite sans permettre que d'autres politiques le rattachent à leur doctrine. Sa position spéciale, j'oserai dire unique dans le XIXe siècle, défendra toujours qu'on recoure à ses conseils sans dépouiller les questions politiques de tout ce qui ne les rend pas tributaires de la religion. De ce seul point de vue, d'ailleurs, il offre une source inépuisable d'arguments. Cette utilisation prudente de son œuvre est, je pense, préférable aux efforts — à mon humble avis exagérés — qu'on a faits pour le tirer complètement à droite.

Ses derniers écrits nous livrent bien quelques-unes des plus décisives raisons en faveur de la monarchie ; mais n'oublions pas quelle monarchie il rêvait, et que les partisans de l'indifférentisme politique n'ont que l'embarras du choix pour glaner des textes dans son œuvre. Il est toujours délicat de faire parler ou agir un mort. Cependant Veuillot fut l'homme du pape avant tout. On en peut conclure que le Ralliement l'aurait trouvé docile. Il se serait dit qu'après tout, si la tactique était hasardeuse, la responsabilité n'en incombait pas aux journalistes ; que ceux-ci doivent transmettre les ordres du chef et les expliquer au besoin, laissant à Dieu le soin de bénir les ini-

tiatives de son représentant terrestre et de les faire fructifier dans la mesure opportune. Mgr Lavigerie qui, sur l'ordre de Léon XIII, ouvrit la question par son toast d'Alger, n'avait-il pas en 1874 adjuré, lui aussi, le Comte de Chambord de « rétablir la royauté comme elle doit l'être, c'est-à-dire sans diminution, sans concessions parlementaires », et pour cela de revendiquer son droit par la force, accordant même le titre de martyrs du droit et de l'Eglise à ceux qui mourraient pour assurer son triomphe !

Toutefois on peut être sûr que Veuillot aurait été un rallié d'un genre bien personnel. Sa lettre au comte de Mun en 1876 [1] disait déjà comment il entendait le rôle d'un député de l'opposition. Chez lui, l'acceptation de fait n'aurait jamais obscurci le sens des réalités, et l'Etat franc-maçon n'aurait pas suscité d'adversaire plus lucide ni plus éloquent.

Quoi qu'il en soit, en politique comme en matière religieuse et sociale, il y a chez Veuillot abondance d'idées justes. Même celles qui nous

1. « Homme de bien, et bien disant, vous l'êtes ; mais l'idéal de Cicéron ne doit suffire ni à vous ni à nous. Il faut aller plus outre. Dans le discours d'un orateur en uniforme, il faut du sabre et du fourreau... L'auditoire est déconcerté quand, au lieu d'une estafilade, il emporte une bénédiction... Ne soyez pas un homme de grand mérite qui dit inutilement de bonnes choses. Dégainez, et soyez, comme saint Louis, de ces martyrs qui ne craignent pas de donner la mort. Il y a aussi des anges exterminateurs. »

semblent contradictoires s'expliquent par le point de vue qui les fit naître. S'il n'a pas toujours droit à notre adhésion, il mérite toujours notre respect, car il a toujours voulu servir Dieu et l'Eglise en servant ou en combattant l'Etat.

LES IDÉES LITTÉRAIRES

Pendant les quarante-cinq années de sa carrière militante, — autant dire toute sa vie, — Veuillot a touché toutes les questions, abordé tous les terrains de lutte. Son infatigable activité ne refusa jamais de suivre un adversaire, de quelque côté où il voulût bien l'appeler. Il n'est guère de débat où il n'ait porté la lumière et donné son avis. Serviteur d'une vérité vouée divinement à fournir à l'existence toutes ses beautés, il défendit cette vérité dans le domaine esthétique aussi bien que dans le domaine social ou politique. Il a pénétré toute la valeur d'harmonie du catholicisme ; tout ce qu'il introduit dans les arts de décence et d'ordre. Il pourrait, lui aussi, écrire son *Génie du Christianisme*, mais avec un sens religieux combien plus net, plus ferme que celui de Chateaubriand ! C'est qu'il n'a pas seulement recherché des émotions dans sa foi religieuse, mais des contraintes et des forces, condition du progrès en art comme en morale.

Veuillot est un des types les moins contestés d'autodidactes. Sorti de l'école primaire avec le bagage assez restreint de son époque, il a demandé

aux livres seuls les satisfactions de son intelligence éprise de savoir. Paul de Kock fut un de ses premiers auteurs. S'intéresser aux aventures scabreuses de *Gustave le mauvais sujet* et finir par juger Victor Hugo en maître critique, cela suppose beaucoup de réflexions et de lectures. C'est miracle que dans cette course éperdue, forcément incohérente, à travers les idées et les sentiments, il n'ait pas dévié dans les pires erreurs. Mais son robuste bon sens le préserva des illusions. Son génie, naturellement constructeur et ami de l'ordre, alla d'instinct à la régularité classique. Il s'y plut, et quand vint l'heure d'apprécier les œuvres, on eut un juge qui discernait lucidement leurs qualités et leurs défauts, et qui prenait ses arrêts dans les bons auteurs.

Car il y a un côté critique fort séduisant dans ce talent aux multiples aspects. On peut croire que si Veuillot n'avait pas été sollicité par les grandes tâches qui épuisèrent ses efforts, il se serait rendu redoutable dans le seul domaine littéraire. On l'imagine très bien titulaire de la critique dans une grande revue qu'au besoin il aurait créée. Nous aurions là une manière de Sainte-Beuve catholique, très informé de tout ce qui compose notre beauté française, plein de pittoresque ironie pour la laideur, et possesseur de cette émotion qui poétise l'abstrait et donne aux écrivains même condamnés la certitude qu'ils sont compris.

⁂

Au début, il est romantique, comme tout le monde. Nul doute que lorsqu'il allait avec l'étude Delavigne claquer pour *Hernani*, il ne fût persuadé que le progrès et la vérité se trouvassent du côté du gilet rouge de Gautier :

J'escortais Hernani le poing haut, l'œil sauvage ;
J'aurais à Lélia parlé de mariage ;
Michelet me semblait profond, Dumas joli,
Et je trouvais Delorme on ne peut plus poli

Temps héroïques où des jeunes gens chevelus traitaient Racine de polisson et Boileau de vieille perruque ! Cependant, à Rouen déjà, il se sent conquis par les classiques, et l'écrit après une audition du *Cid*. Il trace quelques silhouettes avec une précoce sûreté de main et de goût.

Savourons cet éreintement spirituel du *Solitaire*, un drame noir de d'Arlincourt joué là-bas :

Le solitaire : cheveux blancs, âme blanche, manteau toujours blanc, âme vague, caractère indéfini, domicile inexplicable ; il a le vent pour coursier et l'aspect du ciel pour nourriture ; il est partout, ainsi que le doit un bon solitaire ; il a coupé sa femme en morceaux et s'est trouvé sur le point de manger sa fille, mais il s'en est bien repenti. Lorsqu'en se promenant au clair de lune il lui arrive de penser à ces folies de jeunesse, il essuie ses pleurs avec une peau de tigre...

On a dit avec raison que c'était le personnage le plus vraisemblable du roman !

Il démêle très bien, par exemple, que le seul talent de M. Scribe est d'être insignifiant là où les autres avaient été insupportables. Ses vers de cette époque, gauches, fluides, corrects comme de l'honnête prose, révèlent l'imitation de Lamartine plutôt que de Hugo. Encore quelques années, le temps de mûrir son jugement et de discipliner son imagination, et nous goûterons des pages critiques de la meilleure veine.

Là encore nous sommes contraints de parler catholicisme. Quand il juge une œuvre d'art ou un livre, Veuillot procède du même point de vue que lorsqu'il apprécie une doctrine sociale ou un fait politique. Il faut qu'il sache dans quelle mesure l'impression esthétique sert la foi. Il exige au moins que les deux choses ne soient point contradictoires.

Il connaît l'influence des idées sur la vie morale :

Il y a de certaines habitudes de pensée qui créent dans les âmes un besoin d'ignominie.

Et les sacrifices qu'elles exigent quand elles sont justes :

Les idées ne succombent que dans la fuite. Périr pour elles, voilà le moyen de les sauver.

Il a toujours, d'ailleurs, revendiqué la noble indépendance de la pensée. Il n'a pas d'hypocrite modestie et sait que la force brutale reste finalement soumise à l'intelligence :

Je connais ta force et je ne la conteste pas. Tu parles tous les jours à 100.000 idiots qui n'entendent que ta voix et qui n'en veulent écouter aucune autre. Donc tu peux m'écraser, imbécile! Triomphe et sois vainqueur, ô bœuf ! Tu pèses un millier et tu portes au front deux cornes. C'est trop contre ma fronde. Seulement écoute ceci : tu m'écraseras, mais je suis un homme, et j'aurai dit quelques paroles que tes beuglements n'empêcheront pas d'arriver à l'oreille de ceux qui sont hommes comme moi. Ces paroles leur apprendront à te ramener à l'étable et au labour.

Les grandes âmes lui apparaissent ainsi comme les sanctuaires où s'abrite un idéal :

On élève en son âme un autel à l'innocence et à la vérité honnies. Nous le portons à travers cette foule pour nous adoucir le dégoût d'y vivre et nous préserver de tomber à son niveau...

N'oublions pas non plus que Veuillot s'est interdit de faire de la littérature en simple dilettante. Et ce sacrifice ne fut pas un des moindres qu'il consentit à l'Eglise. Il ne fit œuvre de critique que par occasion, assez cependant pour qu'on regrette qu'il n'en ait pas usé davantage. Mais cela nous force à limiter le champ des opi-

nions que nous lui demanderons. Le littérateur s'évadait du polémiste. Sauf deux ou trois, ses meilleures pièces de vers sont des satires : « petits couteaux pour desserrer les huîtres, » disait-il. Quand il critique, on sent qu'il obéit à un penchant irrésistible. Dans ses livres de satire sociale les plus âpres, *les Libres Penseurs*, *les Odeurs de Paris*, des chapitres entiers sont consacrés à un écrivain ou à un livre. Ses récits de voyage, ses fantaisies, offrent à chaque instant de ces digressions suggérées par un nom rencontré, une ville traversée. Ses pages les plus éloquentes sur Rousseau furent écrites en visitant Genève.

Veuillot ne trouvait pas seulement l'irréligion néfaste au point de vue social ou moral ; il la jugeait laide, et il faut avouer que la Providence le servait magnifiquement en lui opposant des journalistes comme Havin et Guéroult. Contre ceux-ci, il n'avait pas que des arguments d'histoire ou de logique. Il les dominait de toute sa valeur d'écrivain qui était grande. Monselet dit quelque part qu'il eut toujours pour lui le pape et la grammaire. S'il est infiniment précieux d'avoir le pape avec soi quand on contredit Mgr Dupanloup, il est non moins utile de bien connaître sa langue quand on bataille contre le *Siècle*, et qu'on accuse sa politique d'être aussi mauvaise que son style.

Cependant un journaliste n'est pas un littéra-

teur de métier. Veuillot n'eut pas toujours le loisir de mûrir ses jugements. Ceux-ci déconcertent parfois par leur âpreté sommaire. Veuillot manque de nuances ; il aime les vues générales ramassées en quelques lignes. Il traite les écrivains ainsi que des maitres d'erreur ou de vérité, et donc les condamne ou les approuve en bloc. Il dira par exemple de Rabelais et de Montaigne qu'ils sont « deux grands ramassis d'ordures », on devine pour quelles raisons, mais cet arrêt est un peu trop bref.

A condition de ne pas exagérer, et de ne pas voir un jugement dans toutes les boutades spirituelles ou cinglantes qui émaillent la *Correspondance* ou les *Mélanges*, je ne pense pas cependant qu'il se soit jamais trompé sur la valeur essentielle d'une œuvre ou d'un homme étudié de loisir.

*
* *

Faisons le tour de ses admirations ou de ses haines. Le XVIIe siècle l'a pris d'abord, avec son amour passionné de l'ordre, sa belle santé intellectuelle et morale, l'équilibre des qualités françaises, son catholicisme robuste. Ce sont des charmes sérieux ; un peu de maturité est nécessaire pour les goûter. Veuillot, se fiant à sa propre expérience, ne pense pas qu'on aime vraiment les

classiques avant vingt-cinq ans. Bossuet l'émerveille avec son lucide génie sollicité par toutes les grandes pensées et qui élevait à sa hauteur tous les sujets qu'il traitait. Il s'attarde cependant avec plus de complaisance sur Bourdaloue. Je le soupçonne de prédilection pour la rude manière du Jésuite, « frappant comme un sourd » et tonnant contre l'adultère devant Louis XIV et Mme de Montespan.

Il n'a pas aimé Molière, et c'est dommage, car ils étaient de la même veine. Mais il y avait *Tartufe*. Il faut lire, dans *les Libres Penseurs*, l'évolution de ce type suivi à travers l'histoire et retrouvé vers 1860 « démocrate autoritaire, catholique sincère mais indépendant ». Avant Brunetière, Veuillot a percé l'irréligion qui faisait le fond du caractère de notre illustre comique.

Il adore Mme de Sévigné, « à cause de son perpétuel épanouissement d'honnête joie ». Il l'appelle sa « grande et chère marquise » et lui passe tout. La Bruyère le séduit par ses qualités de satiriste observateur. C'est à lui qu'on pense en lisant certains portraits burinés dans *les Libres Penseurs* : Me Aspic, l'avocat calomniateur ; M. Sus, l'usinier sensuel et cupide. Veuillot a même pastiché fort agréablement son modèle dans certains comptes rendus de séance parlementaire, et mon Dieu ! le La Bruyère de Veuillot est parfois difficile à démêler d'avec le vrai. De

Corneille, il préfère *le Cid*, la tragédie de la belle jeunesse vaillante, et de Racine *Phèdre*, cette lutte douloureuse d'une âme asservie à la fatalité de la passion. Il découvre dans nos grands tragiques un sens de l'humanité beaucoup plus exact que chez Shakespeare, dont il admire la force d'évocation, mais qui lui offre une conception trop brutale, trop matérialiste de la vie.

Saint-Simon l'intéresse par ses parties de polémiste acerbe, mais il s'en défie :

Les *Mémoires* sont un beau pays, et plantureux à merveille ; mais il y a des fondrières et des bêtes venimeuses, et je n'aime pas à me promener en compagnie de ce duc enragé.

*
* *

On pense bien que le XVIIIe siècle ne fut pas le sien. Il mesure quelle déviation ses philosophes ont infligée à l'esprit national, et que l'erreur politique de 89 aussi bien que l'orgie sanglante de 92 avaient leurs origines dans les salons sceptiques où l'on causait bien, mais où l'on pensait mal. Veuillot lui reproche son irréligion et son immoralité. Sur les grands pontifes du temps, ses jugements sont durs. S'il consent à reconnaître l'esprit de Voltaire, « presque toujours embarrassé d'un fonds de bon sens même lorsqu'il délire », il ne lui pardonne pas son influence destructrice :

Rien n'est resté debout dans l'œuvre si étendue de cet homme absolument méchant qui, grâce à l'ignominie particulière de son siècle, avec le même rire sale, pendant soixante ans, put insulter à tout l'honneur du genre humain.

Et il raille copieusement *la Henriade* dans une satire en vers qui est un bon morceau de critique.

Quant à Rousseau, Veuillot le rejette avec une âpreté sans merci :

Rousseau, c'est ma bête. Tous mes instincts se pièlent contre lui. Il me répugne dans sa raison, dans ses sentiments, dans ses agréments. Quand il est dans le vrai, j'attends avec impatience qu'il en sorte.

Mais il s'incline devant Gilbert mourant à l'hôpital et rimant ces *Adieux à la vie* où Sainte-Beuve résumait tout le lyrisme du siècle :

Noble vaincu, cœur mâle, cœur sacré, seul de tout ce siècle odieux, ton grabat devient auguste entre la pourpre de Bernis et les broderies de Voltaire.

*
* *

Sur les écrivains du XIXe siècle, on comprendra que ses jugements soient plus prolixes. Il les voyait œuvrer à ses côtés. Leur vie publique, quand ils se lançaient dans la politique, lui appartenait. (C'est une tendance assez générale aux

hommes de lettres de se croire des hommes d'État.) Je crois bien d'ailleurs qu'*a priori* il était décidé à ne point trouver bonne la politique d'un poète, l'art étant pour lui « quelque chose de haut, et à certains égards de divin, qui veut un homme tout entier ».

Comme il ne briguait point les succès académiques, il pouvait s'offrir le luxe d'être sincère, et de rire à la face des faux dieux du jour quand leur gloire lui paraissait usurpée.

Il proportionnait d'ailleurs admirablement ses coups. Toutes les formes de style se rencontrent dans ses polémiques littéraires, depuis la grande éloquence indignée jusqu'au persiflage élégant que Lemaitre trouvait supérieur à celui des *Provinciales*. Il a toujours cru à l'utilité morale et sociale du sifflet :

Il faut siffler, c'est le remède. Le sifflet est le courant d'air pur qui déchire les nuages dont le trissotinisme obscurcit perpétuellement l'intelligence et souvent jusqu'à la conscience du public. Frappez sur l'outre bien gonflée, elle résiste ; le marteau ne produit pas même un vain bruit ; percez-la d'une épingle, et fût-elle grosse à cacher des montagnes, en un rien de temps ce sera fait. On dit à présent que le ridicule en France ne tue pas. Cela dépend de la manière de s'en servir, et des choses que l'on veut tuer. Cette arme légère ne se laisse pas manier à toutes mains ni à tout propos. L'épingle s'émousse contre le granit ; mais pour l'outre, elle la dégonfle.

Il sait que les amours-propres littéraires sont les plus chatouilleux ; que beaucoup de grandes cruautés et d'illustres haines s'expliquent par des vanités froissées :

Ce qui est féroce et implacable sur la terre... c'est le sophiste ou l'histrion qui n'a pu obtenir du monde le degré de gloire auquel son orgueil aspire. Voilà celui qu'aucune pitié n'émeut et qui voudrait que l'humanité n'ait qu'une gorge pour y étouffer d'un coup tous les sifflets. L'esprit de secte lui-même, tant qu'il ne s'est pas inçarné dans un histrion ou dans un homme de lettres, conserve quelque chose d'humain. Néron, Marat, Robespierre, Collot d'Herbois, Saint-Just, artistes et gens de lettres sifflés.

Parmi les tout premiers aimés, nous trouvons Bonald et de Maistre, de Maistre surtout. Il y avait des affinités morales et intellectuelles entre ces deux esprits devenus frères dans l'amour passionné de Rome. Le visionnaire lucide des *Considérations sur la France*, le théoricien avant l'heure de l'infaillibilité pontificale, l'adversaire prodigieusement érudit du philosophisme encyclopédique, est par excellence l'homme de Veuillot. Il voit en lui l'auteur du *Génie du Christianisme* à bien plus juste titre que Chateaubriand.

Celui-ci ne lui plaît point. Il démêle ce qu'il y a de factice et de sensuel dans ce génie tourmenté. Il constate que notre harmonieuse sensibilité latine s'est déviée dans les rêveries de ce senti-

mental, et que le pair de France, monarchiste d'idées, républicain de conduite, fait petite figure de politique. Qui ne connaît les lignes sévères de *Çà et là :*

Chateaubriand, c'est presque l'homme de pose, l'homme de phrase toujours affairé de sa pose et de sa phrase, qui pose pour phraser, qui phrase pour poser, qu'on ne voit jamais sans pose, qui ne parle jamais sans phrase... Chateaubriand a pris dans son tombeau une dernière pose; il a fait de ce tombeau une dernière phrase, une phrase qui se pût entendre au milieu de la mer, une pose qui se pût voir encore dans la brume et dans la postérité. Mais ce calcul sera trompé... Chateaubriand a péri tout entier. Sa gloire, placée en viager, est venue s'éteindre dans cette mer dont il a voulu subordonner le murmure pour le transformer en applaudissement éternel.

Déjà Sainte-Beuve avait raillé l'insuffisance apologétique d'un converti qu'il accusait de ne chercher guère que des impressions dans sa foi.

Nos doctrinaires antirévolutionnaires contemporains se sont rencontrés avec Veuillot dans cette défiance à l'égard de l'écrivain qu'on appela le sachem du romantisme. Avant que Lemaitre fit son cours célèbre, Maurras avait dénoncé l'« amateur de tombeaux », et le caractère funèbre — et donc dissolvant — de son génie.

A la fin de sa vie cependant Veuillot réforma son premier jugement. La vieillesse l'inclinait à l'indulgence. Il écrira en 1875 :

Chateaubriand ne fut qu'homme de lettres, pas autre chose, c'est vrai, mais il fut le plus fier, le plus coloré, le plus ample, le plus retentissant... Au milieu de la foule des célébrités plus ou moins illuminées ou plus ou moins éphémères qu'il a traversées pendant un demi-siècle, il ne cessa de porter un rayon particulier, le rayon de l'homme qui a entrevu Dieu et l'Eglise et qui s'en souvient... Il était un créateur d'émotions puissantes, et par la grâce de Dieu fécondes ; plus fécondes pour ceux qui les recevaient que pour lui-même... Cependant ce catholique honoraire n'oublie pas le chemin du temple qu'il avait aidé à reconstruire et dont il avait sonné la cloche d'une main vigoureuse et généreuse...

Le même souci de beauté saine hérisse Veuillot contre Byron. « Le génie byronien me semble, au fond, un peu bête. » Il n'a pas compris l'artiste de douleur mourant à Missolonghi après avoir promené sa peine sur les océans et dans les ruines. Il a vu en lui un athée aigri par une infirmité et qui a fait littérature de chagrins dans lesquels un chrétien aurait tout juste trouvé une occasion de mérite et d'expiation. De ce point de vue, il a raison, comme toujours.

Henri Heine, maître chanteur et poète sceptique, lui fait l'effet d'un Voltaire au petit pied. Il le déteste donc cordialement. « Il faut un acte de foi pour croire que Heine avait une âme. » Comment pouvait-il trouver du talent au malheureux qui, sollicité de se convertir à l'heure de la

mort, répondait qu'il ne voulait pas de la « religion d'un pendu » !

⁂

Le voici devant les grands noms poétiques du siècle : Victor Hugo, Lamartine, Musset. Du premier, il a beaucoup écrit : il le rencontrait sur plusieurs terrains où le beau rôle n'était pas à Olympio. Il est toujours dangereux d'avoir dans son passé de quoi condamner son présent. Ce présent, chez Hugo, était toujours imprécis. Ayant chanté l'Eglise et Louis XVI, sa Muse coiffait le bonnet rouge et disait leur fait aux papes et aux rois. Veuillot, s'il jugeait les rois en toute liberté, ne les dénigrait jamais, et ne souffrait point qu'on insultât le pape. D'autre part, la politique de Hugo était assez fausse pour justifier les critiques du journaliste. Il y eut de belles querelles d'où la gloire du poète visant à l'éloquence sortit égratignée. On sait comment Hugo se vengea bassement de l'adversaire coupable de ne pas goûter ses incohérences de tribune. On connaît les vers des *Châtiments*, après que le coup d'Etat du 2 décembre fût devenu une affaire personnelle entre M. Hugo et M. Bonaparte. Veuillot resta digne dans la riposte :

Il m'a beaucoup insulté. Je m'interroge. Je sens ma conscience aussi peu gênée aujourd'hui par le souvenir

de ses brutalités que le ressentiment en a été léger lorsque je les ai lues.. Dans mon humble condition de journaliste, je l'ai combattu ; j'ai défendu mes opinions contre ses opinions, mes croyances contre ses incrédulités. J'ai pu aiguiser la défense ; j'ai pu, il y prêtait, rire de ses emphases, je ne l'ai jamais calomnié ni diffamé. Et si nous venons à nous rencontrer un jour devant un honnête homme qui aura lu mes pauvres articles et ses illustres vers, ce n'est pas moi qui rougirai !

Du point de vue strictement littéraire, Veuillot ne fut pas le Zoïle hargneux qu'on croit trop facilement. Il rendait hommage à Hugo pour ce qu'il avait d'unique : l'imagination débordante, le lyrisme si pur et si noble des premières œuvres, la prodigieuse faculté d'évocation. Il le railla sans pitié pour ses défauts qui étaient grands : sa pauvreté philosophique, sa course à l'énorme, l'immoralité de quelques-unes de ses pièces. Au hasard des articles, Veuillot décocha à Hugo des flèches que le poète ne put jamais secouer :

M. Hugo se sépare de ses opinions, de ses amis, jamais de ses antithèses. — C'est Jocrisse à Pathmos. — M. Hugo qui est parfois à lui seul Balaam et sa monture.

Et les jolis versiculets des *Couleuvres* sur les polissonneries des *Chansons des rues et des bois* :

Comme la bouche en cœur va bien
Quand les dents manquent à la bouche !

. . . .
Tu fus jadis beau capitan
Et tes poulets faisaient blessure,
Mais où sont les neiges d'antan ?
Cidalise te dit : « Va-t'en
Au fossoyeur donner mesure ! »

Mais voici les louanges équitables :

C'est une composition comme le métal des cloches, formé de matières dures, brillantes et sonores d'inégale valeur. Du cuivre, de l'argent, de l'étain. Mais la fusion, lorsqu'elle réussit, en fait un tout plus précieux que l'or.

Et enfin ces mots de 1870 :

Il prend l'énigme. Il va au sphynx ; il l'interroge parmi les débris de ceux qui furent dévorés. Il a été vaincu... Il est plus vaincu que d'autres parce qu'il pouvait mieux vaincre. Les ossements qu'il a laissés sont d'un géant.

En somme, le grand reproche de Veuillot contre Hugo est de n'avoir pas consacré à Dieu un génie que Dieu avait fait royal. Un chapitre des *Odeurs de Paris* résume merveilleusement les rayons et les ombres d'une gloire que d'excellents esprits jugent encombrante pour notre XIXe siècle poétique.

Lamartine est plus épargné. Il avait beaucoup moins péché que son illustre confrère contre les hommes et les institutions autour desquels Veuillot

montait une garde jalouse. Son âme était plus noblement humaine, et on pouvait lui pardonner quelques mauvais livres et beaucoup de chimères politiques en considération de sa bonne volonté. Il a fourni à Veuillot sans doute son meilleur article de critique littéraire. Le morceau est sévère. Il occupe 25 pages des *Mélanges* de 1849, et fut écrit à propos de *Raphaël*, l'épisode des *Confidences* qui fit tant soupirer nos grand'-mères. On voit là tout ce qu'il y avait de goût sûr, de pénétration psychologique dans Veuillot, et quel juge averti des hommes et des œuvres il nous eût donné s'il avait eu le loisir de méditer sur eux la plume à la main. Chose curieuse : Veuillot se retrouve ici avec Proudhon pour condamner au nom de la morale et du bon sens le roman lamartinien, les personnages qu'il utilise, les sentiments qu'il exalte. Et cette rencontre du sociologue révolutionnaire et du polémiste catholique nous ouvre d'intéressants horizons sur la complexité des esprits, capables d'offrir de pareilles alliances te permettant de renforcer chaque opinion par celle de l'adversaire :

Veuillot n'a point pardonné à Lamartine certaines défaillances de jugement : ses flagorneries à l'égard de Béranger, son utilisation un peu indiscrète de ses déboires financiers pour solliciter l'attention, et la commercialisation finale de sa Muse. Il se faisait une trop haute idée de la

poésie pour l'humilier jusqu'à n'être plus qu'un moyen d'existence. Il cite un jour avec ferveur les admirables vers du poète sur sa Muse :

J'ai gardé ses beaux pieds des atteintes trop rudes
Dont la terre a blessé leur chaste nudité.
J'ai couronné son front d'étoiles immortelles ;
J'ai parfumé mon cœur pour lui faire un séjour.
Et je n'ai rien laissé s'abriter sous ses ailes
Que la prière et que l'amour.

Puis il s'écrie :

C'est l'homme qui a fait ces beaux vers, c'est lui qui demande qu'on élève un monument national aux chansons de Béranger ! Ah ! ce n'est rien ou c'est un redoutable malheur d'avoir reçu de Dieu le génie, si l'on ne sait pas lui demander encore d'écarter la gloire et de faire aimer le mépris ou les injures de ceux qui la dispensent en ce monde !

Et quel obscur regret dans cette phrase de l'article funèbre :

Cet homme, créé pour être grand, a douté de tout, excepté de lui-même, et sa vie apparaît comme un gaspillage immense. Il n'y a de beau dans son œuvre que des fragments !

En outre — car là encore il y avait deux attitudes à apprécier — Veuillot a silhouetté très finement le chef de gouvernement que désirait être Lamartine. Celui-ci ne croyait pas si bien dire lorsque, élu député, il déclarait en souriant qu'il « siégerait au plafond ».

Depuis longtemps M. de Lamartine s'est laissé engager par des succès menteurs dans une voie où il peut toujours trouver de belles phrases, mais où il ne peut plus rencontrer le bon sens !

On ne peut juger plus exactement ce rêveur harmonieux, improvisant sa politique comme sa poésie, connaissant parfois des instants héroïques parce qu'il avait le cœur naturellement noble, mais rejeté dans la coulisse par les ambitions plus précises et plus audacieuses de Napoléon qui, pour la seconde fois, perçait sous Bonaparte. Son père, qui devait le bien connaître, avait déjà dit de son enfant de génie : « Ce pauvre Alphonse, il tourne toujours, même quand il n'y a pas de vent ! »

Musset a peu retenu Veuillot. Celui-ci ne voit guère en lui qu'un oiseau gaulois, le chanteur d'une certaine société identifiée dans son puéril et sceptique *Fantasio*.

L'oiseau jamais n'est sorti de sa cage, encore qu'il s'y soit fort ennuyé à chanter sa chanson. Jamais il n'a essayé d'un coup d'aile contre le fil qui le tenait ignominieusement captif.

Et ceci est trop sévère pour celui qui fut peut-être le plus sincère des poètes du XIX[e] siècle et laissa dans notre littérature quelques-uns des plus beaux cris de douleur sortis d'un cœur souffrant. Veuillot a cependant deviné un jour

l'âme de l'Enfant du siècle, et s'est ému au spectacle poignant de ce génie mal servi par sa volonté, mais qui se débattait dans son avilissement :

Quelquefois Musset poussait un cri sublime. L'âme se réveillait un instant, étendait son aile brisée mais immense, versait une larme, jetait un rayon, et de pures étoiles venaient luire encore à ce front souillé.

... Musset ne fut qu'un pauvre enfant qui trébucha et se brisa au sortir d'un premier festin moins ivre qu'empoisonné.

*
* *

Veuillot n'a guère aimé les romans, quoiqu'il en ait commis quelques-uns. Une lettre à Barbey d'Aurevilly nous livre sa pensée là-dessus. Il ne croyait pas qu'on pût utiliser sans quelque danger religieux ou moral cette forme littéraire :

La condition redoutable du roman... est de peindre le vice et de lui laisser son éloquence... Il faut le peindre éloquent, puisqu'il est éloquent. Ainsi le veut la vérité, ainsi l'art l'exige. Mais, honnête homme, y avez-vous pensé ? L'éloquence, la séduction, le prestige du vice, sont assurés de la complicité du lecteur...

Nous savons ce qu'il a dit d'Eugène Sue, écrivain aux gages d'une coterie voulant qu'on salît l'Eglise afin de mieux l'entraver dans sa mission morale et spirituelle. George Sand lui

demeure digne de quelque pitié, encore qu'il aperçoive les conclusions anarchistes de ses livres. Il écrit :

Il y a dans ce récit bien des pages qui commencent à sentir bien fort le rance. George vieillit Cependant, c'est toujours George, et l'histoire commencée, je suis allé jusqu'au bout.

Après avoir lu *Lélia*, il déclare : « *Lélia* vous donne la plainte d'une âme qui ne peut pas assez s'engloutir dans la fange, et qui gémit de surnager toujours ! » Et encore :

Quand par hasard George Sand oublie cette rage de banni qui l'irrite ordinairement contre la société, il sait encore former avec art des bouquets de fleurs pures, cueillies dans les parties saines du cœur !

Il n'aime pas du tout Octave Feuillet, « ce beau coiffeur..., un des plus grands cuistres qui soit sous la calotte des cieux ». Il réserve un de ses articles les plus sévères pour Dickens qu'il rejette en bloc, et j'ai peur que ce soit à cause des misères de sa vie privée. Il faut d'ailleurs nous restreindre dans cette chasse aux textes. Nous y pourrions trouver quelques morceaux de cinglante satire qui firent parfois hurler les victimes. Rappelons-nous le récit de l'écrasement de Victor Hugo par Baroche, à la Chambre des pairs :

Un jour, sous la tribune législative, devant mille témoins, M. Hugo connut qu'un homme remuait dans ce bourgeois, que cet homme avait un bras et un poing au bout du bras... Véritablement ce fut une manière d'assassinat... à coups de battoir... Baroche trempait, tordait, battait, retrempait, retordait, reprenait le battoir, sonore et impitoyable. Pas un coup à côté ; à chaque coup la victime changeait de forme. Imaginez je ne sais quoi de tordu, d'épandu, d'éperdu et de jaune ; c'était Olympio trempé, tripoté, roulé, battu, aminci sous le battoir. Et Baroche recommençait, mouillait, frottait, tordait, tapait. On croyait entendre craquer les os, on frissonnait, on avait une tentation de crier grâce, et quand il semblait que ce fût fini, il fallait se retenir pour ne point crier : Encore. Mais Baroche ne finissait pas.

Veuillot a souvent mis en pareil état ceux qu'il jugeait bon de tuer littérairement. Glanons seulement pour notre plaisir quelques traits dont il a silhouettés — et terriblement — les écrivains rencontrés :

Sur Taine :

M. Taine a de l'esprit, et même il en aurait beaucoup s'il n'en avait pas tant.

Et encore :

Les libres penseurs comme M. Taine n'ont pas la faculté de croire tout ce qu'ils disent ni la permission de dire tout ce qu'ils croient.

Sur Berryer, mort chrétiennement :

Il avait bien fini. C'est un bon argument en faveur de tout homme, sans dire pour cela que tout est bien qui finit bien.

Sur l'oraison funèbre de Lamoricière par Mgr Dupanloup qui y avait mis quelques-unes de ses chères illusions libérales :

Lamoricière étant mort, qui pourra pardonner à Mgr Dupanloup cette oraison funèbre ?

Sur Edmond About dont la *Question romaine* venait de calomnier la papauté afin de préparer l'opinion à la spoliation de Rome :

Représentez-vous un Almanzor de la nouveauté, s'élançant des mains du coiffeur luisant et parfumé, pour éblouir un bal bourgeois et tout ravager dans un souper de demi-monde. Il est très bien là. Plus haut, ses cosmétiques répandent la migraine, et il n'a que des grâces de banlieue. Assurément M. About écrit mieux que M. Paul de Kock, mais il n'a pas sa fraîcheur ; et il est plus piquant que M. Scribe, mais il n'a pas son invention.

Sur Baudelaire :

Pour être étrange, il a usé une force qui aurait pu lui permettre de devenir original.

Sur M. de Jouy, reçu par M. Empis à l'Académie :

M. de Jouy est né pour traîner un sabre ou pour diriger des hypothèques.

A propos du *Chatterton* de Vigny :

On fait de la gloire avec cela, comme on fait de la musique avec du cuivre, des peaux d'âne, du crin et de la corde, matières viles.

Mais ce sont là des boutades plutôt que des idées, suffisamment expressives néanmoins pour qu'on y voie un reflet du goût littéraire de Veuillot. Et ce goût était sûr. Je ne crois pas qu'une seule des gloires qu'il a touchées garde pour la postérité beaucoup plus de titres qu'il ne lui en a laissés. Soit qu'il rende hommage à l'esprit d'analyse de Sainte-Beuve, soit qu'il constate le robuste bon sens de Sarcey, qui lui rendait d'ailleurs son estime, ou qu'il affirme le génie de ce grand méconnu d'Ernest Hello, il a le sens littéraire presque aussi averti que le sens religieux, et ce n'est pas peu dire.

*
* *

Il avait l'amour délicat de la langue dont il possédait toutes les finesses :

C'est une belle et noble langue le français. On ne sait pas le français, on ne le parle pas, on ne l'écrit pas, sans savoir quantité d'autres choses qui font ce qu'on appelait jadis l'honnête homme. Le français porte mal

le mensonge. Pour parler français, il faut avoir dans l'âme un fond de noblesse et de sincérité... Le beau français, le grand français n'est à la main que des honnêtes gens.

Une de ses fantaisies coutumières quand il bataille est d'éplucher la prose de ses contradicteurs, et peut-être se montre-t-il trop pointilleux à ce jeu-là. Mais nous avons ici l'explication de ses sévérités à l'égard des novateurs confondant l'outrance avec l'originalité.

Un jour même, ce sens inné de la perfection du style lui donnera l'occasion d'une de ses bonnes pages de polémique. Lors de la lutte contre l'Université, qui demeure un des grands honneurs de sa vie, on s'est avisé de constater la valeur de l'enseignement littéraire donné dans les collèges religieux. Veuillot relève le gant, et joue à un certain M. Etienne, professeur au lycée de Versailles, le bon tour de corriger son discours de distribution des prix. Il en relève les fautes de goût, les erreurs de syntaxe, avec une minutie qu'envieraient les meilleurs maîtres de grammaire. Puis il passe au latin, et cette fois c'est M. Auguste Nisard dont la harangue, très vaguement cicéronienne, a les honneurs d'une exécution magistrale. Ces deux articles sont caractéristiques du sens littéraire si admirablement nuancé de Veuillot. Il avouait d'ailleurs ingénument que sa connaissance superficielle du latin ne lui aurait

point permis la joie de siffler M. Nisard. Un ami avait dépouillé le texte pour lui. Mais le commentaire était bien le sien, et cette victoire sur le pédantisme universitaire n'était pas négligeable dans un débat où l'âme des petits Français était en jeu.

Son respect des classiques n'allait point jusqu'au fétichisme. L'étiquette couvrait parfois de piètres marchandises. Il s'amuse copieusement de ces poètes corrects et sans âme, pasticheurs de l'abbé Delille, fleurissant vers 1820 : « ces pompiers du Parnasse », ainsi qu'il les appelle. Il fait peu de cas de Ponsard, auquel se sont raccrochés les classiques, effrayés des audaces dramatiques de Hugo et de Dumas :

l'Apollon au poil ras
Qui se nomme Ponsard, dont la verve ennemie
Fit mourir de pléthore ensemble et d'anémie
La muse théâtrale inféconde en ses draps.

Et *Lucrèce !* cette pauvre *Lucrèce !* qui « se croit classique et cornélienne » !

Il ne goûte pas l'art impassible. Il veut que l'écrivain mette son cœur dans son œuvre. Sa défiance à l'égard des parnassiens procède de cette conception enthousiaste de la poésie. Recueillons son jugement sur cette forme d'art :

L'effet invariable est une sensation de rêve lourd et décousu. On voit et on entend des choses dont on ne

se rend pas compte ; d'immenses ombres farouches qui s'allongent dans de fausses ténèbres et dans une fausse lumière, escortées d'immenses bruits confus... On ne se rappelle pas une figure, on n'a pas retenu un seul vers. Cependant que de figures gigantesques, et que de vers bien faits, sonores, souples, flamboyants, niellés comme le meilleur acier de Damas, et capables de trancher des rochers. Seulement ils n'entrent pas dans le cœur. Millevoye a mieux réussi avec son pauvre fer-blanc.

On n'a jamais mieux indiqué, je crois, la sensation de somptuosité verbale et de néant morne que laisse la lecture de certaines pièces de Leconte de Lisle, le dieu de l'Ecole. Veuillot a d'ailleurs consacré à celui-ci un jugement pittoresque qui le résume assez fidèlement :

Les ingrédients de M. Leconte de Lisle ne sont pas plus variés que sa pensée : du fer, de l'or, de l'airain, du jaune, de l'indigo, de l'écarlate, des clapotements, des renâclements, des râlements et des cheveux qui crépitent dans l'ombre horriblement, il ne sort guère de ces musiques... Perpétuel effort d'Icare dont les ailes se détraquent, et qui retombe... assis.

Il y a sans doute autre chose, mais il y a bien tout cela dans les *Poèmes barbares* ou les *Poèmes tragiques*.

Veuillot a le goût robuste pour la poésie saine et bien portante. Les élégiaques ne lui plaisent qu'à condition d'avoir quelque chose à dire. Le

romantisme, quêtant la sympathie et l'admiration pour les déchéances sociales, faisant du poète un dieu méconnu par la foule, et vouant le génie fatalement à la misère, l'irrite. De ce point de vue Chatterton lui paraît un esprit faible et un vilain drôle. Quant à la nuée de rêveurs rimaillant leurs misères physiques et leurs désespoirs d'amour, il les fouaille ferme :

Je dirai aux poétereaux pantelants, jeûnants et mourants qu'ils me font rire. S'ils ont faim, cela les corrigera de rimer ; quant aux poitrinaires, qu'ils boivent du lait d'ânesse. Tout poète qui meurt de la poitrine n'est que malade ; tout poète qui meurt de faim, s'il chante uniquement pour chanter, n'a que sa rétribution.

Il affectionne les talents que n'a pas déviés la fièvre des grandes villes. On connaît son amusante comparaison des navets :

Freneuse et le pays de Boynes en Gâtinais produisent des navets excellents. Ils sont petits, jaunes, secs, durs, de peu de mine, mais d'une chair saine et d'un goût exquis. A Paris, il s'en fait d'autres. A force d'engrais hideux, un jardinage homicide souffle et gonfle ces navets blanchâtres et fades qui gâtent les potages et déshonorent le vrai navet. Paris produit beaucoup d'écrivains que je compare à ces navets.

On devine après cela de quel fouet il eût cinglé les bizarreries symbolistes et les programmes fous que vit éclore le XIXe siècle à son crépuscule.

Le même amour de l'ordre et de la vérité hérisse Veuillot contre les femmes auteurs. Il n'aime guère qu'une femme écrive. S'affiche-t-elle libre penseuse? elle lui paraît alors un véritable monstre, même lorsqu'elle se tait :

Je vous prie, détestons ces hybrides, et de la quenouille sainte que leur main délaisse, frottons-leur les épaules à les casser.

Si, par surcroît, elle est immorale, — et l'un ne va guère sans l'autre, — il s'exaspère. Il voudrait au moins que les femmes auteurs fussent filles, comme Mlle de Scudéry, ou veuves, comme la Riccoboni, et ne contresignent pas du nom d'un mari leurs descriptions d'alcôves. Puis il clôt son chapitre sur ce mot brutal :

Il me semble que si ma femme signait de tels livres, j'aurais quelque scrupule à signer ses enfants.

*
* *

On le voit : le dernier mot reste toujours à la morale, à la foi par conséquent. Ainsi se démontre l'utilité des principes pour apprécier les œuvres, et pour donner à la critique toute sa valeur qui est de préciser dans quelle mesure un écrivain peut servir l'humanité en l'améliorant.

Une telle conception rend possibles des rencontres

qui, autrement, apparaîtraient invraisemblables. Ayant les mêmes idées sur la famille et le mariage, Proudhon et Veuillot ont condamné par des arguments presque identiques le *Raphaël* de Lamartine et les romans de George Sand [1]. Antagonistes à peu près sur tous les terrains politiques et sociaux, le journaliste catholique et l'apôtre de la Révolution, critiques littéraires occasionnels, parlaient le même langage, parce qu'ils partaient tous deux d'un principe assez fort pour les conduire aux mêmes conclusions, quelque différentes que fussent pour l'un et l'autre les raisons de son acceptation.

Veuillot n'a jamais formulé de théorie de l'art ; il n'a point donné les lois de son esthétique ; on peut affirmer presque sûrement qu'il n'y a jamais songé. Il a toujours cru à la supériorité du cœur sur l'esprit pour mener le monde vers le bien :

Le cœur de l'homme est plein de corruption sans doute, comme son esprit est plein de chimères. Mais l'homme, en remplissant son cœur de corruption, ne peut assez défaire cet ouvrage de Dieu, et c'est par le cœur de l'homme que la religion reprendra le monde. Ce cœur enverra des lumières à l'esprit qui l'a perverti.

1. V. *les Femmelins*, la précieuse brochure où Proudhon a rassemblé ses jugements sur Rousseau, Béranger, Lamartine, George Sand, etc., et qu'a rééditée en la préfaçant M. Henri Lagrange. On y trouvera, formulées du point de vue moral, des condamnations que n'eut point désavouées Veuillot.

Son dédain de la philosophie est connu et il s'en est vanté :

... J'ai le bonheur d'être complètement inepte en philosophie, et je ne lis rien de tout ce qui s'écrit sous cette forme.

Indépendamment du sens très exact de la beauté dont la Providence l'avait doté, il n'avait guère que son bon sens et son catholicisme pour juger : cela lui suffit pour penser juste. Prenons garde que, loin de diminuer sa critique, une telle position la renforce en la dépouillant de tout dilettantisme.

Il ne pose nullement pour l'éclectisme et demeure aveugle au charme qui orne l'erreur. Cela explique ses partis pris :

Pour nous, il est à peu près de foi, par déduction, que les libres penseurs ne peuvent pas avoir complètement ce qui s'appelle de l'esprit... Comment pouvons-nous, nous autres chrétiens, considérer et traiter comme gens d'esprit des hommes dont nous savons qu'ils passeront l'éternité à confesser qu'ils furent des sots, et qui peuvent s'en douter dès à présent.

Le point de vue est ingénieux. C'est en s'y plaçant que Veuillot s'est refusé à admirer complètement un génie païen comme celui de Cicéron :

Le Christ lui manquait, à lui comme aux meilleurs,

supposé qu'il fût des meilleurs. Voilà ce qu'il faut dire pour les excuser. Mais le Christ en moins, c'est au moins beaucoup. Sans lui, la beauté des maximes des païens est comme la beauté de leurs temples : le démon les habite.

Un jour, Emile Deschanel a composé un poème inepte sur le *Vendredi saint* et a comparé sainte Thérèse à Sapho. Cela suffit pour que Veuillot lui dénie désormais tout talent :

M. Deschanel n'a plus rien à nous apprendre. Il vivrait, il écrirait, il conférencierait cent ans, il ne sortirait pas de là. Une fois l'esprit entré dans ce chapitre-là, c'est pour toujours. Le don d'y entrer exclut le don d'en sortir.

C'est ainsi enfin qu'il ne voulut jamais admirer le style enchanteur de Renan. Il aurait craint que les louanges accordées au merveilleux écrivain lui amenassent des lecteurs, et il estimait que mieux valait se refuser une lecture harmonieuse que de courir le risque du doute.

Il élargit naturellement les sujets qu'il traite, parce qu'il remonte tout de suite aux doctrines qu'ils suggèrent et dont ils sont l'illustration littéraire. Un nom d'écrivain rencontré au hasard d'une polémique lui sert de thème à idées générales. Les querelles personnelles même sont utilisées. En 1862, *l'Univers* étant supprimé, Emile Augier le met odieusement en scène dans *le Fils de Giboyer*. Veuillot relève la lâcheté du procédé,

Puis il réfléchit que l'écrivain n'est qu'un porte-parole, et que la pièce qu'on promène avec la bienveillance impériale n'est qu'un épisode d'une lutte beaucoup plus vaste entre deux esprits, deux doctrines. Et le fruit de ces réflexions devient *le Fonds de Giboyer*, un petit volume tout chargé d'exactes pensées et de satire sociale.

*
* *

La critique de Veuillot dépasse donc les limites étroites où elle se confine volontairement. Elle s'encadre dans son œuvre de polémiste et d'apologiste du catholicisme. Elle éclaire même son génie d'écrivain. Toutes les qualités désignant ses livres à notre admiration, il les a cherchées dans ceux qu'il a jugés. Sa valeur littéraire — la seule qu'on ne lui ait jamais contestée sérieusement — se fonde sur le respect des disciplines qu'il a toujours prêchées.

Chez Veuillot, la critique littéraire ne contredit jamais le journaliste romain. Tel il reste toujours : semeur d'idées justes, bien dans la ligne chrétienne et française, bon ouvrier de la langue qu'il ne veut voir véhiculer que le vrai et le beau. Et il se trouve que ses arguments esthétiques renforcent les principes religieux dont il se réclame. Pour lui l'art et la foi se rejoignent en Dieu, qui les créa et les fit ses serviteurs.

CONCLUSION

Concluons que Veuillot reste de ceux qui honorent un pays ; qu'il fut un des exemplaires où l'humanité retrouve quelques-unes des vertus qui l'ennoblissent. La Providence l'avait doté d'un magnifique tempérament de lutteur. Il se sentit désigné pour accomplir les exécutions que l'Eglise ne pourra jamais s'autoriser elle-même. Il accepta joyeusement cette rude besogne de police intellectuelle, n'approuvant guère, au surplus, que des prêtres se fissent journalistes, parce qu'ils « n'ont pas assez de liberté ou risquent d'en prendre trop ».

Je rêve une longue guerre, ardente, inexorable, et qui changera la face du monde... Depuis trente ans je suis le soldat de cette guerre. Je crois pouvoir dire que parfois elle m'a été dure. Je l'ai trouvée bonne, fortifiante, féconde ; c'est elle qui porte et qui donne les fruits de la vraie paix.

Il eut ses heures de lassitude. En 1860, après la première suppression de *l'Univers*, il confia son découragement à quelques intimes. Et cependant on devine que ces moments-là furent bien fugitifs.

Sa polémique fut souvent violente ; elle ne fut

jamais vile. Elle devint miséricordieuse dès que l'on put espérer un aveu ou un regret du coupable, une parole de paix de l'adversaire. Un des derniers articles sur Loyson, dont l'apostasie avait suscité toutes les colères vengeresses de Veuillot, fut pour proposer le pardon de l'Eglise à l'ancien prédicateur de Notre-Dame :

L'Eglise romaine ramasse ces malheureux, ces blessés, ces malades. Non seulement elle les ramasse, mais elle les appelle... Il sait très bien ces choses. Il a été le ministre de ces miséricordes immenses. Il a eu dans ses mains le remède qui ressuscite les morts. Son crime est d'avoir tué un prêtre, mais enfin Dieu n'a pas voulu que même ce crime fût irrémédiable étant détesté, et personne ne se mettra entre Dieu et sa créature tombée qui demande pardon. Avant de monter sur la croix, Jésus avait laissé à Judas le pouvoir de se repentir et à Pierre le pouvoir de l'absoudre.

Veuillot ne refusa jamais l'hommage de son admiration à un beau geste, d'où qu'il vînt. Lorsque, Littré ayant été élu, Mgr Dupanloup démissionna de l'Académie, *l'Univers* trouva d'admirables accents pour remercier l'évêque de sa lettre courageuse.

Le journaliste argumentait avec des textes et ne se contentait pas d'assommer l'adversaire. Toutes les questions sont traitées dans les *Mélanges*, et à fond. Et sans doute il n'avait point appris toutes les choses dont il parlait. Mais il se

documentait ; il utilisait les sources où fouillaient pour lui d'érudits collaborateurs, et faisait sienne toute cette besogne par l'ordonnancement et ce tour d'expression qui n'appartient qu'à lui, et qui est d'un maître. Certains ouvrages, comme *le Droit du seigneur au moyen âge*, réplique à la scabreuse ineptie soulevée par M. Dupin, sont ainsi prodigieux par le sens critique qu'ils dévoilent, l'art merveilleux des interprétations et des rapprochements historiques...

Il avait l'amour passionné du vrai, et ne concevait pas qu'on fût neutre à la manière de ces gens « qui tolèrent tout, hormis qu'on ne tolère pas ce qu'ils tolèrent ». Il ne consentit jamais à aimer la Foi dont il s'était institué le défenseur à la manière d'une mère pauvre qu'on respecte, mais qu'on ne mène pas dans le monde. Il ne s'excusa jamais d'être catholique.

Il ne s'est jamais soucié des approbations du public. Les conseils qu'il a donnés furent toujours des conseils du courage, de confiance dans la cause sacrée qu'il proposait aux catholiques :

Bravez les clameurs, bravez l'émeute, bravez sous toutes ses formes la stupide impopularité.... Dites à la société qu'elle est dans le faux et qu'elle y périra. Rendez hommage à l'Eglise. Confessez que vous lui devez l'honneur de faire le bien et de ne pas faire le mal ; que vous agissez et vous abstenez suivant ses enseignements ; que c'est votre volonté et votre

sécurité d'obéir à l'Eglise, et non à la séduction de telle opinion purement humaine... Je voudrais que l'on vît en vous la joie, la fierté, l'ivresse, et je dirais volontiers la superbe d'être chrétien. Il s'y faut obstiner, il y faut mourir...

Cela explique beaucoup d'audaces et de rudesses contre des conceptions différentes de la sienne qui semble bien la bonne. Cela justifie la formidable opposition qui le dressa toujours contre les catholiques libéraux dont quelques-uns furent d'éminents serviteurs de l'Eglise. Ceux-ci voyaient plutôt les individus que les doctrines. Ils voulaient à tout prix sauver les âmes, leur adoucir les chemins du vrai, épuiser pour eux les indulgences, reculer les limites de l'orthodoxie afin de fournir au plus grand nombre possible l'illusion qu'ils y étaient. Veuillot voulait aussi sauver les âmes, mais dans la vérité. Il pensait que l'homme, incrédule ou trompé, a droit à l'intégralité du vrai ; que c'est la logique et l'équité ; que Dieu seul a le secret des miséricordes opportunes et aidera toujours une intelligence et un cœur sincères à monter jusqu'à lui. — Qu'il ait outré parfois la dureté de ses attaques contre des individus ou des institutions que le recul des dates nous permet aujourd'hui d'envisager d'un œil plus calme, qui le nie ? Ces erreurs de mesure s'expliquent amplement par la rapidité forcée des informations et l'urgence de ne point s'attarder au

souci exagéré des formules. Dieu a réconcilié désormais les adversaires dans la mort, et réparti les mérites dans la sereine balance de sa justice.

Veuillot, d'ailleurs, qui souleva sur sa route tant de rancunes et de haines, a goûté dès ici-bas l'âpre bonheur des certitudes heureuses.

Le dogme, a-t-il dit, suffit pleinement à toute la largeur et à toutes les audaces de mon amour.

Il élargissait jusqu'au ciel ce temple intérieur où l'homme d'action s'isole de ses tâches que le monde fait parfois si douloureuses :

Sans doute je fais mon chemin et je verse ma sueur, suivant ma présente condition humaine ; mais, par mon privilège royal, j'ai mon autel indestructible, mon lieu de repos sur la hauteur où croissent le blé et la vigne, et les fleurs et les fruits, où passent et chantent les anges.

Aucune délicatesse ne lui fut étrangère. Son âme se haussa à tous les sacrifices, son intelligence à toutes les noblesses ; il ne s'est pas enrichi dans un métier où tant d'autres ramassent les honneurs et la fortune. Il fut humble aussi, préférant « un peu d'imperfection qui se montre naïvement à cette raideur qui ne laisse au bon Dieu rien à pardonner ni rien à reprendre ». Toutes ses polémiques, même les plus vives, s'éclairent de catholicisme. Sa foi nous arrache aux bassesses

còtoyées pour nous enlever dans le souffle vivifiant des cimes.

On peut parcourir l'œuvre énorme : aucune page ne fait rougir ; un grand nombre orientent la volonté vers le sacrifice ; toutes sont écrites en bon français, et avouent les plus sùres qualités de notre génie national.

Aujourd'hui, l'expérience a fait le partage entre les erreurs, les illusions et les vérités qui se heurtaient au temps de Veuillot. Il est resté tout proche de nous. On peut sans peine l'imaginer aux prises avec notre confusion politique et sociale. Tels de ses articles semblent écrits d'hier ; l'arsenal est bon ; on y trouvera quantité de lames de souple acier que le temps n'a point rouillées.

Concluant sa magistrale étude de 1894 qui semble bien résumer l'essentiel sur Veuillot écrivain, Jules Lemaitre écrivait :

> J'ai idée que si Veuillot vivait encore... il verrait avec espoir la fin prochaine de ce qu'il a le plus haï : la fin du parlementarisme bourgeois et du catholicisme libéral, et de malentendus et de mensonges également compromettants pour la liberté et pour la religion. Plus menaçante, la situation actuelle lui paraîtrait plus nette Il serait content, comme Ajax, de combattre dans plus de lumière, fût-ce dans une lumière d'orage...

En 1913, il aurait quelques motifs nouveaux de joie après avoir subi quelques tristesses insignes. Il verrait la meilleure jeunesse française éprise

d'idées nettes et de disciplines : ayant mérité de connaitre les sûres conditions de l'ordre à force de soumission aux autorités de l'expérience et de la foi : ayant dépouillé les illusions décevantes dans les aventures où on l'a jetée. Il verrait surtout le pape. maître incontesté de la conscience des catholiques. rencontrant dans le domaine doctrinal. où seul il ait droit de parler. le *fiat* unanime qu'on vit discuter naguère. Il verrait enfin le catholicisme débarrassé de plus en plus des contingences auxquelles on le mêla. revendiqué par tous les esprits conquis à l'harmonie et à la paix. respecté comme loi suprême de la civilisation alors même qu'il n'est pas accepté comme dogme. Et plus que jamais il redirait son hymne de 1870. au soir du Concile :

L'Eglise n'a point de soldats ; elle passe portée sur les épaules des pauvres à travers les peuples à genoux, ne reniant rien de son passé, ne taisant rien de ses droits, n'abandonnant rien de son avenir, seule grande, seule sereine, seule fière dans un monde abaissé si formidablement.

A l'heure dernière, qui fut douloureuse. Veuillot put regarder sa vie avec orgueil. Le bon serviteur allait recueillir là-haut le salaire des moissons semées courageusement malgré l'hostilité du temps et des hommes. Il pouvait redire la parole

de saint Paul à Timothée : *J'ai combattu le bon combat ; j'ai achevé ma course ; j'ai servi la foi.* Il n'avait jamais fui devant l'adversaire. Les batailles qu'il avait livrées ou conduites n'avaient pas toutes été gagnées, mais il n'avait jamais humilié son drapeau. Il avait ainsi reculé à force d'énergie, de confiance en son idéal, les frontières spirituelles que quelques autres s'efforçaient de défendre à force de diplomatie. Il avait rempli toute sa destinée, et qui oserait affirmer que, lui absent du XIX[e] siècle, une voix n'eût pas manqué à ses voix catholiques et que certaines paroles essentielles auraient trouvé des lèvres aussi éloquentes pour les dire. Son œuvre était plus qu'une belle chose : c'était un exemple. Après lui, l'ouvrier de plume, humble ou génial, que l'Eglise toucherait au cœur aurait un modèle, j'oserais presque dire un *patron*. Il fait bon à fréquenter cet homme ; les chemins par lesquels il nous mène sont parfois abrupts, mais ils conduisent à quelques-uns des plus nobles sommets que puisse rêver une âme : les amitiés qu'il nous propose sont sûres ; des idoles qu'il renverse, aucune ne méritait de rester debout.

Aimons-le ; imitons-le dans l'humble vertu qui baigne toute son existence loyale et harmonieuse. Et, aux heures sombres, quand Dieu paraît sommeiller alors qu'il prépare au contraire les éternelles revanches de sa justice, relisons l'admirable

Testament, ce poème que Veuillot vécut avant de l'écrire, qu'on cite toujours en racontant sa vie, mais qui reflète si bien son âme que je ne puis me résigner à finir autrement :

Placez à mes côtés ma plume :
Sur mon cœur, le Christ, mon orgueil :
Sous mes pieds mettez ce volume,
Et clouez en paix mon cercueil.

Après la dernière prière,
Sur ma fosse plantez la croix ;
Et si l'on me donne une pierre,
Gravez dessus : *J'ai cru, je vois*.

Dites entre vous : « Il sommeille ;
Son dur labeur est achevé ; »
Ou plutôt dites : « Il s'éveille ;
Il voit ce qu'il a tant rêvé ».
. . . .

Dieu soit béni ! ma voix sonore
Persécute encor ces menteurs ;
Ce qu'ils insultent, je l'honore,
Je démens leurs cris imposteurs.

Dans leurs prisons et dans leurs fanges,
A leurs captifs je peins le jour.
Je fraye un chemin aux bons anges
Vers les cœurs où naitra l'amour.
. . . .

Dans ma lutte laborieuse
La foi soutint mon cœur charmé.

Ce fut donc une vie heureuse,
Puisque enfin j'ai toujours aimé.

. . . .

J'espère en Jésus. Sur la terre
Je n'ai pas rougi de sa loi ;
Au dernier jour, devant son Père,
Il ne rougira pas de moi.

TABLE DES MATIÈRES

Poitiers. — Société française d'Imprimerie